

# Humanisme, Renaissance et Grandes Découvertes.

FORMATION PROFESSIONNALISATION DES ENSEIGNANTS



académie  
Guyane



# Progression de la formation

## 1. ENSEIGNER LES GRANDES DECOUVERTES AVEC DE L'HISTOIRE GLOBALE, UN NOUVEAU PARADIGME.

- Genèse d'un courant historiographique : de la « world history » à la « global history »
- Un courant historiographique qui englobe plusieurs approches
- Trois générations successives d'historiens
- L'histoire globale en France
- Les principaux débats autour de la « global history »

## 2. MISE AU POINT SCIENTIFIQUE

INTRODUCTION : « *Le lieu du XV<sup>ème</sup> siècle ne peut être que le monde et son temps est celui de tous les possibles* »

Patrick Boucheron

### I. IMITER LE PASSE ET S'EN DEMARQUER

#### A. AUX SOURCES D'UN RENOUVEAU : LE MOYEN AGE ?

1. La Renaissance, mouvement artistique ou bornage chronologique ?

2. Aux origines de l'Humanisme

#### B. UNE REVOLUTION DES LETTRES ET DES ARTS

1. Une pensée moderne donc la référence au beau et au bon trouve ses fondements dans l'Antiquité

2. L'imprimerie, l'enseignement et la République des lettres, vecteurs d'une diffusion massive.

a. La « galaxie Gutenberg » ou la révolution de l'imprimé

b. La foi en l'éducation

c. Un réseau d'érudits transnational : la République des Lettres

3. Des arts et des techniques (à travers l'exemple de Léonard de Vinci)

a. De nouvelles techniques artistiques pour une nouvelle vision du monde.

b. De l'artisan à l'artiste.

c. Des foyers italiens aux foyers du Nord : une Europe en effervescence.

#### C. CIVILISATION EUROPEENNE OU RECONSTRUCTION ?

1. Des valeurs partagées.

2. Une nécessaire reconstruction

### II. DECOUVRIR L'AILLEURS ET INVENTER LE MONDE.

#### A. AUX ORIGINES DE L'EXPANSION EUROPEENNE

1. Les précurseurs.

2. Des connaissances renouvelées et des techniques innovantes

a. Une meilleure connaissance géographique.

b. Les progrès de la navigation et de la cartographie

3. Conquérir le monde : les raisons du départ

a. L'ascension d'une bourgeoisie marchande

b. Des demandes et des besoins nouveaux

c. L'exploration comme acte de foi

d. L'attraction des « géographies imaginaires »

#### B. POURQUOI L'EUROPE ?

1. D'autres « possibles » ?

a. L'implantation arabe dans l'océan Indien

b. Les expéditions de l'amiral Zheng He : la Chine dans l'océan Indien

c. Comment voit-on le Monde depuis Istanbul ?

(Cinquante ans après la conquête de l'Empire byzantin par les Turcs ?)

2. 1453 : une nouvelle donne géopolitique aux portes de l'Europe

3. Les puissances ibériques à la conquête du monde.

a. Le Portugal

b. L'Espagne

c. La circumnavigation de Magellan : un navigateur portugais financé par la couronne d'Espagne.

#### C. QUELLES CONSEQUENCES MAJEURES ?

1. Le nouveau monde offert en partage.

2. En Asie, la mise en place d'une « économie de la capture » par les portugais.

3. En Amérique, acculturation et métissage (à travers l'exemple de Tenochtitlan/Mexico)

CONCLUSION : L'Europe, centre d'une première modernité

### 3. BIBLIOGRAPHIE/SITOGRAPHIE

# 1. Mise au point histrodiographique : Enseigner les « grandes découvertes » avec l'histoire globale, un nouveau paradigme ?

## • Genèse d'un courant historiographique : de la « world history » à la « global history »

L'histoire globale, en anglais « **global history** » est fille de l'historiographie américaine ce qui explique peut-être qu'elle suscita dès ses débuts la méfiance de l'historiographie française. Elle s'inscrit dans la continuité du courant des « **Area Studies** » (que l'on pourrait traduire imparfaitement par « étude régionale ») développé aux États-Unis, puis dans le reste du monde à partir des années 1950, qui prônent une ouverture sur les continents et régions jusque-là négligés par une historiographie longtemps occidental-centrée.

Le questionnement premier de ce courant historiographique fut de tenter de comprendre comment l'Europe l'avait emporté sur l'Asie au XVIII<sup>ème</sup> siècle (le « Pourquoi nous et pas eux ? » de Chauvin). En ce sens, à la base, elle est une tentative de comprendre l'occidentalisation du monde.

Au fil des années, l'expression de « **global history** » a gagné du terrain sur celle de « **world history** ». Le terme « **global** » est apparu plus porteur de sens, mettant l'accent sur l'accroissement des phénomènes d'interdépendance et des processus d'intégration à l'échelle de la planète, tandis que le terme « **mondial** » peut apparaître simplement comme un synonyme d'« **international** », sans rien de novateur sur le plan conceptuel. Ainsi, plus encore que l'histoire mondiale, l'« **histoire globale** » tend à être pensée dans le cadre de la « **globalization** », en français « **mondialisation** » ou « **globalisation** », thème qui a le vent en poupe depuis une ou deux décennies, comme en témoigne l'avalanche d'ouvrages parus sur les différents aspects de ce phénomène.

## • Un courant historiographique qui englobe plusieurs approches

*« Il y aura peut-être à l'avenir une histoire de l'Afrique à enseigner, mais à présent il n'y en a pas : il n'y a que l'histoire des Européens en Afrique ; le reste est ténèbres »*

*Hugh Trevor-Roper (professeur à Oxford), The Rise of Christian Europe, New York, Harcourt, Brace & World, 1965*

Se voulant un courant historiographique ouvert sur l'espace monde, l'histoire globale est en rupture totale avec cette affirmation. Elle apparaît comme un ensemble large de méthodes et de concepts, incluant plusieurs sous-courants comme l'histoire comparée, l'histoire des transferts culturels, l'histoire connectée, l'histoire croisée, l'histoire transnationale... Toutes ces appellations ne doivent pas être conçues comme des conceptions rivales, mais bien plutôt comme différentes facettes d'un tout.

Ainsi l'histoire globale :

- emprunte à l'histoire comparée (développée par Marc Bloch dès 1928-1930) l'idée de **faire des comparaisons entre des sociétés distinctes**, voire entre des lieux et des époques éloignées
- emprunte à l'**histoire des transferts culturels** (développée par Michel Espagne et Michael Werner à propos des transferts culturels franco-allemands dès les années 1980) l'idée **qu'il ne faut pas concevoir les sociétés que l'on compare comme des entités closes, cloisonnées, mais que les éléments d'une culture, en se déplaçant vers une autre culture**, se modifient.
- L'**histoire connectée**, développée par Sanjay Subramanyam, puis Romain Bertrand, apporte l'idée de **décentrer le regard vers des sociétés extra-occidentales et d'accorder aux sources extra-occidentales la même importance qu'aux sources occidentales**. Ainsi Romain Bertrand, dans L'histoire à parts égales (2011), donne une « part égale » aux sources hollandaises et aux sources javanaises pour étudier les premiers contrats entre Hollandais, Malais et Javanais sur l'île de Java au tournant du XVII<sup>ème</sup> siècle. Dans le même esprit, c'est-à-dire dans l'idée de **reconnecter des histoires qui ont été découpées à la suite du cloisonnement produit par l'essor des historiographies nationales**, l'historien américain Patrick Manning, spécialiste de l'Afrique, a montré les connexions entre le mouvement des droits civiques aux États-Unis dans les années 1950-1960 et le mouvement d'indépendance des colonies africaines au même moment, ou entre le courant de la Harlem Renaissance aux États-Unis dans les années 1930 et le courant de la négritude développé au même moment par Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor.
- En outre, l'histoire globale intègre les **apports de l'histoire transnationale**, qui insiste sur le fait que **les historiens ne doivent plus se contenter d'étudier les relations interétatiques, mais aussi les phénomènes**, de plus en plus nombreux, **qui se passent au-delà de l'action des États : échanges entre intellectuels de différents pays, action dans le monde entier des firmes multinationales, rôle d'associations et ONG internationales comme Amnesty International ou le Conseil mondial de la paix, etc.**

L'histoire globale implique donc l'idée d'échanges, d'influences entre sociétés et cultures, qui ne se font pas seulement à sens unique, mais souvent à double sens : il y a des circulations culturelles, des circulations de savoirs, qui s'établissent entre espaces dominés et espaces dominants <sup>1</sup>

Un dernier élément important de l'histoire globale est la dimension interdisciplinaire : ainsi l'histoire globale, dans la lignée de ses pères fondateurs tels André Gunder Frank qui était à la fois historien, économiste, sociologue, anthropologue et géographe, associe volontiers plusieurs disciplines. Des économistes comme Philippe Norel, des anthropologues comme Laurent Berger, Jean-Loup Amselle et Marc Abélès, des sociologues comme Saskia Sassen et Gisèle Sapiro, l'enrichissent de leurs travaux qui se situent au carrefour entre différentes disciplines.

### • **Trois générations successives d'historiens**

Dès ses origines, la global history américaine n'est pas majoritairement écrite par les historiens mais des économistes, des ethnologues, des sociologues... Plusieurs générations font faire évoluer le concept originel et le diversifier :

- ✓ **la première génération est marquée par l'après Seconde Guerre mondiale** : rejet de la guerre, vision très pacifiste, volonté d'écrire une histoire commune du monde. Les travaux de l'Unesco qui mettent en avant dès 1947 un projet de monter une histoire de l'humanité s'inscrivent dans cette mouvance (précurseur). Le livre considéré comme le premier ouvrage de world history est celui de l'historien Canadien **William H. McNeill** : « **The rise of the west** » <sup>2</sup> (**l'expansion de l'occident/1963**). Il pose les jalons de ce courant historiographique anglo-saxon qui entend s'affranchir du cadre narratif des nations et des civilisations pour aborder l'histoire de l'humanité dans son ensemble. Ce livre a exercé un impact majeur sur l'historiographie anglo-saxonne. Il a permis de dépasser les synthèses antérieures, qui présentaient les civilisations comme des blocs homogènes. <sup>3</sup>
- ✓ **la seconde génération est formée d'intellectuels qui ne sont pas des historiens de formation** : Janet L. Abu-Lughod, Andre Gunder Frank et Immanuel Wallerstein <sup>4</sup>. La première et le troisième sont sociologues alors que le deuxième est économiste. Tous trois ont travaillé dans le cadre de la « **théorie de la dépendance** », tous trois ont puisé leur inspiration dans le marxisme, et sont à la fois des professeurs et des militants. Selon cette théorie, la dépendance prend plusieurs formes (commerciale, financière, technologique, culturelle, sociale, etc.). Elle est inhérente au modèle capitaliste, puisque le centre du développement mondial, soit les grandes puissances économiques comme les États-Unis, puisent les ressources de la périphérie afin d'en tirer profit. Le monde dit « développé » est donc perçu comme responsable des difficultés d'insertion des économies périphériques aux grandes économies de marché; le sous-développement apparaît ainsi comme une conséquence de la dépendance. La situation économique-politique de l'Amérique latine et de l'Afrique a été lue à travers le prisme de la théorie de la dépendance. Les caractéristiques les plus souvent énumérées sont : mono-industrie, détérioration des termes d'échange, soumission des régimes politiques aux impératifs du Nord. Populaire pendant les années 1960 et jusqu'à la fin des années 1970, cette théorie a perdu de sa pertinence avec la chute des dictatures et la victoire de gouvernements démocratiques, voire de centre gauche, au Chili, au Brésil et en particulier au Venezuela, démontrant que le système politique était en mesure de se démarquer des pressions économiques des firmes multinationales des pays du Nord.

<sup>1</sup> **Exemple 1** : Ludovic Tournès, dans ses travaux sur les fondations philanthropiques américaines (Ford et Rockefeller notamment), a montré que ces fondations sont certes un outil de diffusion du modèle américain vers l'Europe, mais que les échanges sont en réalité à double sens : par exemple, dans le domaine des sciences médicales, ces fondations ont beaucoup emprunté au modèle allemand avant de le transformer et de le diffuser à nouveau en Europe.

**Exemple 2** : Sandrine Kott, dans ses travaux sur l'Organisation internationale du travail (OIT), a montré que pendant la guerre froide, malgré le rideau de fer, des circulations de savoirs en matière de management du travail se faisaient entre l'Est et l'Ouest : les représentants de l'Est ont emprunté des savoirs dans ce domaine aux Occidentaux avant de les diffuser auprès des pays du Sud auxquels ils fournissaient une importante assistance technique.

**Exemple 3** : Marie Scot, étudiant les parcours des étudiants indiens de la London School of Economics (LSE) dans les années 1930-1940, montre comment, revenus dans leur pays, ils ont réutilisé les savoirs acquis à la LSE tout en les détournant puisqu'ils n'ont pas hésité à critiquer le système colonial. Cette historienne met en évidence la complexité des processus de réception et de transmission des savoirs.

<sup>2</sup> L'ouvrage examine dans une première partie l'émergence des civilisations et les interactions qu'elles ont pu avoir, depuis la préhistoire jusqu'à 500 de l'ère chrétienne, dans une perspective comparatiste qui met en parallèle ce qui se passe dans tout l'écoumène eurasiatique en Chine, en Inde, en Grèce ou dans le Moyen-Orient.

La deuxième partie s'attache à analyser le destin des innovations technologiques, de la Grèce antique à la Chine du XV<sup>e</sup> siècle.

La troisième partie dissèque ensuite les causes de l'expansion européenne, en deux phases : de 1500 à 1750, l'Europe occidentale explore le monde et colonise les Amériques, faisant basculer le pivot du monde jusqu'ici centré sur l'Orient ; de 1750 à 1950, la révolution industrielle se double d'une révolution démocratique, des événements conjugués qui autorisent une puissance, pour la première fois dans l'Histoire, à étendre son influence au monde entier.

<sup>3</sup> Quelques décennies plus tôt, le philosophe allemand Oswald Spengler (1880-1936) avait annoncé Le Déclin de l'Occident (1918-1922). De son côté, l'historien britannique Arnold J. Toynbee, dont les 12 volumes de « The Study of History » peignaient un panorama et une théorie générale de l'histoire mondiale. Ces deux auteurs avaient négligé les interactions entre civilisations qui attisèrent l'intérêt de W.H. McNeill.

<sup>4</sup> Wallerstein débuta sa carrière en tant qu'expert des affaires postcoloniales africaines. Jusqu'au début des années 1970, l'essentiel de ses travaux est dédié à ce sujet. Puis, il commença à se distinguer comme historien et théoricien de l'économie mondiale capitaliste au niveau macroscopique. Sa très précoce critique du capitalisme mondial et son soutien aux « mouvements anti-systémiques » firent de lui, au même titre que Noam Chomsky et Pierre Bourdieu, une référence du mouvement altermondialiste. Sa contribution la plus importante, The Modern World-System, parut en trois volumes, respectivement en 1974, 1980 et 1989. Wallerstein s'inspire de trois principaux courants intellectuels :

- Karl Marx, dont il reprend la prise en compte de l'importance première des facteurs économiques et de leur dominance sur les facteurs idéologiques dans la détermination des politiques mondiales.

- Fernand Braudel, l'historien français qui avait décrit le développement des grands réseaux d'échanges économiques dans les grands empires de l'époque moderne, ainsi que leurs implications politiques.

- La Théorie de la dépendance avec ses concepts de "centre" et de "périphérie".

- ✓ **la troisième génération née dans les années 90** est marquée par des historiens comme Jerry H. Bentley <sup>1</sup>, Bruce Mazlish (théoricien du courant) et surtout Sanjay Subrahmanyam <sup>2</sup>. Dans son ouvrage « Vasco de Gama, Légende et tribulations du vice-roi des Indes », il revisite l'histoire de ce navigateur que les portugais ont érigé en héros national, pour s'intéresser davantage aux relations, aux échanges et ce faisant, détruire le mythe. Il est le « pape » actuel de l'histoire connectée qui permet l'articulation entre la micro-histoire et l'histoire du monde. L'idée est de connaître les sources des deux côtés et de leur donner le même poids.

Pour Bruce Mazlish, l'histoire globale serait la meilleure manière d'étudier le monde de plus en plus interdépendant et interconnecté qui est le nôtre depuis quelques décennies, et d'analyser la société « globalisée » qui en découle. Pour lui, l'histoire globale devrait même devenir une nouvelle période de l'histoire, après l'histoire moderne et l'histoire contemporaine. Elle se centrerait sur l'histoire de la mondialisation économique, technologique, culturelle, etc., et des processus qui y sont liés, comme l'émergence d'une société de consommation planétaire, l'exploration de l'espace, la menace nucléaire, les risques technologiques, les problèmes environnementaux. Selon lui, ces phénomènes, qui ont comme caractéristique de transcender les frontières des États, peuvent être beaucoup mieux étudiés d'un point de vue global que d'un point de vue national, régional, ou local.

C'est dans les années 90 qu'explose dans le monde éditorial anglo-saxon la littérature se revendiquant de la mouvance. Les ouvrages d'histoire mondiale prolifèrent aux États-Unis : parmi les livres de référence, on peut citer :

- "A World History" de William H. McNeill (1998),
- " Navigating World History: Historians Create a Global Past"<sup>3</sup> (2003) de Patrick Manning,
- " Holt World History: The Human Journey" (2005) d'Akira Iriye

Cet essor se traduit également par l'institutionnalisation de cette histoire via la création de chaires d'histoire globale (essentiellement dans le monde anglo-saxon), de revues, d'associations, et l'organisation de congrès <sup>4</sup>.

En Europe, on présente le travail actuel sur l'histoire globale comme une sorte de renaissance, issue d'une rupture radicale avec l'histoire universelle traditionnelle, tandis qu'aux États-Unis, on présente l'histoire globale comme un tout nouveau concept. L'histoire mondiale a commencé à perdre de l'influence vers la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, après avoir été le genre prédominant pendant une longue période.

<sup>1</sup> Jerry H. Bentley : professeur de l'histoire du monde à l'Université d'Hawaï (Etats-Unis), il est aussi le fondateur et le rédacteur en chef du « Journal of World History » depuis 1990. Il a écrit sur l'histoire culturelle du début des temps modernes en Europe et sur les interactions interculturelles dans l'histoire du monde.

<sup>2</sup> Pionnier de l'Histoire globale, spécialiste de l'Inde du Sud aux XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles, cosmopolite et polyglotte, il enseigna pendant 7 ans à l'EHESS en France (au Centre d'études sur l'Inde et l'Asie du Sud), avant d'accéder à la chaire d'Histoire indienne à l'Institut d'études orientales à Oxford. Depuis 2004, il est engagé à l'Université de Californie à Los-Angeles (UCLA) au département d'Histoire, et a été nommé en juin 2013 **Professeur au Collège de France à la Chaire d'Histoire globale de la première modernité.**

<sup>3</sup> Dans Navigating World History, qui se veut un « guide » pour aider le lecteur à s'orienter, à « naviguer » dans un domaine de plus en plus vaste, Patrick Manning inclut plus de mille titres, dont plus de la moitié sont postérieurs à 1990, ce qui illustre bien le caractère récent de ce courant et son essor quasi exponentiel.

<sup>4</sup> Ainsi la World History Association a été créée aux États-Unis en 1982, et en 1990 est né le Journal of World History, suivi en 2006 du Journal of Global History. Si l'histoire globale s'est développée initialement surtout aux États-Unis, les autres continents ont suivi : ainsi la revue Comparativ, créée dans le cadre de l'université de Leipzig (Allemagne), paraît depuis 1991. Toujours à Leipzig, a été créé en 2000 le European Network in Universal and Global History (ENIUGH) ; ce réseau tiendra son quatrième congrès à Paris en 2014. L'Allemagne a ainsi été pionnière dans le développement de l'histoire globale en Europe. Citons-en comme exemple également l'instauration en 2004 de la liste de diffusion et du forum en ligne multilingue geschichte.transnational. De plus, depuis 2000 est publiée à Hanovre la Zeitschrift für Weltgeschichte (revue d'histoire mondiale). Sur les autres continents aussi, l'histoire globale se développe et se fédère : ainsi a été créé le Réseau africain d'histoire mondiale en 2009, l'Asian Association of world historians (AAWH) en 2008. Toutes ces associations régionales d'histoire globale sont réunies dans le Network of Global and World History Organizations (NOGWHISTO), créé en 2010.

En France, plusieurs historiens ont contribué ces dernières années à diversifier les problématiques de l'histoire globale :

- Olivier Pétré-Grenouilleau, auteur des Traites négrières.
- Essai d'histoire globale (2004)4, Philippe Norel, auteur de L'histoire économique globale (2009)
- Pierre-Yves Saunier qui a dirigé, avec Akira Iriye, auteur d'un article de ce dossier, le Palgrave Dictionary of Transnational History paru en 2009.
- en 2012 la revue Monde(s). Histoire, espaces, relations a vu le jour sous l'impulsion de Robert Frank.
- Cette même année est aussi paru le livre dirigé par Philippe Norel et Laurent Testot, Une histoire du monde global
- en 2013, c'est un ouvrage de réflexion historiographique, Le « Tournant global » des sciences sociales, sous la direction d'A. Caillé et S. Dufoix qui envisage une perspective transdisciplinaire du global.
- Ce sont aussi plusieurs numéros de revues françaises qui sont consacrés depuis ces dernières années à l'histoire globale : le numéro de la Revue d'histoire moderne et contemporaine sur « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? » coordonné par Caroline Douki et Philippe Minard (2007), le numéro intitulé « Écrire l'histoire du monde » de la revue Le Débat (2009), le numéro de la revue Le Mouvement social intitulé « Travail et mondialisations » sous la direction de Marcel van der Linden (2012) ; le numéro de la revue Actuel Marx du printemps 2013 consacré à l'histoire globale.

## • L'histoire globale en France

En France, il faut attendre les années 2000 pour que la « global history » fasse véritablement son entrée dans le traitement des sujets au sens anglo-saxon du terme même si cette mouvance n'est pas totalement étrangère à l'historiographie française. **Marc Bloch** en posant les jalons de l'histoire comparée **s'inscrivait avant l'heure dans l'idée d'une histoire globale**. **Lucien Febvre** fit également des tentatives en plaidant notamment pour une « **histoire totale** <sup>1</sup> », une histoire sortant de l'événementiel qui saurait permettre une compréhension globale d'une époque. Il importait que l'histoire soit aussi sociale et économique, et non plus seulement politico-militaire.

A la suite, **Fernand Braudel** proposa à sa façon une vision de l'histoire globalisante en démontrant que les cultures n'existent pas. Seuls existent les contacts et les échanges culturels. Les cultures isolées, repliées sur elles-mêmes, sont des fictions ou des cultures condamnées. Car **une culture a besoin de contacts et d'échanges pour exister**. Les cultures peuvent s'appréhender comme des ensembles différenciés qui font système par leur intelligibilité globale et leur capacité à se reproduire. Mais **ce sont des ensembles mouvants qui n'existent que par les rapports qu'ils entretiennent entre eux**. C'est notamment la thèse qui est défendue dans « La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II » (chapitre 6 : les civilisations) et surtout dans les trois volumes de la « Civilisation matérielle, économie et capitalisme »

*« Son magnum opus en trois volumes, intitulé **Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle (1979)**, incarne parfaitement la vision qu'avait Braudel de l'histoire globale, une vision basée sur les échanges, les différences démographiques, et les réseaux de commerce et d'information qui fonctionnaient à l'échelle mondiale. La démarche de Braudel dans cet ouvrage représente pour tout historien qui pense l'histoire globale de la première modernité à la fois un acquis et un défi. »*

*Sanjay Subrahmanyam « Aux origines de l'histoire globale »  
Leçon inaugurale du 28 novembre 2013 au collège de France*

D'autres historiens se feront l'écho de Braudel comme par exemple :

- Pierre Chaunu avec son ouvrage sur « Séville et l'Atlantique 1504-1650 » (écrit avec sa femme Huguette), œuvre titanesque de 12 volumes qui analyse les relations d'ensemble de l'économie espagnole ou européenne avec l'Amérique par le prisme de commerce maritime à Séville aux XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles.
- Emmanuel Leroy Ladurie qui avec son « histoire du climat depuis l'an mille » (trois tomes) montre comment les changements climatiques influent sur le monde paysan et l'économie largement liée à l'activité agricole.

Quelques ouvrages récents font date dans l'introduction de la « global history » dans l'historiographie française :

- **« L'Histoire à parts égales : Récits d'une rencontre Orient-Occident (XVIe-XVIIe siècle) » de Romain Bertrand <sup>1</sup> (2011)**. Comment se fait-il que l'empire du Majapahit du XV<sup>ème</sup> siècle nous soit inconnu alors qu'il avait atteint des niveaux de raffinement égalant ceux de l'Italie de la Renaissance ? C'est l'une des prémisses du livre de Romain Bertrand, directeur de recherche au CERI (Sciences-Po). Romain Bertrand propose une histoire "symétrique" d'une rencontre entre l'Orient et l'Occident entre les XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles, à savoir entre Malais, Javanais et Hollandais. La documentation est utilisée de façon équivalente : l'historien ne part pas du récit européen qu'il confronterait ensuite à son pendant oriental, le premier déterminant le cadre de compréhension du second. Il donne la même égalité de traitement de toutes les sources (hollandaise, javanaise, malaise) ce qui n'équivaut cependant pas à uniformiser les acteurs en présence. Au contraire, pour citer Romain Bertrand : "C'est [...] prendre le temps de les contempler dans leurs discordances, et cartographier leurs lignes de fuite en s'abstenant de les réunir dans un horizon qui n'a jamais existé." Bertrand s'efforce de "ne pas penser leur rencontre à la place des acteurs : c'est à eux, et à eux seuls, qu'il appartient d'énoncer ce qui les unissait ou les séparait." Le but de la manœuvre est de remettre en cause l'idée de passivité de la réception de la "modernité européenne" par les Javanais, et d'affirmer la possibilité "d'une autre Histoire."

<sup>1</sup> Terme abandonné car trop proche des régimes qualifiés de « totalitarisme ».

<sup>2</sup> Romain Bertrand est un chercheur français, spécialiste de l'Indonésie. Directeur de recherche à la Fondation nationale des sciences politiques depuis 2008, diplômé de l'institut d'études politiques de Bordeaux (1996) il a obtenu son doctorat de sciences politiques à Sciences Po Paris en 2000. Sa thèse portait sur les trajectoires d'entrée en politique de membres de l'aristocratie javanaise en Insulinde coloniale (Indonésie néerlandaise) des années 1880 aux années 1930. Il a rejoint le CERI en 2001. Il a fait partie des comités de rédaction des revues Critique internationale, Genèses et Raisons politiques. Il est actuellement membre du comité de rédaction de la revue « Annales. Histoire, sciences sociales ». Il a effectué des séjours de recherche à l'Universiti Kebangsaan Malaysia (en) et à Oxford (Nuffield College) et a été professeur invité au département de Relations internationales de l'Université Fudan de Shanghai et au département de Sociologie de la New School for Social Science Research de New York.

- « **Inventer le monde. Une histoire globale du XV<sup>ème</sup> siècle** » de **Patrick Boucheron**<sup>1</sup> (2012/La documentation française). Combien de temps faut-il à une innovation pour se diffuser dans la société ? Telle est l'une des questions les plus populaires des études de marketing. La même interrogation pourrait s'appliquer à la recherche en histoire : combien de temps faut-il pour que le renouveau d'un courant historiographique se répande dans ce qui constitue son principal débouché : l'enseignement ? Par enseignement, nous n'entendons pas celui délivré à l'université par des enseignants-chercheurs, bien informés des derniers développements dans leur discipline, mais celui qui est offert dans le secondaire. À défaut d'apporter une réponse, le dernier livre de Patrick Boucheron contribue à l'accélération de ce processus. Inventer le monde. Une histoire globale du XVe siècle **s'adresse principalement aux enseignants des collèges et lycées**. Dans la continuité directe du travail du professeur d'histoire médiévale qu'est Patrick Boucheron, ce court ouvrage richement illustré est un condensé d'œuvres d'envergures telles que l'Histoire du monde au XVe siècle qu'il a dirigée dernièrement.
- « **L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire** » de **Georges Corm**<sup>2</sup> (2012). Quitte à susciter des réactions hostiles, cet ouvrage entreprend la déconstruction de l'imaginaire mythologique qui a forgé l'idée d'Occident et son corollaire, son regard dépréciatif sur l'Orient.
- « **L'Aigle et le Dragon. Démesure européenne et mondialisation au XVI<sup>ème</sup> siècle** » de **Serge Gruzinski**<sup>3</sup> (2012). A travers l'entreprise et la démesure ibérique (conquérir Pékin et Mexico), Gruzinski évoque l'histoire parallèle d'un échec (l'installation des Portugais en Chine) et d'un succès (la victoire castillane sur Mexico) vers 1520 explique une "mondialisation" précoce reposant sur la violence. L'histoire globale est donc un courant historiographique dont l'engouement dans le monde des historiens français est relativement récent mais réel : tel en témoigne par exemple la **création en 2013 au collège de France de la première Chaire « d'histoire globale de la première modernité »** qu'occupe **Sanjay Subrahmanyam**.

#### ● Les principaux débats autour de la « global history »

Plusieurs débats et critiques entourent aujourd'hui ce courant historiographique venu du monde anglo-saxon :

- l'histoire globale ne serait-elle pas par certains aspects, un **retour à l'histoire universelle** (grandes fresques historiques en plusieurs volumes certes moins européocentrées mais avec le risque d'un récit toujours téléologique), très en vogue jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle (histoire récit), époque qui verra la consécration des histoires nationales dans le cadre de l'affirmation de l'Etat-Nation.
- **La multiplicité des sous-courants** qui se réclament de l'histoire globale (ou que l'histoire globale englobe) donne à ce courant historiographique des **contours de plus en plus flous**. Par exemple, la New Global History Initiative développe une conception extrêmement large de l'histoire globale : il s'agit d'étudier l'ensemble de l'histoire de l'humain, et même d'y ajouter l'histoire naturelle. En cela, la new global history se rapproche du courant de la « **big history** », apparu aux États-Unis à partir des années 1980, qui entend expliquer l'évolution de l'expérience humaine sur une très longue échelle de temps, du Big Bang jusqu'à nos jours, en mettant à contribution les apports de plusieurs disciplines, telles que la climatologie, l'archéologie, la démographie ou la biologie... Il s'agit là d'une tentative de mettre en perspective les larges échelles de temps pour se consacrer à l'analyse de thèmes et de problématiques qui s'étendent sur le temps long. Par cette orientation et par l'adoption de si larges échelles de temps, les chercheurs de la « big history » tendent à se consacrer davantage à l'histoire de la Terre qu'à celle des êtres humains.
- **L'effet de mode** : l'engouement pour cette nouvelle manière de faire de l'histoire met au second plan voire ringardise d'autres pans entiers de l'historiographie traditionnelle au premier rang de laquelle on trouve les histoires nationales : mise à l'écart déontologiquement, elles sont pourtant indispensables dans la démarche de l'histoire globale dont l'un des buts est de les connecter les unes aux autres. Ainsi l'histoire globale n'est rien sans les aires culturelles (au sens braudélien du terme ≠ Huntington). Pour Patrick Boucheron, il n'y a aucune nécessité morale à s'engouffrer dans une histoire globale qui ne doit pas occulter l'ensemble de l'histoire qu'elle soit de France ou d'ailleurs. L'histoire globale est un « **objet historiographique comme un autre** ». Il s'élève contre l'idée de la « **rapidité vertigineuse à transformer les innovations historiographiques qui sont là pour libérer des pesanteurs académiques en injonctions qui deviennent de nouvelles contraintes** ».

<sup>1</sup> Patrick BOUCHERON, né en 1965, est professeur d'histoire du Moyen Âge à l'université de Paris 1 et directeur des Publications de la Sorbonne. Il est par ailleurs membre du comité éditorial de la revue L'Histoire et conseiller éditorial aux éditions du Seuil pour la collection "L'Univers Historique".

<sup>2</sup> Ancien ministre des finances du Liban durant les années 1999 - 2000. Economiste, spécialiste du Moyen-Orient et de la Méditerranée, professeur à l'université Saint-Joseph de Beyrouth.

<sup>3</sup> Serge Gruzinski est historien ; directeur de recherche au CNRS, et directeur d'études à l'EHESS, il est l'auteur de plusieurs livres fondateurs. Spécialiste international du Nouveau Monde, Serge Gruzinski a collaboré avec le musée du quai Branly. En 2004, il avait la direction scientifique du colloque "L'Expérience Métisse", qui proposait de confronter différents regards sur la problématique du métissage dans les civilisations du monde. Après avoir consacré un ouvrage à la guerre des images que s'étaient livrée les Espagnols et les Indiens mexicains durant les premiers siècles de la colonisation (Guerre des Images - de Christophe Colomb à "Blade Runner" (1492 - 2019), Fayard, 1990), il signe, en 1995, un essai plus largement consacré à la "pensée métisse".

D'autres ouvrages de Gruzinski montrent également l'intérêt de cet intellectuel pour l'histoire globale :

- « **les quatre parties du monde : histoire d'une mondialisation** » (2004) : telle était l'ambition de la Monarchie catholique de Philippe II (1580-1640). Pour imposer leur présence, Espagnols et Portugais apprennent à maîtriser des milieux inconnus, tandis que du Mexique au Japon, du Brésil aux côtes africaines, de Goa aux Philippines, des peuples sont confrontés à des formes de pensée et de pouvoir qui leur sont totalement étrangers. Brassage des êtres ou résistance des traditions locales à la domination ibérique : la terre se mondialise. A l'aube des Temps modernes, ce ne sont pas seulement les modes de vie, les techniques et l'économie que bouleversent les nouveaux maîtres de la planète, mais aussi les croyances et les imaginaires. En nous conviant à un vaste tour du monde, Serge Gruzinski montre comment le passé permet de comprendre ce qui se joue depuis des siècles entre occidentalisation, métissages et mondialisation.

- « **Quelle heure est-il là-bas ? Amérique et islam à l'orée des temps modernes** » (2008) : il démontre la synchronie entre l'appétit des grandes découvertes en Europe et la volonté d'intégrer également cet univers dans l'empire Ottoman. La première entreprise réussit, l'autre est un échec.

- **La question du traitement des sources** : pour faire de l'histoire globale, le chercheur doit être suffisamment aguerri dans le domaine archivistique, pour être capable de mettre en relation des sources premières issues d'univers et de civilisations très différentes. Les lectures sont donc également différentes.
- On peut aussi pointer le **manque de rigueur** de plusieurs des grands essais totalisants auxquels a donné lieu ce courant et remettre en question la validité d'interprétations des grands phénomènes historiques, politiques, et sociaux reposant exclusivement sur des explications d'ordre biologiques et environnementales.
- **L'histoire globale en englobant des disciplines de plus en plus diverses**, en étant écrite par des intellectuels qui ne sont pas forcément des historiens ne risque-t-elle pas de s'éloigner trop de l'histoire au point de ne plus en faire ?
- **Des démarches, pas forcément novatrices** : l'approche comparative ainsi que l'interdisciplinarité ne peuvent pas être considérées comme des spécificités de l'histoire globale, car elles avaient déjà été introduites par des historiens et des courants historiographiques antérieurs, comme Marc Bloch et l'école des Annales en France dès les années 1920 et 1930. Le seul élément qui peut paraître relativement nouveau à cet égard est le souci d'intégrer l'apport non seulement des différentes sciences sociales et humaines, mais aussi des sciences dures, comme la biologie. Toutefois, les recherches historiques concernant l'histoire du climat ne sont pas l'apanage exclusif des global historians, puisque des travaux sur ce thème ont également été réalisés en dehors de ce courant, par exemple en France avec l'Histoire humaine et comparée du climat d'Emmanuel Leroy Ladurie (2004-2009)
- **Des motivations idéologiques** : elles sont présentes dans les travaux de certains « global historians » américains qui, par des raccourcis et des généralisations hâtives, consciemment ou non, sont tentés de présenter une histoire du monde téléologique, modelée conformément à certains intérêts socio-économiques de leur pays. De même, la **volonté de mettre à égalité toutes les sources n'amène-t-elle pas à un nouveau diktat ?** : celui de faire à tout prix de l'histoire équitable...

### **CONCLUSION**

Les défenseurs de l'histoire globale mettent en avant sa **richesse** et sa **spécificité** qui résident notamment dans la **volonté de mener des analyses à plusieurs niveaux, de déplacer les perspectives, de combiner différentes échelles, des plus grandes aux plus petites**. Par le va-et-vient incessant entre différents niveaux d'échelles (temporelles comme spatiales), l'histoire globale vise à repérer des analogies, des parallélismes, identifier des connexions, que l'on n'aurait pas pu déceler avec l'histoire traditionnelle, plus cloisonnée et statique. L'histoire globale permettrait donc finalement de mettre à jour des interprétations générales qui autrement seraient restées invisibles, occultées. Ainsi l'histoire globale entend unir et **combiner les apports aussi bien de la micro-histoire que de la « big history »**. Histoire locale et histoire globale, loin d'être incompatibles, donneraient lieu au contraire à une dialectique entre local et global

## 2. mise au point scientifique

---

« Le lieu du XV<sup>ème</sup> siècle ne peut être que le monde et son temps est celui de tous les possibles »,

Patrick Boucheron

Le XV<sup>ème</sup> siècle est le point de départ d'une période historique et d'un mouvement artistique : la Renaissance, terme qui fait débat aujourd'hui au point qu'on lui substitue parfois le terme de **première modernité**. Succédant au Moyen Âge, sans être en rupture avec lui (du moins pas avant le XVI<sup>ème</sup> siècle), il amorce le début d'une période historique de changements rapides (bouleversements) à l'échelle du monde : chute de Constantinople, fin de la guerre de cent ans, découverte de l'imprimerie, découverte de l'Amérique... sont autant d'événements divers qui vont précipiter l'avènement de la modernité.

Le XV<sup>ème</sup> siècle ouvre ainsi une période de mutation centrée autour de l'idée de modernité qui prend plusieurs formes mais dont l'idée fondamentale (au cœur d'ailleurs de la pensée humaniste) est que chaque individu est maître de son destin (poussée de l'individualisme). Forcée par les élites intellectuelles, cette conviction va profondément modifier la pensée des hommes et entraîner des bouleversements dans nombre de domaines (religieux, politique, artistique, scientifique...). Toutefois, cette modernité n'est pas l'apanage des européens : d'autres civilisations comme par exemple la Chine connaissent également une modernité multiforme.

Enfin, le XV<sup>ème</sup> siècle se caractérise aussi par un bouillonnement intellectuel et un renouveau artistique : l'humanisme et la Renaissance. Ces deux mouvements interdépendants et étroitement liés se définissent par la volonté de revenir au « beau » et au « bon ». Pour les penseurs et les artistes de l'époque, cela ne peut se faire que par un retour à l'antiquité d'abord romaine puis grecque, période qui incarne la restauration d'une grandeur passée<sup>1</sup>. Le retour à l'Antique devient un facteur de progrès et s'accompagne d'une nouvelle réflexion sur l'homme (nouvelle manière de penser l'homme mais on est toujours dans un monde baigné de religion). Le paradoxe est que l'on revient à l'ancien (antique, classique) mais s'inspirant de l'ancien, on crée du nouveau, du neuf (Renaissance).

Le monde au XV<sup>ème</sup> siècle se présente donc comme une période de désenclavement des hommes et des idées, une époque de projection de l'Europe dans le monde qui ne doit pas exclure les regards croisés entre civilisations : histoire d'ouvertures, de rencontres, de rendez-vous manqués parfois (avec l'Afrique par exemple), de confrontations guerrières entre différents mondes, histoire de connexion où des sociétés se découvrent, se rapprochent, se métissent. Cette période s'inscrit comme la première esquisse d'une mondialisation qui aurait pu ne pas être occidentale... Outre les données politiques et matérielles, il convient de prendre en compte la dimension religieuse et culturelle des conquêtes : la conviction des Européens qu'ils doivent se mêler du sort des autres hommes et qu'ils ont été choisis pour cela s'accompagne du sentiment paradoxal de découvrir les merveilles du reste du monde.

**Comment la vision humaniste infuse-t-elle simultanément des champs aussi vastes et variés que les sciences, les techniques, les arts, la vie politique et religieuse ?**  
**En quoi la Renaissance inaugure-t-elle les temps dits modernes ?**  
**En quoi la découverte de nouveaux horizons géographiques affecte-elle les représentations des européens ?**

---

<sup>1</sup>. Dès le Trecento, les hommes de lettres italiens comme Pétrarque et Boccace expriment une aspiration à la **renovatio** : cette reconquête trouve à Florence ses premières formes artistiques. Ce changement débute artistiquement avec Giotto (vers 1266-1337), artiste italien. Il va beaucoup influencer les peintres du XV<sup>e</sup> siècle. On redécouvre l'art des anciens grecs et des romains. On s'intéresse aux ruines des monuments romains, on fait des fouilles et on collectionne des antiquités. La littérature grecque et romaine était déjà étudiée dans les monastères et par l'élite médiévale qui conservaient ses textes sous la forme de manuscrits très coûteux. Mais, à partir du XV<sup>e</sup> siècle, la diffusion de ces connaissances, en Europe, à un plus large public est possible grâce à l'invention de l'imprimerie. On relit les textes de la littérature antique qui abordent les valeurs humaines et intellectuelles.

## I. IMITER LE PASSE ET S'EN DEMARQUER

### A. AUX SOURCES D'UN RENOUVEAU : LE MOYEN ÂGE ?

#### 1. La Renaissance, mouvement artistique ou bornage chronologique ?

**Giorgio Vasari**, peintre, architecte et écrivain attaché à la cour de Florence (les Médicis) fut le premier à utiliser le terme « Renaissance » (en italien **Rinascità**) en 1550 dans ses « **Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes** » pour désigner un renouveau des lettres et des arts. Considéré comme celui qui a posé les premiers jalons de l'histoire de l'art, Vasari a une vision très toscano-centrée de la Renaissance qu'il fait débiter à Giotto<sup>1</sup> : il voulait voir dans ces cités italiennes (et en particulier Florence) le point de départ, le renouveau de quelque chose. Ce faisant, il fige aussi l'histoire. Les contemporains de cette période étaient conscients d'un changement profond dans le domaine artistique.

Au XIX<sup>ème</sup> siècle, romanciers et intellectuels remettent au goût du jour le concept de « Renaissance ». Trois historiens vont contribuer à consacrer le terme en évoquant la civilisation de la Renaissance.

- Jean-Jacques Ampère, en 1840 dans son « **Histoire littéraire de la France avant le XII<sup>ème</sup> siècle** »
- surtout, Jules Michelet, en 1855 dans son volume consacré au XVI<sup>ème</sup> siècle « **La Renaissance** ». C'est lui qui va transposer le terme de Renaissance de Vasari à une période historique. Critiquée par Lucien Febvre, elle fait pourtant consensus encore aujourd'hui et est devenu un concept.
- Jacob Burckhardt, en 1860 dans son livre « **Culture de la Renaissance en Italie** »

Dans le même temps, le terme Moyen Âge prend une connotation très négative : il devient l'époque de l'obscurantisme, de la stagnation économique et du chaos politique. Dans un tel schéma historiographique, mis en place par les Lumières et encore dominant au XIX<sup>ème</sup> siècle (même si les romantiques tentent d'inverser la tendance), l'essor européen intellectuel et économique du XVI<sup>ème</sup> siècle, ne peut se comprendre que par une rupture profonde avec le Moyen Âge. La Renaissance, véritable « **baguette magique** » (**Jérôme Baschet**), aurait fait entrer l'Europe dans ces temps que l'on dit « modernes », sous les auspices conjugués de l'humanisme et du capitalisme commercial.

En réalité, l'époque médiévale fut elle aussi traversée par des périodes de « **pré-renaissance** », sans lesquelles la Renaissance du XV-XIV<sup>ème</sup> siècle et l'émergence de l'humanisme n'auraient pas été possibles :

- **la renaissance carolingienne** (VIII<sup>ème</sup> / IX<sup>ème</sup> siècles) appelée « **renovatio** » par les lettrés de l'époque et caractérisée par trois éléments :
  - ✓ le développement d'une élite savante dû au développement de nombreuses écoles et le fait que Charlemagne ait attiré à sa cour de nombreux savants de l'époque
  - ✓ le renouvellement des livres par l'enluminure qui prend de l'importance et la minuscule carolingienne qui rend dès lors la copie et la diffusion des manuscrits plus faciles du fait d'un temps de réécriture moins long.
  - ✓ le renouveau architectural
- **la renaissance ottonienne** (autour de l'an mil) : période caractérisée par une indéniable vitalité culturelle, en particulier grâce à l'activité des écoles en Germanie et, de manière plus hétérogène, sur l'ensemble du continent européen. Dominée par les deux figures intellectuelles majeures que sont Abbon de Fleury et Gerbert d'Aurillac, elle livre également un héritage artistique (livres enluminés) et architectural notable. Plus limité que la renaissance carolingienne qui le précède mais indissociable de cette dernière, le renouveau ottonien conclut également le long essor de l'enseignement au Moyen Âge, avant l'épanouissement culturel de la Renaissance du XII<sup>ème</sup> siècle.
- **la renaissance du XII<sup>ème</sup> siècle** : période majeure de renouveau du monde culturel au Moyen Âge, mise en évidence par les travaux des historiens Charles H. Haskins (« **la Renaissance du XII<sup>ème</sup> siècle** ») : il tente d'appliquer les mêmes critères que Jacob Burckhardt pour la Renaissance du XVI<sup>ème</sup> ou Jacques Le Goff. Stimulée par un contexte de prospérité inédit depuis le début du Moyen Âge, sur les plans démographique et économique, mais aussi par une période de « renaissance politique » et par la réforme de l'Église, la chrétienté vit une profonde mutation de ses structures culturelles. C'est le temps des écoles urbaines qui fleurissent dans les grandes villes, à commencer par Paris. Les disciplines intellectuelles sont dynamisées et nourries par l'élan des traductions depuis le grec et l'arabe en Espagne et en Italie, qui diffuse de nouveaux textes d'Aristote et de ses commentateurs musulmans. De là découle un goût nouveau pour les disciplines scientifiques, pour la dialectique, la naissance de la théologie dogmatique et l'esquisse de la scolastique, ou encore l'essor du droit et de la médecine dans les régions méditerranéennes. Siècle de l'essor d'une véritable classe d'« **intellectuels** » (selon les mots de Jacques Le Goff), siècle de l'épanouissement d'une culture de cour et de la littérature courtoise, le XII<sup>ème</sup> siècle prépare la maturité culturelle du siècle suivant, qui se révélera dans le cadre des universités.

<sup>1</sup> **Giotto di Bondone ou Ambrogio di Bondone (1267 - 1337)** : peintre, sculpteur et architecte italien du Trecento, dont les œuvres sont à l'origine du renouveau de la peinture occidentale. C'est l'influence de sa peinture qui va provoquer le vaste mouvement général de la Renaissance à partir du siècle suivant. Giotto se rattache au courant artistique de la Pré-Renaissance, dont il est l'un des maîtres, qui se manifeste en Italie, au début du XIV<sup>e</sup> siècle. En cette fin du Moyen Âge, Giotto est le premier artiste dont la pensée et la nouvelle vision du monde aidèrent à construire ce mouvement, l'humanisme, qui place l'homme à la place centrale de l'univers et le rend maître de son propre destin. Les fresques que Giotto a peintes à Florence (Basilique Santa Croce de Florence), à Assise (basilique Saint-François d'Assise) et à Padoue (chapelle des Scrovegni dans l'église de l'Arena de Padoue) figurent parmi les sommets de l'art chrétien. Son influence sur les générations d'artistes qui le suivirent est immense à tel point qu'on a pu parler d'« écoles giottesques » à propos de certaines écoles de peinture regroupant des peintres dont l'œuvre a été marquée par celle du maître toscan. Des peintres comme ceux de l'école de Rimini figurent parmi ses héritiers à la suite du passage de Giotto, difficile à dater (vraisemblablement entre 1303 et 1309) dans leur ville.

Pour autant, si aujourd'hui l'idée d'une rupture radicale entre le Moyen âge et le XV<sup>ème</sup> siècle semble être illusoire, les hommes de l'époque, ont perçu dans la Renaissance l'idée de rupture (ou du moins d'écart) avec l'époque précédente. Beaucoup d'humanistes de la fin du Moyen âge ont eu conscience qu'il se passait quelque chose de nouveau. Par exemple :

- au XIV<sup>ème</sup> siècle, Pétrarque et Boccace parlaient de temps obscurs pour désigner les temps qui suivirent la disparition de l'Empire romain, regrettant les pertes engendrées par les invasions barbares
- Raphaël a adressé une lettre au pape Léon X dans laquelle il évoque les temps barbares du « Moyen Âge »

Reste que le concept de Renaissance n'en demeure pas moins problématique lorsqu'il s'agit de l'appliquer au-delà d'un simple mouvement artistique et littéraire :

**« Y eut-il une Renaissance économique, une Renaissance scientifique, une Renaissance religieuse, une Renaissance des sensibilités ? Autant de questions discutées par l'historiographie et qui ne trouvent pas de réponses évidentes »**

**Pascal Brioist (« L'Europe de la Renaissance » documentation photographique n°8049 -2006)**

Pareillement, la temporalité du mouvement pose problème : le phénomène apparaît-il au XIII<sup>ème</sup> siècle ou au XIV<sup>ème</sup> siècle ? Se termine-t-il au début du XVI<sup>ème</sup> siècle ou en plein cœur du XVII<sup>ème</sup> siècle ?

**En somme, plus qu'une rupture véritable, la Renaissance est le résultat d'une évolution longue, une époque qui, oublieuse du legs de ceux qui l'ont immédiatement précédée, n'a voulu retenir que les aspects les plus sombres.**

**Pascal Brioist (« L'Europe de la Renaissance » documentation photographique n°8049 -2006)**

## **2. Aux origines de l'Humanisme**

Tandis que la Renaissance est un phénomène de civilisation, l'Humanisme s'apparente davantage à un phénomène intellectuel.

Au Moyen-âge, le terme « **humaniste** » désigne les professeurs de grammaire et de rhétorique (« **umanista** ») qui enseignent les « **études humanistes** » dont l'objectif est de rendre l'homme plus humain par opposition aux enseignants de la théologie qui ont pour rôle premier de rapprocher l'homme de Dieu.

Deux dimensions essentielles peuvent définir l'Humanisme :

- **l'engouement pour les langues anciennes** sans cesse croissant notamment pour les grands auteurs grecs et latins. L'Italie constitua un parfait terreau d'éclosion et d'épanouissement d'un véritable mouvement de retour à l'antiquité. En effet, le développement d'élites urbaines, l'arrivée de grecs fuyant l'avancée des turcs et porteurs de manuscrits puis la multiplication des traductions qui s'ensuivit permit à l'étude des langues anciennes (alliée à une exigence de pureté grammaticale nouvelle) de devenir systématique. L'invention de l'imprimerie, le développement des villes, la création massive d'universités contribuèrent à une diffusion accélérée de cette (re)découverte des grands Anciens.
- **"On ne peut rien voir de plus admirable dans le monde que l'homme"**

**Pic de la Mirandole en 1486.**

Ce bouleversement de la pensée engendra un **changement de perspective dans la perception que l'homme avait de lui-même et du monde dans lequel il vivait**. L'homme idéal est celui qui se réalise lui-même, atteignant le plus grand accomplissement intérieur grâce à l'étude des "lettres anciennes".

Deux grandes écoles ou tendances philosophiques dominent à la Renaissance :

- l'école de Florence, d'inspiration platonicienne. Le plus illustre représentant de l'école de Florence, centre de la Renaissance humaniste, est **Marsile Ficin (1433-1499)** qui traduit Platon, Plotin et Proclus et tente de réconcilier Aristote et Platon. Cette école affirme l'universalité de la religion selon le principe qu'il existe "une seule religion et une variété de rituels".
- l'école de Padoue, d'inspiration aristotélicienne. **Pietro Pomponazzi (1461-1524)** en est la figure de proue. En 1516, il publie « **De l'immortalité de l'âme** » où il remet en question le principe de la philosophie scolastique : philosophia ancilla theologicæ (la philosophie est la servante de la théologie).

On trouve dans ces deux écoles un très fort syncrétisme des savoirs.

L'Humanisme va rapidement se propager dans toute l'Europe, atteignant l'apogée de son rayonnement au cours du XVI<sup>ème</sup> siècle. Il devient le mouvement emblématique du renouveau de la pensée et de la sensibilité européenne qu'est la Renaissance. Mouvement européen, l'humanisme n'est cependant pas homogène. La diffusion des idées humanistes révèle des préoccupations diverses. Deux grandes nuances sont distinguées :

- **L'humanisme méditerranéen**, littéraire, se consacre à l'étude des textes, étant avant tout tournée vers le culte du beau style.
- **L'humanisme de l'Europe du Nord** (Angleterre, les Pays-Bas et les pays Rhénans), s'attache plus à la pensée qu'au style. Beaucoup plus porté sur les questions religieuses, il cherche un renouveau au christianisme, ce qui aboutira à la réforme protestante.

Parmi les **principales figures humanistes** :

- des peintres : Vinci, Dürer, les Holbein, Metsys
- des philosophes : Bacon, Vives, Thomas More
- des moralistes : Montaigne, Rabelais, Erasme
- des philologues comme Guillaume Budé
- des imprimeurs influents et prestigieux comme Etienne Dolet ...

## B. UNE REVOLUTION DES LETTRES ET DES ARTS

### 1. Une pensée moderne donc la référence au beau et au bon trouve ses fondements dans l'Antiquité

Il est classique de présenter **Pétrarque** <sup>1</sup> (1304-1374) comme le père spirituel de la Renaissance et de l'Humanisme. Avidé de voyages et amoureux de l'Antiquité classique, Pétrarque est avant tout connu de ses contemporains comme un militant défendant la restitution des textes en latin classique. C'est d'ailleurs au cours de ses nombreux voyages qu'il retrouva les Correspondances (Pro Archia) de Cicéron jusqu'alors perdues. En parallèle, il rédigea plusieurs vies de romains illustres. Il se plongea également dans l'étude des textes anciens en vue de concilier le christianisme et l'héritage antique. Il est sans doute le premier à séparer l'époque ancienne (« *antiqua* » = *époque antérieure à l'adoption du christianisme par les empereurs romains*) et la moderne (« *nova* » : *époque qui dure depuis lors et qu'il conçoit comme celle des « temps obscurs » de la barbarie*).

Un premier cercle d'amis se forma autour de Pétrarque : le poète Giovanni Boccaccio <sup>2</sup> (en français Boccace), le peintre Simone Martini <sup>3</sup> ou encore le tribun Cola di Rienzo en firent partie.

Ce premier cercle engendra à son tour un cercle florentin autour des années 1430 qui cristallisa son énergie dans la constitution d'un premier fond de littérature latine. Parallèlement, des méthodes philologiques de plus en plus assurées furent mises en place : on commençait alors à dépouiller les textes antiques des erreurs de copies ou d'interprétations héritées de la période médiévale.

De plus, l'arrivée importante de Grecs (fuyant l'avancée turque qui menaçait les restes d'un Empire byzantin agonisant) en Italie ajouta une autre dimension à la découverte de l'Antiquité : celle des manuscrits hellénistiques qui vinrent alimenter la soif de l'ancien. La pratique de la langue grecque classique devint également une connaissance à acquérir.

Les contacts entre grecs et italiens n'étaient pas nouveaux puisque de nombreuses ambassades avaient été envoyées par les basileus successifs pour obtenir (vainement) la mise en place d'une croisade contre le danger ottoman. Hommes et savoirs linguistiques circulaient donc entre Orient et Occident avant 1453. Il est toutefois symptomatique de constater que c'est dans la seconde moitié du XV<sup>ème</sup> siècle que l'on redécouvre l'œuvre de Platon, des textes scientifiques d'Euclide ou d'Apollonius ou encore des textes inconnus d'Aristote.

Enfin, un autre courant arrive à peu près simultanément dans la péninsule italienne : celui de la culture hébraïque transmise par mes intellectuels juifs chassés d'Espagne. Il nourrit la connaissance que l'on avait des textes de l'Ancien testament et introduisit chez les chrétiens l'art de la Cabale

---

<sup>1</sup> **Francesco Petrarco, dit Petrarca** : Né en Italie (à Arezzo en Toscane), sa famille est exilée pour des raisons politiques et s'installe à Avignon, où la papauté vient de s'établir. Il fait sa scolarité à Carpentras puis étudie le droit à Montpellier et à Bologne. Après la mort de son père, l'amitié des Colonna, puissante famille romaine, l'oriente vers la carrière ecclésiastique. Les Colonna vont lui assurer une aisance matérielle qui lui permettra de voyager et de se consacrer à sa passion de l'étude. Il reçoit donc les ordres mineurs, c'est-à-dire qu'il fait vœu de célibat mais n'est pas autorisé à célébrer la messe.

Son destin se joue le 6 avril 1327, un Vendredi Saint. Ce jour-là, en l'église Sainte-Claire d'Avignon, Francesco tombe sous le charme d'une jeune femme de la bonne société avignonnaise, Laure de Noves. Agée d'une vingtaine d'années, elle a épousé deux ans plus tôt le marquis Hugo de Sade dont elle aura onze enfants en une vingtaine d'années, jusqu'à sa mort en 1348, probablement des suites de la Grande Peste. Pétrarque va lui vouer une passion platonique qui va inspirer toute sa poésie sa vie durant, tout en ne l'ayant jamais croisée que dans quelques lieux publics et sans presque lui avoir parlé ! Dans ses poésies, il valorise la langue vulgaire. C'est un adepte du « *dolce stil nuovo* » qui désigne la nouvelle poésie amoureuse de l'époque. Ce style a été illustré par Dante Alighieri, un autre Florentin de quarante ans l'aîné de Pétrarque. L'œuvre poétique de Pétrarque, soit 366 sonnets et quelques autres poèmes, est regroupée sous le titre de *Canzonere* (ou *Canzoniere*). Ce recueil est à l'origine de la langue italienne moderne avec la Divine Comédie de Dante.

<sup>2</sup> **Jean Boccace, dit Boccace** : Son œuvre en toscan, notamment son recueil de nouvelles le *Décameron*, qui eut un énorme succès, le fait considérer comme l'un des créateurs de la littérature italienne en prose. À la fin de l'année 1340, il rencontre Pétrarque avec qui il se lie d'amitié. En 1348, Boccace assiste aux ravages que la peste noire provoque dans toute l'Europe. C'est peut-être cette pandémie qui le décide à rédiger son chef-d'œuvre : le *Décameron*. L'œuvre est un succès et se propage très largement après 1353. Elle lui vaut la reconnaissance de ses pairs et l'offre de nouvelles missions intéressantes par le gouvernement communal de Florence. Dans cette ville, il va occuper la chaire qui vient d'être créée pour l'explication de Dante. Boccace vit ensuite une profonde crise religieuse et se retire en solitaire dans le domaine paternel de Certaldo. Il va jusqu'à faire le projet de détruire tous ses manuscrits, mais Pétrarque l'en dissuade en le convainquant qu'il doit faire pour la prose ce que lui-même a fait pour la poésie. Bientôt, par ses ouvrages, Boccace va se placer au-dessus de tous les prosateurs italiens, dont il restera longtemps le modèle. Entre 1365 et 1366, Boccace rédige « le *Corbaccio* », œuvre qui reprend la tradition de la satire misogyne de façon moraliste. C'est son dernier ouvrage en toscan. Encouragé par Pétrarque, avec lequel il entretient une correspondance suivie, il revient au latin et compose divers traités, des biographies, des éloges et des épîtres. Il vénère Dante et lui consacre un « *Trattatello in laude di Dante* » et des « *Esposizioni sopra la Commedia di Dante* ». Retiré à Certaldo, il vit la fin de sa vie dans la misère. Enfin, en 1373-1374, il est invité par la ville de Florence à faire la lecture publique de la Divine Comédie de Dante dans l'église Santo Stefano di Badia. Mais sa mauvaise santé le contraint d'arrêter et il meurt à Certaldo en 1375, un an après la disparition de Pétrarque.

<sup>3</sup> **Simone Martini** : peintre italien né à Sienne, figure majeure dans le développement de la peinture italienne et a grandement influencé le développement du style gothique international. Selon le biographe de la Renaissance, Giorgio Vasari, Simone aurait plutôt été l'élève de Giotto di Bondone, avec qui il est allé à Rome pour peindre à la basilique du Vieux-Saint-Pierre. Il y a très peu de documentation sur la vie de Simone.

La leçon de l'Antiquité est donc partout. À son exemple, le nu devient pour les artistes de la Renaissance l'une des formes artistiques les plus accomplies. Au sein de ce grand mouvement antiquisant, chacun travaille toutefois à l'épanouissement de sa propre expression. Cette conscience artistique, cette recherche est elle aussi très nouvelle. Peintres et sculpteurs retranscrivent singulièrement l'influence des classiques et tentent d'affirmer désormais leurs visions et leurs aspirations à travers leurs œuvres.

**Le goût pour l'Antiquité reste omniprésent.** Artistes et amateurs prennent des leçons de beauté devant les **monuments romains redécouverts**, les **statues gréco-romaines collectionnées par les nouveaux mécènes**, mais aussi à la source des textes latins et grecs. Des **fouilles de sites antiques sont ouvertes partout, et en particulier à Rome**. Les découvertes archéologiques du Laocoon (1506) et de L'Apollon du Belvédère marquent l'imaginaire contemporain. Étudiés, copiés, diffusés, ces grands groupes sculptés et ces modèles classiques inspirent toute une génération d'artistes et leurs ateliers. Mais, au-delà des similarités formelles qu'il inspire à la Renaissance, l'art classique réconcilie aussi le christianisme et la culture païenne. Michel-Ange place côte à côte les prophètes de la Bible et les sibylles antiques. En 1510, Raphaël, peintre et architecte, représente les grands penseurs de l'Antiquité sous les voûtes de la basilique Saint-Pierre, à Rome.

## 2. L'imprimerie, l'enseignement et la République des lettres, vecteurs d'une diffusion massive.

*« En quoi cela nuit-il de toujours savoir et de toujours apprendre, fût-ce d'un sot, d'un pot, d'un broc, d'une moufle ou d'une pantoufle ? »*  
*Eloge de l'appétit du savoir, Pantagruel dans le Tiers livre (1546)*

### a. la « galaxie Gutenberg ».<sup>1</sup>

#### • L'imprimerie : une technique nouvelle ?

La paternité de l'imprimerie en Europe est attribuée à Hans Gutenberg (Mayence, av. 1400 - Mayence, 1468), d'origine allemande, qui mis au point l'imprimerie typographique, procédé de composition et d'imprimerie en caractères métalliques mobiles. En 1454, à Mayence en Allemagne, il publia le premier livre européen imprimé : la Bible, en 180 exemplaires. L'impression sur papier pour un prix raisonnable avec une presse et une encre appropriée existaient déjà : les technologies du papier et de l'encre grasse étaient arrivées de Chine en Europe via le monde musulman au XIII<sup>ème</sup> siècle et les prix avaient déjà baissé.

La presse était une technique connue dans le monde romain. Les ordres monastiques savaient déjà reproduire manuellement depuis 1400 des images pieuses pour les pèlerinages par xylographie (à l'aide d'une planche de bois gravée en relief). Gutenberg ne fut pas le premier à utiliser des caractères mobiles métalliques puisque les coréens l'avaient précédé en 1403. Son procédé qui consistait à combiner toutes les techniques connues et à utiliser un moule à main ajustable lui permettant de fondre des caractères calibrés rigoureusement identiques fut réellement révolutionnaire. Soutenu par des banquiers, son entreprise rencontra une demande très forte d'un monde avide de livres : les universités d'abord puis la bourgeoisie urbaine ensuite, séduite par la possession de cet objet ostentatoire, symbole de savoir. C'est d'ailleurs pour ces lecteurs issus des classes moyennes que la lisibilité des caractères fit de rapides progrès : les caractères gothiques utilisés par les premiers typographes venus d'Allemagne furent remplacés par des caractères utilisés en Italie (l'italique) ou inspirés les anciens caractères romains.

Si, au départ, pour Gutenberg, il ne s'agissait « que » d'imiter le manuscrit, ses successeurs imposèrent au livre un processus d'uniformisation et de sophistication à l'origine de sa forme moderne.

#### • Quelles transformations a-t-elle engendrée dans la diffusion des idées ?

L'imprimerie a un impact majeur sur la diffusion des idées à la Renaissance. Les plus importantes transformations qu'elle produit au sein de la culture européenne de cette époque sont les suivantes :

- elle fait connaître les idées humanistes : l'imprimerie est stimulée par la dynamique du renouveau culturel humaniste, de la même façon que les travaux humanistes sont largement tributaires de l'imprimerie. Humanisme et typographie constituent donc deux nouveautés interdépendantes.
- elle favorise l'essor des sciences descriptives (l'anatomie avec le traité de Vésale, la cartographie moderne avec les atlas de Mercator, etc.);
- elle permet la diffusion du latin, la langue véhiculaire des savants, et le développement des langues vernaculaires (celles du peuple);
- elle unifie les langues nationales ;
- elle favorise la diffusion des idées de la Réforme.

Le développement d'une économie du livre, qui brasse d'importants capitaux, engendre une véritable émulation intellectuelle, les imprimeurs cherchant à dépasser leurs concurrents en publiant des traités inédits ou des textes plus corrects et plus complets que ceux de leurs confrères. Ces textes antiques nourrissent une littérature contemporaine qui constitue un secteur éditorial neuf. Des traités techniques et scientifiques, antiques ou contemporains, sont publiés avec une illustration abondante, qui facilite la compréhension et rend le propos plus précis. La technique typographique seconde ainsi la démarche humaniste de renouvellement des savoirs.

<sup>1</sup> Titre emprunté à Herbert Marshall McLuhan (21 juillet 1911 - 31 décembre 1980), canadien, théoricien de la communication. Il est un des fondateurs des études contemporaines sur les média. Dans son ouvrage la Galaxie Gutenberg (1962), McLuhan détermine trois étapes du développement du processus de communication, liées à l'impact du médium. D'abord, il décrit un stade primitif, où l'on communiquait sans écriture et dans lequel l'ouïe était sollicitée pour percevoir la parole. Apparut ensuite « la Galaxie Gutenberg » : l'imprimerie déplace la communication de l'ouïe vers l'œil, de telle sorte que les informations visuelles sont multipliées et peuvent être parcellisées. C'est la **civilisation de l'imprimé**. Puis, le troisième stade est l'ère de la radio : « la Galaxie Marconi » et la civilisation de l'audiovisuel réintroduisent dans la communication la proximité présente dans les sociétés orales.

### ● Livres et pouvoir

Érasme constitue le plus bel exemple d'une nouvelle génération d'intellectuels qui fondent leur réussite sur une parfaite maîtrise du « pouvoir de l'imprimerie ». Installé à Bâle auprès de son imprimeur Johann Froben dès 1514, il contrôle de près la réalisation des éditions et fournit ses textes aux typographes au fur et à mesure qu'avancent les travaux d'impression. Portés par cette dynamique, les imprimeurs se font parfois auteurs eux-mêmes. Certains parviennent à un tel degré de compétence qu'ils prennent part eux-mêmes à l'établissement des textes.

Tel est le cas des parisiens Josse Bade, Simon de Colines ou Robert Estienne, ou des lyonnais Sébastien Gryphe, Étienne Dolet, Guillaume Rouillé et Jean de Tournes. Tous suivent le modèle du vénitien Alde Manuce qui avait, le premier, adopté la posture de l'imprimeur-savant..

Mais le livre à la Renaissance n'est donc pas seulement un objet de méditation : il est aussi un objet de consultation, de confrontation, voire de sédition. L'imprimerie, en accélérant la diffusion des idées, augmente le pouvoir des nouvelles idéologies et contribue à modifier profondément les mentalités. En ce sens, le livre peut représenter un danger pour la stabilité et le maintien des pouvoirs religieux et séculiers, d'où la nécessité de contrôler l'imprimerie par différents moyens de surveillance, de répression et de législation :

- Autodafés de livres;
- Octrois de privilèges;
- Défenses de publier, de vendre ou d'importer certains livres ou types d'ouvrages;
- Imposition de peines financières, emprisonnement, sévices, condamnations à mort.

Certains éditeurs défendent avec passion leurs choix éditoriaux : Dolet meurt sur le bûcher en 1546, tandis que Robert Estienne se réfugie à Genève en 1550 pour avoir imprimé des textes suspects d'hérésie.

### b. L'enseignement humaniste : la foi en l'éducation

*"L'homme ne naît pas homme, il le devient"  
Érasme (1469-1536)*

Il parvient à réaliser son humanité par l'éducation et les « **studia humanitatis** » (grammaire, rhétorique, morale, poésie).

### ● Les fondamentaux d'un enseignement renouvelé

Le nouveau discours pédagogique humaniste, que les Jésuites mettront en pratique dans leurs collèges à partir du milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle, a comme principes :

- La connaissance des auteurs anciens : dans le programme d'études humaniste, on accorde un primat à la connaissance des langues parce qu'elle donne un accès direct aux textes de l'Antiquité. La culture humaniste est trilingue (latin, grec, hébreu).
- Le respect de la personnalité de l'enfant
- Un dialogue continu entre le maître et l'élève
- L'esprit d'émulation entre les jeunes
- Un dosage équilibré entre l'effort intellectuel et l'exercice du corps
- L'ouverture sur le monde.

Rabelais (1494-1553) dans les « **Horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel** » nous donne un exemple de ce que peut alors contenir un programme d'études humaniste (sur présentation ppt).

### ● Des objectifs pluriels

- Les humanistes ont pour la culture de l'Antiquité gréco-romaine une sorte de fascination, comme un enchantement envers tout ce qui est pour eux à l'origine de la civilisation occidentale. Ce retour dans le temps ne vise pas à répéter ou à simplement imiter les Grecs et les Romains de l'Antiquité, mais à faire un usage critique de leurs observations et expériences dans tous les domaines de la pensée et de l'action humaines pour trouver des solutions aux problèmes qui caractérisent la Renaissance. En ce sens, l'Humanisme promeut un nouvel esprit scientifique. Des avancées importantes ont lieu dans le domaine des mathématiques, de l'astronomie, de la physique, de la chimie et dans les sciences naturelles. Une véritable démarche scientifique se met progressivement en place.
- Conjuguer la pensée classique avec la pensée chrétienne est aussi une préoccupation des humanistes et notamment celle de **Marcile Ficin**. Au Moyen âge, pour pouvoir approcher Dieu, il fallait se repentir, ne pas goûter la vie, se mortifier. A la Renaissance, Dieu est reconnu comme le grand bienfaiteur de l'humanité car il est le créateur de la nature et de l'homme. Il faut donc lui rendre grâce en goutant pleinement aux joies de la nature (ce qui rejoint la pensée des Anciens).
- Tous les humanistes restent donc chrétiens mais prônent une nouvelle approche religieuse : ils réclament un accès direct à la parole sainte, dénoncent une Eglise catholique trop étouffante ainsi que ses multiples abus. Leur religion est intellectualisée. Cette volonté de réforme de l'Eglise de l'intérieur sera dans un premier temps vouée à l'échec comme en témoignera l'éclosion du protestantisme.
- Découlant de l'idée précédente, les humanistes redéfinissent la conception de l'homme et sa place dans l'univers. Ils placent l'homme au centre du monde et de la création. Ils en ont une vision optimiste de l'homme bon par essence car reflet de la perfection divine : le connaître devient la clé de voute de la pensée humaniste.

Les humanistes, posant en postulat la bonté naturelle de l'Homme, cherchent l'émergence d'un homme d'élite : le bon prince, celui qui œuvre pour le bien commun doit ainsi être :

- ✓ un homme de savoir sachant tout sur les livres
- ✓ un artiste
- ✓ un homme d'action et de pouvoir
- ✓ homme de guerre et diplomate (Machiavel)

- Les Humanistes rêvent d'une société idéale et cherchent à améliorer celle dans laquelle ils vivent. L'Anglais Thomas More imagine dans « **Utopia** » une société idéale reposant sur l'égalité, la paix, la tolérance. Le Hollandais Érasme donne de son côté une traduction plus exacte du Nouveau Testament, ce qui l'amène à critiquer l'Église qui selon lui ne respecte pas tous les enseignements de la Bible.

### c. La République des lettres, un réseau d'érudits transnational.

C'est à la Renaissance que le mot « **Europe** » succède à celui de « **chrétienté** » pour désigner le continent. Les Humanistes le promeuvent à travers un nouvel idéal : « **la Respublica Litteraria** » (en français la République des Lettres). Elle se substitue à l'idéal clérical d'unité chrétienne : « la Respublica Christiana », idéal d'universalité et de paix.

L'expression « République des Lettres » naît en 1417 dans une correspondance entre le poète vénitien Francesco Barbaro et son homologue toscan Poggio Bracciolini dit le Pogge. Le ferment de cette nouvelle République sera le latin à l'antique des érudits. Il s'agit de créer un espace de libre circulation des idées dans un espace où paradoxalement, les nations s'affirmaient au même titre que les langues vernaculaires.

Ce qui lie ces « Humanistes voyageurs » est la conscience d'appartenir à une communauté, une élite intellectuelle partageant des valeurs et des réflexes méthodologiques. Les correspondances qu'entretiennent Érasme, Thomas More et Guillaume Budé illustrent ce très fort sentiment d'appartenance communautaire.

#### • Qui voyage et pourquoi ?

Les voyages des humanistes sont en réalité peu nombreux : un millier peut-être au XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècle pour une dizaine de milliers de lettrés. Il n'en reste pas moins vrai que les humanistes ont édifié une communauté qui transcende les frontières : les voyageurs sont des clercs, des « chasseurs de manuscrits », des érudits issus de la noblesse ancienne ou récente, du patriciat urbain, des médecins... Les érudits se déplacent pour :

- visiter leurs pairs,
- étudier dans des universités ou académies ayant rompu avec la scolastique médiévale et proposant une nouvelle pédagogie (Vienne, Cracovie, Florence...)
- rechercher des manuscrits (les chasseurs),
- obtenir un emploi de pédagogue auprès d'un riche protecteur
- obtenir un emploi de correcteur dans une imprimerie.

#### • Un réseau polarisé

La République des Lettres étendit ses réseaux sur toute l'Europe des villes mais eut tendance à se polariser plus spécifiquement sur des lieux d'échanges permettant les rencontres. Sont ainsi privilégiées les villes possédant :

- des académies (ex celle de Béroalde à Bologne, celle des Médicis à Florence : la villa de Careggi)
- des universités prestigieuses (ex : L'Alcalà de Henares en Espagne)
- des bibliothèques (ex : Bibliothèque Humaniste de Sélestat en Alsace fondée en 1452)
- des ateliers d'imprimeurs (ex : celui d'Alde Manuce à Venise)
- des petits cercles littéraires (ex : les sodalitates de Conrad Celtis)

#### • Des activités protéiformes

Les domaines d'activités de la communauté sont variés : si la philologie est par essence la discipline fondatrice du cercle, l'étude de la philosophie, de la théologie, de la littérature et des sciences trouvent rapidement sa place dans un paysage où le goût pour la confrontation et la dispute est encouragé afin de permettre l'émergence d'idées nouvelles.

#### • La fin d'un idéal

La République des Lettres s'essoufflera après 1550 pour deux raisons principales :

- l'irénisme (goût pour la paix et la concorde) érasmien encore à l'honneur en 1520 n'était plus vraiment possible lorsqu'on était tenu de choisir son camp religieux
- les États, les princes tenaient à ce que « leurs humanistes » soient formés dans des universités nationales pour répondre à « leurs » besoins spécifiques.

Toutefois, preuve de sa vitalité, la République des Lettres survivra à ces crises et injonctions.

## CONCLUSION PARTIELLE : LE TOUR D'EUROPE DES PRINCIPALES FIGURES HUMANISTES

Le « **prince** » de cette première Europe intellectuelle est le Hollandais **Erasmus de Rotterdam (1469-1539)**. Après un séjour à Paris où il fréquente les cercles intellectuels, ce moine débute une vie d'incessants voyages à la rencontre des humanistes de son temps (John Colet, Thomas More, Alde Manuce,...). De retour à Paris, il publie « **L'Eloge de la folie** ». Considéré comme le plus grand intellectuel de son temps, il est l'objet d'une véritable admiration par les érudits qui lui sont contemporains. Il est également auteur d'une **édition critique du Nouveau Testament**. Son œuvre, dans laquelle il dénonce les abus de l'Eglise, ouvrira la porte à la Réforme protestante que pourtant il rejette, la considérant comme une déviation perverse de la pensée humaniste.

**En France**, l'humanisme se heurte à la prestigieuse université de Paris (la Sorbonne), fermée aux idées nouvelles. A partir des années 1470, le goût italien pour la culture antique gagne peu à peu la France. **Lefèvre d'Étaples**, philosophe et auteur de traductions de la Bible, est une des grandes figures de la première génération des humanistes français. **Guillaume Budé**, proche du roi François I<sup>er</sup> et de sa sœur Marguerite de Navarre, est à l'origine de Collège des lecteurs royaux, ancêtre du Collège de France. François Rabelais fait la synthèse des courants humanistes français du début du XVI<sup>e</sup> siècle dans ses romans.

**L'humanisme anglais** se développe au début du XVI<sup>e</sup> siècle dans les milieux universitaires d'Oxford et de Cambridge. Le personnage central de cet humanisme anglais est **Thomas More**, auteur de « **l'Utopie** », qui décrit une société basée sur la raison, dont les politiciens n'ont d'autre but que le bonheur des hommes.

En Espagne, le **cardinal Cisneros** favorise la rénovation de l'enseignement dans un but religieux. A Alcalá de Henares est publiée une Bible en latin, en grec et en hébreu. Dans la péninsule ibérique se développe un humanisme chrétien, influencé avant tout par Erasme.

**L'Europe centrale et orientale** connaît également l'influence du courant humaniste. Outre l'Allemagne rhénane, le roi de Hongrie Mathias Corvin s'entoure d'humanistes et la Pologne devient le foyer d'une importante culture néo-latine.

### 3. Des techniques et des arts.

Le passage à l'art moderne (la « **maniera moderna** »), plus connu sous le nom de Renaissance se définit comme un processus de transformation, qui, loin de se limiter à une exceptionnelle floraison d'œuvres, eut également une incidence énorme sur la mentalité des artistes, qui se considéraient jusqu'alors comme de simples artisans : à leur habileté technique vinrent ainsi s'ajouter de sérieuses connaissances scientifiques et la maîtrise des grands principes théoriques. L'on vit alors s'affirmer quelques grands génies à l'aise aussi bien en peinture qu'en sculpture ou en architecture, voire, pour certains d'entre eux, en musique : **Leonardo da Vinci, Michelangelo, Raffaello, Bramante...** Venise, les ateliers toscans, et tout particulièrement florentins, la cour des Sforza à Milan, étaient autant de carrefours où se rencontraient (et parfois s'affrontaient) les artistes de toute l'Europe.

#### a. De nouvelles techniques artistiques pour une nouvelle vision du monde.

*« Je dessine un rectangle aussi grand que je veux et je le considère comme une fenêtre ouverte par laquelle je regarde tout ce qui, ici, sera peint ».*

*Leon Battista Alberti (traité de la peinture)*

#### **• Expérimenter et théoriser la peinture, véritable poésie muette.**

Ce nouveau langage pictural est expérimenté dès **Giotto**, dans l'œuvre duquel, on retrouve par exemple :

- dans sa représentation du **Crucifix** (vers 1290) de Santa Maria Novella, le Christ avec un corps d'homme que l'agonie rend lourd
- dans ses fresques relatant les **épisodes de la vie de Saint François** (Eglise Santa Croce), un espace tridimensionnel créé pour la narration

Mais la première mise en œuvre rigoureuse de la perspective est la fresque peinte par **Masaccio** en **1425** figurant dans la nef de l'église **Santa Maria Novella** intitulée « **La trinité** ». Le peintre y réalise une architecture feinte et vraisemblable, une représentation dont le pouvoir illusionniste est le fait d'une application rationnelle du procédé perspectif.

Le premier « traité humaniste » de la peinture est publié en 1435 par **Alberti**<sup>1</sup> en langue vernaculaire. Il s'empare de cet art et lui applique des termes propres à la rhétorique antique en y posant les bases théoriques de la perspective. Il y parle :

- « **D'inventio** » : notion qui a un rapport à la création et au talent du peintre
- « **De compositio** » : l'organisation des parties constituant la peinture en un ensemble signifiant
- « **D'historia** » : terme complexe qui désigne à la fois la surface peinte mais aussi une scène narrative composée de figures prises dans une action et dans un espace vraisemblables et exprimant des mouvements vivaces et variés.

<sup>1</sup> Leon Battista Alberti est un Italien du XVe siècle né à Gênes en 1404 et mort à Rome en 1472. Humaniste de la Renaissance italienne par excellence, il fut tout à la fois écrivain, philosophe, peintre, architecte ou encore sculpteur. Il naît à Gênes d'un père appartenant à une dynastie de banquiers et marchands. Fruit d'amours illégitimes, il n'héritera pas de son père à sa mort en 1421 et entamera alors des études de droit. Mais, bien que sa famille souhaite qu'il fasse carrière dans les affaires, son dévouement se porte sur les lettres. Outre une brève carrière de fonctionnaire pontifical, il tente de se faire connaître au travers de ses œuvres littéraires satiriques. Toutefois, ces dernières ne rencontreront qu'un accueil hostile. C'est finalement en s'impliquant dans l'architecture, notamment en 1454, qu'il trouve la reconnaissance qu'il cherchait. Célèbre pour sa « **Descritpio Urbis Romae** », il est le premier plan d'une ville établi scientifiquement. Il va s'employer à théoriser la beauté et l'harmonie architecturale en termes mathématiques, en s'attachant particulièrement à la notion de proportions, qui trouvent leur achèvement dans son ouvrage posthume « **De re aedificatoria** ». Il y expose ses théories au travers des rapports musicaux que sont la quinte, la quarte et l'octave. Leon Battista Alberti est aussi à l'origine d'une théorie des règles de la construction des perspectives. Cette théorie permet la construction de la décroissance de la profondeur apparente des carreaux d'un sol dallé lorsque l'on s'éloigne de la ligne de terre.

En définissant l'histoire comme moteur de l'entreprise du peintre, Alberti renforce la conviction que **la peinture est un art éminemment intellectuel**. La peinture est considérée comme une **poésie muette** et sa valeur réside dans sa capacité à **imiter la nature et à émouvoir**.

#### • La perspective linéaire, un cadre nouveau.

*« Une vision nouvelle du monde se met au point qui emporte avec elle, une refonte complète de l'image picturale »  
Daniel Arasse (historien de l'art français, spécialiste de la Renaissance)  
dans « l'Homme en jeu : les génies de la Renaissance »*

Le développement d'un nouveau cadre pour la représentation, la perspective, naît à Florence au début du XV<sup>ème</sup>, avec la génération des **Brunelleschi, Masaccio et Donatello**, marque toute tentative de définir la période au plan esthétique. La transformation est sensible surtout si l'on compare des tableaux de la fin du XV<sup>ème</sup> à ceux du XIII<sup>ème</sup> : l'espace y prend une autre dimension : **le monochromatisme des fonds y est remplacé par des paysages qui se perdent dans le lointain**, paysages qui sont de surcroît encadrés par une fenêtre, une "vedutta".

Bref, l'espace est construit et l'image devient comme plus "naturelle". Or, plus qu'au développement d'un naturalisme fondé sur la "science" de la perspective, c'est à une **sécularisation de l'art** auquel on assiste alors : une **nouvelle manière de représenter des thèmes qui échappent à la transcendance religieuse**. Sous couvert d'un retour aux thèmes antiques (exemple : la Venus de Botticelli, Le printemps), une indépendance par rapport à la tradition picturale religieuse va s'affirmer d'autant que les artistes se montreront de plus en plus soucieux de marquer leurs œuvres de leur qualité propre, de leur style.

Pour autant, la perspective n'est pas, à proprement une invention de la Renaissance puisque les Romains utilisaient pour leurs peintures murales des constructions en arête de poisson, conservant les angles visuels, selon la conception d'Euclide. Ce que la Renaissance découvre notamment avec l'architecte **Brunelleschi** mais aussi avec **Van Eyck**, ce sont les règles de la **perspective linéaire (lignes d'horizon, lignes et points de fuite)**. D'autres procédés existaient comme par exemple la perspective atmosphérique que Léonard de Vinci explique dans l'un de ses carnets et que les flamands utilisaient : elle consistait à prendre en compte l'épaisseur de l'air pour peindre les lointains.

Cette technique majeure, la perspective en mettant en exergue l'œil humain réduit en quelque sorte le divin (l'œuvre de Dieu dans son intégralité) à la perception qu'en a l'Homme.

#### • La sculpture réinventée

A l'intérêt des intellectuels humanistes pour la recherche philologique correspond **l'approche archéologique** des arts par les artistes. La redécouverte de la culture de l'Antiquité classique est le fil rouge qui relie la pensée humaniste au renouvellement des formes. Les artistes se réapproprient un répertoire formel et iconographique dont les hommes du Moyen âge s'étaient en partie dessaisis ou qui avait été absorbé par les paradigmes visuels médiévaux.

La période de la Renaissance pourrait être considérée comme l'apogée de la sculpture : l'anatomie est suivie au détail près (souplesse des bras, musculature...). Les traits sont réels non inventés (le travail sur les drapés, les nerfs, la pomme d'Adam). L'attitude et la position évoquent aussi le mouvement.

Ainsi, l'ensemble statuaire réalisé par **Michel-Ange** (1475-1564) dans la chapelle mortuaire des Médicis, à Florence, montre de façon poignante la fragilité de monde. Les allégories du jour de la nuit, de l'Aurore ou du Crépuscule mettent en valeur les figures des ducs décédés. L'artiste fait plus qu'imiter l'Antiquité : il joue sur le non fini, reproduit dans la pierre la déliquescence des chairs vieillissantes, exagère les poses, allonge les membres...

#### b. De l'artisan à l'artiste

*« Je souhaiterais qu'un peintre soit instruit, autant que possible, dans tous les arts libéraux »  
Alberti <sup>1</sup>*

C'est à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle qu'apparaît dans la langue française le mot « **artiste** », venu d'Italie, avec des connotations d'excellence qui l'anoblissent au regard de **l'artisan**. Si au Moyen âge, l'activité artistique était réglée et organisée par les corporations, la situation change radicalement au Quattrocento :

- les artistes affirment la dignité de leur activité et revendiquent leur indépendance à l'égard de la pratique corporatiste, souvent très contraignante
- ils recherchent une promotion sociale en tissant des liens avec le milieu intellectuel et les puissants commanditaires ; liens révélateurs de l'autorité nouvelle qu'ils attribuent à leur propre image et à leur art. D'ailleurs, l'architecture, la sculpture et surtout la peinture revendiquent un statut analogue à celui des arts libéraux.

Mais il faut attendre le début du XIX<sup>ème</sup> siècle pour qu'il prenne son sens actuel. Longtemps en concurrence avec l'artisan au sein des corporations, l'artiste ne se dégage de leur emprise qu'à la Renaissance en Italie et au XVII<sup>ème</sup> siècle en France.

Les **Académies** deviennent alors le lieu de sa liberté, tandis que son statut change. L'artiste, rarement indépendant et solitaire, vit dans des ateliers où il apprend puis exerce son métier. L'artiste de la Renaissance est **pleinement intégré à la société princière de son temps**. Il se dégage de la figure de l'artisan en s'affirmant par la diversité de ses capacités et par sa **recherche de la beauté sur des bases savantes et scientifiques**. Soucieux de notoriété, il sait aussi faire preuve d'indépendance en bravant la tradition (cf. la dissection) et en servant plusieurs maîtres afin d'assurer sa liberté de création et son ascension sociale.

Le nouveau statut de l'artiste, désormais **considéré** non plus comme un simple artisan mais **comme un créateur, recherché par les mécènes - pour la plus grande gloire desquels il œuvrera** - et respecté pour son érudition et son imagination, est à la fois la conséquence et la cause première du développement de l'art renaissant. A l'instar du rôle social de l'artiste, les attitudes devant l'art connaissent une mutation. L'art est prisé non seulement parce qu'il véhicule l'enseignement social et religieux, mais encore parce qu'il constitue un mode d'expression personnelle qu'il convient de juger selon des critères esthétiques.

Artistes, savants, génies forment comme une nouvelle sorte d'**expérimentateurs**, avides de connaître le monde, de le décrire mais aussi de profiter directement de cette connaissance en créant de nouvelles machines, utiles ou spectaculaires. Aujourd'hui l'on qualifierait d'**innovations** les fruits de cette quête de la nouveauté, de cette recherche incessante. L'innovation devient en effet, la **marque de l'individu exceptionnel**. Dans un climat où l'ingéniosité est recherchée et protégée même, les artistes sont **de moins en moins anonymes**, ils **signent**, revendiquent la paternité de leurs œuvres dont ils deviennent les propriétaires intellectuels (≠ des commanditaires qui en ont la jouissance matérielle). Ils en deviennent les auteurs et, en s'associant à des commentateurs (des critiques...), font écoles.

Pour exemple, l'histoire retiendra le nom **Brunelleschi**, architecte ayant conçu et réalisé le dôme de la cathédrale de Florence. Singulièrement, les maîtres d'œuvres des cathédrales gothiques ont quasiment tous sombré dans l'oubli.

Dans ce contexte, la **figure de Léonard de Vinci** nous rappelle cependant qu'il ne faut pas moderniser indûment cette période. Car si celui-ci est comme la figure emblématique de l'artiste et du génie polymorphe il en montre aussi les limites : ses carnets de note sont codés. De plus, ils sont écrits à l'envers ce qui rend leur lecture impossible sans un déchiffrement préalable. Certes, on peut y voir des préoccupations qui relèvent de la propriété intellectuelle mais on ne peut aussi y voir la manifestation intériorisée d'une méfiance face à la diffusion des idées, méfiance justifiée par l'intolérance des religieux face à l'esprit de découverte tout au long du XVI<sup>ème</sup> siècle, intolérance renforcée par le Concile de Trente et qui devait perdurer au moins jusqu'à l'époque de Galilée.

Le **marché de l'art se développe** et les artistes ne sont plus confinés à n'honorer qu'un seul protecteur. Leurs ateliers s'ouvrent : ils y acceptent les commandes tout en y faisant travailler des apprentis. Ils transmettent ainsi leur style, leur « **manière** ». Par ailleurs, les commandes ne sont plus le seul fait d'une aristocratie de robe ou d'épée : elles ne visent pas que la réalisation d'œuvres exposées au public. Il existe en effet **de plus en plus de collectionneurs, riches marchands, banquiers ou artisans**. Cela entraîne une **privatisation de l'art** : tant les thèmes que les manières répondent à des goûts particuliers et participent à des jeux de société où ce qui est montré révèle le raffinement du commanditaire : l'œuvre demeure énigmatique hors de ce contexte.

### c. Des foyers italiens aux foyers du Nord : une Europe en effervescence.

On ne peut plus aujourd'hui considérer que la Renaissance s'est diffusée à partir de l'unique foyer italien. Trop d'éléments militent pour l'importance des foyers nordiques et il n'est plus correct de nommer les œuvres flamandes du XV<sup>ème</sup> siècle de « **gothique** » même si elles restent très éloignées du classicisme à l'italienne. C'est pourquoi, il est plus pertinent aujourd'hui de parler de foyers au pluriel (pour éviter de terme de berceau).

#### **• Les foyers italiens**

L'Italie peut être considérée comme le laboratoire de la Renaissance. Pour l'historien bâlois **Jacob Burckhardt** (« **la civilisation en Italie au temps de la Renaissance** »-1860), le foyer italien permet l'expansion du phénomène pour plusieurs raisons :

- Dans les villes italiennes, les bâtiments antiques imposaient délabrés ou restaurés leur présence dans le paysage. Ainsi, la tradition classique n'a jamais été vraiment morte : on réemployait d'ailleurs les vestiges de la Rome impériale pour construire des églises ou des palais.
- C'est autour de Pétrarque et de ses disciples, cercle italien que d'Avignon à Rome, on commença à rechercher, à collecter et à commenter les textes écrits avant la chute de Rome (Cicéron notamment) : ce matériel littéraire et philosophique permit d'élaborer un humanisme civique
- Grâce à sa fortune, la dynastie florentine des Médicis prend en main la République (enrichie par le commerce des draps de laine et de soie et par l'activité bancaire) et l'érige en principal foyer de la Renaissance, transformant de fond en comble la cité :
  - ✓ l'architecture y est dominée par la figure de **Filippo Brunelleschi**, auteur du dôme de la cathédrale de Florence, d'une hauteur de 90 mètres au-dessus de l'Arno exécuté grâce à l'utilisation de machines inventées pour éviter le recours aux échafaudages.

- ✓ Grâce à leur fortune, les Médicis s'imposent comme les grands mécènes de la Renaissance et attirent les plus grands artistes et penseurs de l'époque : Côme de Médicis transforme sa villa de Careggi en une académie néoplatonicienne dirigée par Marcile Ficin. Leonard de Vinci, Michel Ange, Donatello ou encore Botticelli y séjourneront. L'éclat de l'école florentine rejaillit sur toute la péninsule. Les artistes florentins, appelés dans les cours princières et les grandes villes italiennes, diffusent la Renaissance florentine.
- ✓ La bibliothèque de San Marco abrite des centaines de copistes qui travaillent à rassembler la plus belle collection de manuscrit en Europe.
- Venise représente également un centre original : véritable porte de l'Orient, elle accueillit les intellectuels grecs chassés de l'Empire byzantin par la progression des Ottomans. Ces derniers emportent avec eux des manuscrits inconnus en Europe. Le cardinal Jean Bessarion (1400-1472) légua à la ville sa bibliothèque. Venise ne coupa pas pour autant les ponts avec Constantinople : Mehmet II se fit portraiturer par le peintre vénitien Gentile Bellini dans un cadre à l'antique.

A la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, l'art nouveau s'épanouit dans toutes les régions d'Italie. Mais cet épanouissement de l'art ne constitue pas encore l'âge d'or du XVI<sup>ème</sup> siècle, qui voit la Renaissance italienne à son apogée. Au début du XVI<sup>ème</sup> siècle, les artistes, fuyant les troubles agitant le nord de la péninsule (les guerres d'Italie), se réfugient à **Rome**, qui devient la nouvelle capitale de la Renaissance italienne. Le chef d'œuvre de la Renaissance romaine est la construction de la basilique Saint-Pierre (1514). A la même époque, **Jules II** fait venir à Rome le peintre et sculpteur **Michel-Ange**, qui peint le plafond de la Chapelle Sixtine. Cependant, l'éclat du classicisme romain est coupé dans son élan en 1527, lors du sac de Rome par les troupes de Charles Quint.

### • Les foyers du Nord

Les historiens d'art du XX<sup>ème</sup> siècle ont créé le terme de « **primitifs** » pour désigner les artistes qui ont précédé et préparé la Renaissance. Contemporains des peintres italiens du Quattrocento, cette période des primitifs flamands fut également baptisée « **ars nova** » (= maniera moderna ?)

L'école des flamands introduit plusieurs grandes innovations caractérisées comme un véritable tournant de l'histoire de l'art :

- **la peinture à l'huile** techniquement finalisée vers 1420, permet d'obtenir une pureté et une luminosité bien plus grandes que la détrempe (poudre fine provenant d'une substance minérale broyée mélangée à un liant à base de jaune d'œuf pour obtenir une pâte qu'ils délayaient ensuite avec de l'eau). Cette technique, dite « a tempera » est pratiquée classiquement en Italie. La peinture à l'huile permet de rendre une plus ample gamme de tons et de reproduire l'effet de la transparence en étalant en très minces couches d'un mélange peu pigmenté appelé glacis.
- **le passage de la miniature à la peinture sur panneaux** (Polyptyques, triptyques, diptyques : panneaux disposés en volets, soit fixes, soit articulés avec des charnières). La plupart des supports de ces peintures se font sur des panneaux de bois, avec quelques rares exemples de toiles peintes à la détrempe. Ces grands formats permettront d'introduire un niveau de détails jusqu'alors impossible dans les œuvres et même d'initier le genre de la « **nature morte** ».
- Les artistes flamands élaborent également leurs propres méthodes de construction de l'espace en perspective concurremment à ce qui se passait en Italie : la perspective atmosphérique est l'une des techniques les mieux maîtrisées par les artistes flamands
- Dans les thématiques, les peintres flamands ont en commun le **rendu fidèle et méticuleux des intérieurs bourgeois** avec fonds de paysage des Pays-Bas, ainsi que **la représentation de sujets ou de messages à caractère religieux. Ils transposent volontairement le sacré dans le réel du quotidien de l'époque.** Les commerçants et grands bourgeois de l'époque, principaux commanditaires avec les confréries religieuses des peintres, affectionnait particulièrement les détails de leurs peintures qui leurs étaient souvent destinées (comme les fourrures, les modelés des personnages, les décors d'intérieur...) car ils étaient moins sensibles aux valeurs humanistes qu'aux biens terrestres (voir les chefs-d'œuvre de Van Eyck « les époux Arnolfini » ou Quentin Metsys « Le Prêteur et sa femme »).
- Dans le domaine des lettres, l'étude des lettres anciennes n'est pas l'apanage des humanistes italiens : celle-ci avait débuté dans les Flandres dès la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle. Les communautés de laïcs et de religieux formés à l'université d'Utrecht estimaient en effet que la pratique des textes participait de la méditation et de l'approfondissement de la foi. Ce mouvement, plus connu sous le nom de « **devotio moderna** » s'amplifia. De nombreux personnages en suivirent l'influence décisive comme Erasme et Luther, qui furent formés dans ces écoles. Les valeurs de ce courant insistaient sur le moralisme, la prudence, l'endurance et la tranquillité, la nécessité de l'introspection et la connaissance des textes sacrés (pratique des nouveaux croyants).
- Enfin, c'est dans les foyers humanistes et artistiques du Nord que se développe d'abord une forme de sociabilité originale : l'érudit itinérant qui construit le réseau de la République des Lettres par ses déplacements professionnels, sa correspondance et ses cercles amicaux.

### • Les espaces récepteurs : entre assimilation et rejet.

Chaque espace récepteur va revisiter les courants artistiques, scientifiques ou littéraires à sa manière pour en faire quelque chose de nouveau ou pour les rejeter.

Par exemple, en **Hongrie**, l'assimilation des nouveautés italiennes va être très rapide, phénomène paradoxal puisque la Hongrie, en périphérie de l'Europe est située sur les marches menacées par les Ottomans. Des liens vont s'opérer dès le XV<sup>ème</sup> siècle par des hommes d'Eglise (l'évêque **Janoz Vitez** et son neveu **Janus Pannonius**) qui après avoir voyagé en Italie décident d'envoyer étudier leurs meilleurs étudiants dans les centres de Florence, Ferrare, Padoue et Rome. **Le roi du royaume Mathias I<sup>er</sup> dit le Juste** donne une impulsion supplémentaire au mouvement en invitant à Buda (ancienne ville de Budapest) artistes, architectes et écrivains. Mais la greffe va s'opérer en conservant des éléments anciens. Ainsi, Mathias I<sup>er</sup> ne fait pas seulement référence à Hercule dans la rhétorique politique qu'il développe mais aussi à Attila. Pareillement, le style gothique des cathédrales et des châteaux continue de fleurir au XVI<sup>ème</sup> siècle. Enfin, les chansons amoureuses ou guerrières sont dites en hongrois (langue vernaculaire).

Au sein de **l'Empire**, le scénario est différent dans la mesure où on constate surtout des phénomènes de rejet. Si le foyer de l'imprimerie est originellement allemand, très vite l'innovation touche toute l'Europe. Autour de 1500, on compte près de 300 ateliers éparpillés aux quatre coins du continent. Par exemple, **l'humaniste Conrad Celtis** défend les lettres allemandes contre l'intrusion de l'italien, hostilité motivée sans doute par un sentiment d'infériorité. D'autres motivations expliquent ce rejet : conditions sociales, matérielles et culturelles locales. On refuse ainsi l'architecture à l'antique dans les villes germaniques (mais le marbre y est rare) optant plutôt pour des halles gothiques et des maisons à pans de bois. Pourtant les artistes avaient le savoir-faire nécessaire pour réaliser des architectures à l'italienne comme en témoigne la bibliothèque des Fugger à Augsbourg, ornée de fresques inspirées de la Maison dorée de Néron

## C. « CIVILISATION EUROPEENNE » OU « RECONSTRUCTION EUROPEENNE » ?

### 1. Des valeurs partagées.

*« Une civilisation tellement supérieure qu'elle s'est ensuite peu à peu imposée au monde entier »*

*Jean Delumeau (1960)*

*« Dans le cadre d'une histoire globale, ce terme [La Renaissance] évoque ... la promotion de l'Occident à l'époque où la civilisation de l'Europe a de façon décisive distancé les civilisations parallèles. Au temps des premières croisades, la technique et la culture des Arabes ou des Chinois égalaient et dépassaient celles des Occidentaux. En 1600, il n'en n'était plus ainsi. Quant au terme de « Renaissance » créé par les humanistes italiens, qui s'appliquait essentiellement à la littérature et aux arts, pour évoquer un retour à l'Antiquité, il me paraît contestable. Il semble rejeter comme barbare les solides créations de l'art roman et celles plus élancées de l'art gothique. Il ne rend compte ni de Dante ni de Villon, ni de la peinture flamande du XV<sup>ème</sup> siècle. Mais par quel autre vocable marquer cette grande évolution qui a conduit nos ancêtres vers plus de science, plus de connaissances, plus de maîtrise de la nature, plus d'amour de la beauté ? »*

*Jean Delumeau dans le Monde, hors-série « L'histoire de l'Occident : déclin ou métamorphose ? » (2014)*

La vision européocentrée et téléologique de la Renaissance telle que la décrivait Jean Delumeau en 1960 n'est plus de mise aujourd'hui. Les historiens s'accordent sur l'idée que les XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles ont vu émerger une civilisation spécifique, déterminante pour le destin de l'Occident :

- l'anthropologie a démontré la pluralité des cultures dans le monde
- les historiens anglo-saxons ont démontré que les frontières entre l'Occident et les civilisations limitrophes étaient plus que poreuses : Mehmet II commandait des tableaux à Bellini, les techniques de construction navales vénitienes étaient copiées à Istanbul, les mathématiques européennes devaient beaucoup à la science arabe...

Il n'en reste pas moins vrai qu'un certain nombre de valeurs va être partagé en Europe. Parmi elles, on peut noter :

- le christianisme
- le goût du passé
- l'attrait pour la technologie et les sciences
- la notion de progrès
- le capitalisme
- la vision moderne de l'Etat
- l'individualisme
- la défense de la liberté intellectuelle

Ces valeurs ont été promues hors d'Europe par plusieurs biais :

- l'avance militaire
- les percées technologiques et économiques
- la diffusion rapide de l'information par l'imprimerie....

En fait, l'idée d'Europe aurait pris sa résonance moderne au XVI<sup>ème</sup> siècle au moment où l'univers unitaire chrétien de l'Occident explosait (thèse de **John Hale** dans « la civilisation de l'Europe de la Renaissance ». 1998).

## 2. Une nécessaire reconstruction.

Les débuts de la Renaissance correspondent grosso modo à une **période de reconstruction de l'Europe**. Les **fléaux de Dieu** (famines, guerres et pestes) avaient emportés entre le tiers et la moitié de la population européenne. S'ajoute le fameux **mini âge glaciaire**. Ce n'est qu'à partir de **1450 que le repeuplement recommença**. La rareté de la main-d'œuvre entraîna une hausse des salaires. Les progrès agricoles permirent aux organismes d'être correctement nourris et de mieux résister aux maladies. En même temps, les villes flamandes, hanséatiques et italiennes polarisèrent les flux migratoires : riches, elles cumulent les capitaux issus de la rente foncière, du crédit et de l'activité commerciale et artisanale.

On assiste rapidement à un **élargissement du marché de luxe** : la consommation ostentatoire d'élites en quête de légitimité alimenta la consommation. Des familles comme les **Médicis à Florence** ou les **Fugger** (dynastie de marchands et de banquiers du Saint-Empire germanique, qui domina la finance européenne durant la période) **en Allemagne** ou encore les **Sforza à Milan** (militaire, condottieri) permirent **d'investir dans des biens culturels** (il existe cependant des contre-exemples comme Gênes qui s'enrichit mais ne se tourne pas vers la culture) **et dans les artistes**, leur donnant la liberté de laisser libre cours à leur créativité. Cet élargissement du marché du luxe dynamisa la création artistique.

C'est d'ailleurs durant cette période de reconstruction que furent **mis en place les principaux outils du capitalisme moderne** (les compagnies de commerce, d'assurances maritimes, la lettre de change...). L'enrichissement d'une élite qu'elle soit aristocratique, marchandes, financières, notariales...bouleversa les codes car leur richesse devait être célébrée en achetant des objets, signes de réussite : céramiques, tapisseries, orfèvreries, arme, livres, tableaux...mais surtout l'architecture, art visible entre tous.

**CONCLUSION PARTIELLE** : entre le mouvement artistique de la Renaissance et celui intellectuel de l'Humanisme s'établit une relation de corrélation et non de subordination. Les champs d'études visités par ces deux courants sont interdépendants, complémentaires voire indissociables. Nombre d'intellectuels de l'époque sont d'ailleurs considérés autant comme des artistes que des humanistes.

De même, il est aujourd'hui admis que la Renaissance est moins opposée au Moyen Age qu'on l'a souvent déclamé même si elle promeut une nouvelle sensibilité affirmant sa foi en l'homme et ouvrant la voie du progrès. Les artistes, savants et écrivains ont conscience d'appartenir à un siècle unique en rupture avec les temps médiévaux mais cette thèse de la rupture est à nuancer même si la Renaissance est constitutive d'une culture particulière.

## II. DECOUVRIR L'AILLEURS ET INVENTER LE MONDE.

Le XV<sup>ème</sup> se présente comme le temps de l'invention du monde (« l'élargissement des horizons géographiques et culturels »). De Tamerlan<sup>1</sup> à Magellan, depuis l'Asie centrale jusqu'à la « capture » de l'Amérique en 1492, s'accomplit une première « mondialisation » au sens braudélien du terme. Pour Braudel, le monde ne signifie pas forcément la planète mais plutôt une entité économique autonome. Braudel met en place le concept d' « économie monde »<sup>2</sup> c'est-à-dire un espace où les échanges sont centrés sur un pôle dominant et autosuffisant. Ainsi, il a existé au cours de l'antiquité (l'empire romain) et du moyen-âge (la méditerranée) des économies monde.

La grande nouveauté du XV<sup>ème</sup> est que l'Europe va mettre en place une économie monde « à l'échelle du monde ». Cela a été possible et pensable, par une dynamique globale et séculaire d'interconnexion des espaces, des temps et des savoirs du monde : les marchands de l'océan Indien, les marins chinois de l'amiral Zheng He, mais aussi les conquérants turcs ont tous leur part dans cette histoire. Certes, cette première mondialisation va être orchestrée au final par l'Europe mais à l'époque des découvertes, rien n'était encore écrit. Ce sont bien les Ibériques qui ont découvert le Nouveau Monde et pas l'inverse. Il n'en demeure pas moins qu'au XV<sup>ème</sup> siècle d'autres mondialisations étaient possibles :

*« On voit ainsi que, lorsque les navigateurs portugais font irruption dans l'océan Indien en 1498, ils ne découvrent pas une terre nouvelle mais débarquent dans le premier espace interconnecté d'avant la mondialisation et d'avant l'arrivée des Européens. On y rencontre des marins et négociants arabes, chinois, indiens, perses, malais... Les Européens s'intègrent dans le monde de l'océan Indien, un monde interconnecté et largement islamisé, mais ils ne découvrent ni n'inventent rien. Ce qui a tout fait bouger, c'est l'expansion mamelouk égyptienne et la pression ottomane qui bloquaient aux Portugais les voies terrestres vers l'océan Indien et ont donc obligé Vasco de Gama à trouver une voie maritime pour contourner l'Afrique. »*

Entretien avec Patrick Boucheron

<http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20120110.OBS1099/le-premier-choc-des-civilisations.html>

---

<sup>1</sup> Tamerlan (Samarcande vers 1336- Otrar en 1405) dit aussi Timour le boiteux est le fondateur du second empire mongol. **Musulman sunnite pratiquant et fervent combattant de toute « hérésie »** (du chiisme notamment), Tamerlan semble avoir voulu refonder un Empire de l'Islam qui, après une longue décadence, avait disparu pour lors de la chute des Abbassides, et que les Mamelouks n'étaient pas parvenus à reconstruire. C'est dans cette optique qu'il se lance à **la conquête du Moyen-Orient** à partir de 1370, et s'engage ce vaste mouvement d'expansion territoriale qui l'amènera, **en 1405, à dominer l'Orient du Caucase jusqu'à l'Asie centrale**. Ces conquêtes se font de manière un peu désordonnée, et ne semblent pas avoir répondu à une stratégie d'ensemble vraiment élaborée : il est donc difficile, d'en rendre compte logiquement.

Il refuse d'abord de prendre explicitement le pouvoir et se cantonne officiellement à son rôle de brillant chef militaire : en 1388, Tamerlan finit toutefois par prendre le titre de **sultan**. C'est sous cette appellation qu'il domine l'immense empire qu'il s'est créé, de la Volga au golfe Persique et de la Turquie actuelle au Gange. Ce choix du titre au lieu du maintien de l'appellation mongole « khan » est l'exemple même de deux éléments essentiels de sa conquête :

- **l'islam** d'une part (le terme de « sultan » faisant explicitement référence au monde islamique, tandis que les khans mongols n'étaient pas nécessairement musulmans) ;
- **la « turquicité »** d'autre part (le titre de sultan est le plus souvent accordé ou pris par des non-Arabes, qu'ils soient kurdes comme Saladin, persans ou turcs, comme les Ottomans et comme Tamerlan). Il prend également le titre de « grand émir », que conserveront ses successeurs.

Le pouvoir timouride n'a en réalité d'unité que par son chef (il se désagrègera à sa mort) : sans avoir jamais créé d'administration, Tamerlan impose dans ses provinces un système hybride, mêlant le **yasak** (code de lois impérial établi par Gengis Khan en 1206 et devenu la source première du droit mongol) et la **charia** (la loi islamique). Il s'attache également à embellir et faire prospérer Samarcande, dont il veut faire la plus belle ville du monde : pour ce faire, il n'hésite pas à y déporter les artisans les plus talentueux des régions conquises, de Syrie notamment. Professant d'aimer et de protéger les arts, Tamerlan fait venir à sa cour nombre de savants et de lettrés, et Samarcande devient avec lui un grand centre de commerce ainsi qu'une référence architecturale mêlant plusieurs influences artistiques, surtout chinoises et iraniennes.

**La conquête de l'Orient par Tamerlan et l'instauration du pouvoir timouride** peuvent être considérées comme une transition vers la grande époque turque du XV<sup>e</sup> siècle. Il s'agit bien, en effet, d'une remobilisation de l'héritage impérial de l'islam portée également par la figure de Gengis Khan ; mais le manque d'organisation et d'unification territoriale et administrative empêchent ce nouveau pouvoir de s'installer durablement. Ce sont les Ottomans qui, au XV<sup>e</sup> siècle, vont réaliser cette synthèse eurasiennne entre islam et « turquicité », en instaurant cette fois un empire extrêmement solide, fondé sur des institutions fortes, et qui restera en place jusqu'en 1922.

<sup>2</sup> Pour des historiens comme **Fernand Braudel** ou **Immanuel Wallerstein**, la structure économique du monde moderne existe déjà à partir du XV<sup>e</sup> siècle, et même dans l'antiquité. Un monde au sens de Braudel désigne une entité économique autonome. L'économie-monde est un espace géographique délimité ; il ne s'agit donc pas nécessairement de la terre dans sa totalité, mais d'une région plus ou moins étendue selon l'époque et le lieu. Au centre de cet espace géographique rayonne une ville dominante qui joue le rôle de capitale économique. Autour d'elle se structure un espace organique en zones successives. On y trouve un cœur économique et politique constitué par les plus proches alentours de la capitale économique, puis en s'éloignant viennent des zones intermédiaires, et enfin la périphérie<sup>5</sup>. Au centre de l'économie monde se concentre la richesse des marchands, c'est là que convergent les revenus et les produits de luxe, c'est en ce point que se développent les arts, la science et les libertés. Les pays de la zone intermédiaire sont marqués par une industrie moins avancée, un système financier plus incertain et les libertés se font plus rares. Les pays en périphérie de ce monde se dédient aux productions les moins avancées dans un système économique bien souvent esclavagiste.

## A. AUX ORIGINES DE L'EXPANSION EUROPEENNE

L'expression « **grandes découvertes** » désigne généralement les expéditions maritimes et l'expansion européennes effectuées au XV<sup>ème</sup> et au XVI<sup>ème</sup> siècle. Elle est aujourd'hui **critiquée** pour deux raisons. D'abord pour son **européocentrisme** (elle ne prend pas en compte le point de vue des autres civilisations sur les européens). Ensuite, parce que le mot « découverte » est **relié à la Renaissance et à la curiosité scientifique** qui conduit à négliger d'autres facteurs de l'expansion européenne comme par exemple la dimension religieuse.

La question de cette première partie s'attachera à démontrer pourquoi et comment, à la fin du Moyen Âge, le mouvement de reconnaissance des Européens à travers le monde s'est rapidement accéléré.

### 1. Les précurseurs.

De même qu'ils feront des émules aux siècles suivants, les explorateurs des XV-XVI<sup>ème</sup> siècles ont eu des précurseurs dès l'Antiquité dont il ne faut pas négliger l'influence.

#### • L'apport de l'Antiquité

Dès l'Antiquité, des marins **égyptiens** ont parcouru la **mer Rouge** et le **golfe d'Aden** à la recherche de nouveaux débouchés commerciaux. Les **Phéniciens** explorèrent les côtes de la **Méditerranée**, fondant, vers 1200 avant J.-C., un comptoir à Gadès (Cadix), et, de là, se rendirent par l'Océan jusqu'aux îles Britanniques. Les exploits de certains marins Phéniciens ont eu un grand retentissement dans l'Antiquité, mais il est difficile de dire quel crédit accorder à certains de ces grands trajets. Hérodote rapporte ainsi la **circumnavigation autour de l'Afrique** accomplie par des marins Phéniciens à la demande du pharaon Nécho II, qui dura trois ans car les marins s'arrêtaient à chaque basse saison, notamment pour faire des cultures servant à leur approvisionnement. Il relate aussi le périple du Carthaginois **Hannon** qui aurait été mandaté par sa cité pour aller explorer de nouvelles routes commerciales le long de la côte de l'Afrique occidentale, en y fondant des colonies, et pourrait être allé jusqu'au Sénégal voire au Cameroun. Des monnaies carthagoises ont été découvertes aux Açores, où des gens de cette cité ont donc pu se rendre. Un autre de ses concitoyens, **Himilcon**, aurait quant à lui voyagé jusqu'en Bretagne et aux îles Cassitérides (dans les îles britanniques).

En - 345, un grec de Massalia, **Pythéas**, explorait les **mers du nord de l'Europe jusqu'à Thulé**. A la même époque, **Alexandre le Grand**, roi de Macédoine, atteignait le golfe d'Oman, les rives de l'Indus et les déserts de l'Asie centrale. Il réussissait presque à contrôler la route du commerce de la soie.

En Europe du Nord, la **conquête romaine** devait s'étendre, quatre siècles plus tard, jusqu'à la **Baltique**. **Néron** envoya deux centurions jusqu'au **Bahr el-Ghazal** à la recherche des sources du **Nil**.

#### • Les expéditions normandes

Les **Normands**, sur leurs **drakkars**, naviguent à la fois jusqu'à la Méditerranée et loin vers l'ouest dans l'Atlantique Nord, par l'**Islande** et le **Groenland**. L'Islande, reconnue par des moines irlandais vers 795, est abordée en 867 par des Normands venus des **îles Féroé**. Vers 982, un Irlandais découvre le Groenland. De là, son fils, en 1000, atteint le **continent américain**. Mais ces succès n'eurent aucune suite.

#### • Les voyageurs et commerçants arabes

Les Arabes ont conquis un empire qui s'étend de l'**Asie centrale à l'Atlantique**. Au Xe siècle, ils égrènent leurs établissements sur la **côte orientale d'Afrique**, de la mer Rouge à l'embouchure du Zambèze. Leurs navires utilisent la mousson pour gagner ensuite la **côte de Malabar**. D'où l'œuvre importante des géographes arabes, en particulier de deux Marocains, Edrisi (XIIe siècle) et Ibn Battuta (XIVe siècle). Celui-ci va jusqu'en Chine, à l'est, et jusqu'à Tombouctou, au sud. Mais leur étude reste purement descriptive. Ils conservent pieusement la géographie mathématique reçue des Grecs.

#### • Les Occidentaux en Asie

Renseignés par les croisades, les Occidentaux entreprirent de grandes expéditions en Asie :

- En **1245**, le pape Innocent IV charge **Piano Carpini**, moine franciscain italien, d'une ambassade auprès du khan mogol Ögödei, pour l'exhorter à renoncer à attaquer la chrétienté et les autres nations. Pour le rencontrer Carpini suit la route du nord qui passe par la Russie.
- En **1252**, **Guillaume de Ruysbroeck**, un cordelier, partait à son tour porteur d'une offre d'alliance de **Saint Louis** au khan, dirigée contre les musulmans. Ruysbroeck se rend en Crimée : de Soudak, par l'isthme de Perekop, il gagne les steppes de la Russie méridionale. Il y rencontre les tribus nomades se déplaçant au rythme des saisons avec leurs chariots « transportant des tentes toutes montées ». Sur la Volga, il trouve les Mongols, qui reconnaissent officiellement sa mission et le conduisent jusqu'à la cour installée à Karakorum.
- En **1271**, le Vénitien Marco Polo se lance à son tour à travers l'Asie centrale. Dès 1260, son père et son oncle étaient venus à Constantinople avec des marchandises, puis, par les steppes de la Russie méridionale, ils avaient gagné les campements d'été des Mongols vers Kazan, et Boukhara, dans le Turkestan. Ils parvinrent alors à se faire inviter à la cour du grand khan, à Cambalik, près de Pékin. Chargés d'une mission pour le pape par ce souverain, ils mettent trois ans pour revenir et arrivent à Venise en 1269 (Premier voyage des frères Polo). En 1271, ils repartent avec le jeune Marco Polo (Second voyage en Chine des Polo), **traversent l'Asie en trois ans et demi et rejoignent le khan. Marco Polo reste dix-sept ans à son service. Il est même chargé par lui de missions importantes au Tibet, en Chine méridionale, aux Indes.**

En 1291, tous trois rentrent en Europe en passant par l'océan, Ceylan, les Indes, le golfe d'Ormuz. Par Tabriz, ils chevauchent jusqu'à Trébizonde, s'embarquent pour Constantinople et **rentrent à Venise en 1295**. Marco Polo devait raconter ses aventures dans le « Livre des merveilles » où il décrit les prodigieuses richesses de l'Asie et de l'Extrême-Orient.

## 2. Des connaissances nouvelles et des techniques innovantes

### a. Une meilleure connaissance géographique.

Si l'aventure maritime a pu être tentée, c'est également grâce aux progrès sensibles accomplis dans les domaines de la connaissance de la Terre (astronomie, géographie, cartographie...).

#### • La terre, surface plane<sup>1</sup> ou entité sphérique<sup>2</sup> ?

Les gens du Moyen Âge connaissaient surtout de la Terre **les régions du bassin méditerranéenne**. Le monde connu des Européens (l'écoumène, ou **œkoumène**) se résumait donc à l'Afrique du Nord, à l'Arabie, au Moyen-Orient, et à l'Europe jusqu'à la Scandinavie et à la Moscovie. Le reste du monde leur est peu connu. Les mythes et croyances sur ces terres inconnues se reflètent dans les cartes établies au Moyen Âge, qui ne sont pas l'œuvre de géographes mais de théologiens : elles représentent un **monde plat et circulaire** dont le centre est le plus souvent Jérusalem, parfois Rome : autour de ce point de référence sont disposées l'Europe, l'Asie et l'Afrique, que prolongent des représentations du paradis terrestre ou d'autres lieux cités dans la Bible. Certains pensaient que l'océan, au nord, se changeait en glace, et qu'il devenait bouillonnant au sud, sous l'effet de la chaleur.

Ces idées vont se modifier grâce **aux Arabes**, qui transmettent aux Européens (travaux du cardinal d'Ailly), surtout depuis les croisades, les idées et les travaux des géographes de l'Antiquité hellénistique. Ils ont également développé leurs propres connaissances astronomiques et géographiques tout au long du Moyen Âge. Grands commerçants, grands voyageurs (ex : Marocain Ibn Battuta qui, au XIV<sup>ème</sup> siècle, parcourt l'Afghanistan, l'Inde, et rejoint par la mer Sumatra puis la Chine), ils ont établi des liens avec l'Extrême-Orient asiatique, d'où ils acheminent la soie et les épices très recherchées en Occident. Ils commercent avec les Républiques de Gênes et de Venise, par lesquelles, à partir du XIII<sup>ème</sup> siècle, se diffuse peu à peu en Europe le savoir retrouvé des Anciens.

#### • L'évolution des connaissances géographiques

Les sociétés de l'Eurasie et de l'Afrique ont très tôt – au moins dès le III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère – échangé hommes, produits, connaissances. La Méditerranée, les steppes asiatiques, le pourtour de l'océan Indien et des mers de Chine ont été d'importants lieux de voyages et de transferts. De l'Antiquité, nous sont parvenus les premiers récits : explorations égyptiennes, carthaginoises ou grecques, mais aussi, hors du monde méditerranéen, de moines chinois en Inde (**voir I. Précurseurs**). Parallèlement, les savants de l'Antiquité ont laissé des descriptions, calculs et observations géographiques :

- Hécatée de Milet, le Père de la géographie, visite tout l'Empire perse au VI<sup>ème</sup> siècle avant J.-C.
- Hérodote, le Père de l'histoire, se rend au V<sup>ème</sup> siècle en Mésopotamie, vers la mer Noire et sur le Nil.
- Ératosthène (III<sup>e</sup> s. avant J.-C.) effectue avec une remarquable précision la mesure de la circonférence de la terre à l'équateur (250 000 stades soit 39 375 km ce qui est très proche de la tâche réelle).
- Strabon (I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.), dans sa Géographie, décrit le monde, des tropiques au 54<sup>e</sup> degré de latitude nord et de l'Atlantique à la Chine.
- Au II<sup>ème</sup> et III<sup>ème</sup> siècle après J.-C., à deux extrémités de l'Eurasie, la cartographie du monde connu se précise : **Ptolémée à Alexandrie (traité : syntaxis) et Pei Xiu en Chine** synthétisent tous deux les connaissances accumulées depuis des siècles.

<sup>1</sup> Cette thèse, nous la devons à un savant bien ancien, à savoir **Thalès** (VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.). Elle fut aussi soutenue, si on en croit le *Traité du Ciel* d'Aristote, par Anaximène, Anaxagore et Démocrite au Ve siècle avant J.-C. Ce fut un progrès, dans le sens où Thalès rompit avec les représentations mythiques, telles qu'on les trouve chez Hésiode (VIII<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), d'une déesse Terre (Gaïa) qui occupait le bas de l'univers et qui avait des racines. Il conçut un **disque plat posé sur l'eau**. Les mouvements de l'eau expliquaient selon lui les tremblements de terre. Cette conception relative à la forme de la Terre continua son chemin dans l'Antiquité. On la trouve par exemple chez le poète latin Ovide (43 av. J.-C. - 17 ap. J.-C.) dans *Les métamorphoses*.

Une objection était possible. **Si la Terre repose sur l'eau, sur quoi l'eau repose-t-elle ?** Anaximandre, le disciple de Thalès, proposa alors une autre représentation de la Terre, celle d'un cylindre - la courbure apparaît - au milieu d'un univers infini de sorte qu'il n'y ait aucune raison pour que la Terre se dirige d'un côté plutôt que de l'autre. Pourtant, malgré sa connaissance de la courbure, Anaximandre ne conçut pas la sphéricité de la Terre.

<sup>2</sup> C'est vraisemblablement au Ve siècle que la Terre devint ronde, peut-être chez **Parménide**, certainement chez le pythagoricien **Philolaos**. Au IV<sup>e</sup> siècle **Platon l'affirme pour des raisons de symétrie**. Cette figure de la Terre lui paraît plus rationnelle que toute autre, d'autant plus qu'il la conçoit au centre de l'univers.

C'est **Aristote** qui **apporte les premières preuves qui nous sont connues** :

- la première est que l'élément *terre* se dirige vers le centre de l'univers qu'Aristote conçoit fini. Donc, la sphère est la figure qui en résulte. Cet argument, reposant sur la physique d'Aristote qui est dépassée, n'est plus valable.
- la seconde preuve, toujours valable de nos jours, est que chaque fois qu'il y a une éclipse de Lune, la forme réfléchie est toujours courbe.
- la troisième preuve, elle aussi valable aujourd'hui, repose sur l'observation selon laquelle l'ombre n'est pas la même lorsqu'on se déplace du nord au sud : la différence s'explique si la Terre est sphérique.

Les Anciens ajouteront un autre argument, à savoir qu'un bateau arrivant à l'horizon, on commence à voir le mât avant la proue, ou à l'inverse, que lorsque les bateaux s'éloignent, le mât disparaît en dernier.

Il revient à **Eratosthène** (~276-~195 av. J.-C.) d'avoir mesuré le méridien terrestre. Pour cela, il lui fallait bien concevoir la Terre comme sphérique et considérer qu'il s'agissait là d'une thèse définitive. Pour la mesurer, il se servit du fait qu'à Syène, l'actuelle Assouan, un rayon de soleil se dirigeait vers le fond d'un puits. Aussi, connaissant la distance de Syène à Alexandrie et l'angle que fait le Soleil à la même heure, il put en déduire la grandeur du méridien terrestre. On estime qu'il arriva à une mesure à peu près équivalente à la mesure actuelle.

## • Deux ouvrages capitaux

À la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, le Vénitien **Marco Polo** fait imprimer le « **Devisement du monde** » dit aussi « Livre des merveilles », où il décrit son voyage en Extrême-Orient. Se démarquant des modèles hérités de l'Antiquité, le texte s'attache à décrire l'expérience personnelle de Marco Polo. Enrichi de mythes et de légendes, cet ouvrage est autant un guide du voyageur qu'un moyen d'émerveillement. L'Europe ébahie y lit des descriptions de villes aux richesses éclatantes, où l'on compte par milliers les sacs d'or, où circulent des charrettes chargées de soie.

Marco Polo décrit le monde qu'il a vu ou connu par ouï-dire en Asie centrale, en Chine, en Indochine ou dans l'océan indien. Après un périple de 24 ans, c'est en prison qu'il dicte son récit à l'écrivain Rustichello de Pise son compagnon de cellule à Gênes en 1299. Le manuscrit<sup>1</sup> sorti de la prison de Gênes avait été transcrit dans tous les dialectes italiens et en latin. Ce fut une sorte d'édition sauvage, « en quelques mois, toute l'Italie en fut pleine ». Chaque copiste le mettait dans son dialecte, en interpolant parfois des additions de source orale plus ou moins sûre. Plus de 120 copies anciennes ont été conservées.

L'ouvrage capital de **Ptolémée**, « **la géographie** » est traduit en latin en 1406 et se diffuse largement dans la seconde moitié du XV<sup>ème</sup> siècle (plusieurs éditions sont imprimées à Vicence, Bologne, Rome, Ulm) : cet ouvrage provoque une véritable révolution des connaissances. Ce traité, qui part du principe de la sphéricité de la Terre, explique comment construire des cartes par des méthodes de projection et présente un atlas de vingt-sept cartes, dont une mappemonde. Ptolémée y donne le dessin précis des littoraux connus, et des coordonnées pratiques pour les navigateurs.

Concernant la circonférence de la Terre, il a toutefois reproduit une ancienne erreur de calcul la réduisant d'environ 10 000 km : les Européens de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, qui admettent qu'un même océan enveloppe l'Europe, l'Asie et l'Afrique, en concluent que l'Asie s'étend très loin à l'est et situent le Japon (appelé **Cipango** à l'époque) à l'endroit où se trouve en fait la Californie : d'où l'idée qu'en naviguant droit vers l'ouest on devait rencontrer assez rapidement les côtes extrême-orientales de l'Asie.

D'autres livres, souvent pris plus au sérieux que celui de Polo, sont le produit d'une imagination débridée. Par exemple, les « **Voyages d'outremer** » (vers 1356) de **sir Jean de Mandeville** (chevalier anglais) en sont un bon exemple : à partir d'un prétendu voyage en Égypte, Inde, Asie centrale, Chine, qui dura 34 ans (de 1322 à 1356), le voyage de Mandeville est une mise en scène destinée à rendre son récit plus vivant. Il a certainement voyagé en Terre sainte, mais il est très peu probable que l'auteur ait atteint l'Asie centrale et encore moins l'Inde ou la Chine. Toutefois, ses histoires d'hommes sans tête, dont les yeux et la bouche sont situés au niveau des épaules, ses descriptions d'animaux fantastiques connaissent un grand succès.

## b. Les progrès de la navigation et de la cartographie marine.

Les nouvelles techniques permettent également d'entreprendre couramment et avec moins de risques ce que déjà des Anciens et des Scandinaves avaient osé faire : prendre le large, gagner la haute mer.

## • De la boussole à l'astrolabe

La connaissance des propriétés de l'**aiguille aimantée** (venue de Chine) ne parvient en Occident qu'au début du XIII<sup>ème</sup> siècle. Sur la **boussole**, on dessine la rose des vents. On peut dès lors dresser des cartes marines traversées de lignes partant de la rose des vents, appelées **rhumbs**. Pour aller d'un point à un autre, le navigateur doit suivre tel ou tel **rhumb**. La distance se **calcule à l'estime**, selon la vitesse d'un objet flottant à la surface de l'eau. Ce genre de navigation (pratiqué d'ailleurs par Colomb) ne peut servir à calculer la latitude.

La navigation astronomique ne devient possible qu'avec l'invention de l'**astrolabe** et l'existence des Tables de l'astrolabe, manuels indiquant la hauteur du Soleil pour tous les jours de l'année. L'astrolabe nautique date de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle. C'est un cercle gradué fort lourd. Le plus souvent, on se sert d'un astrolabe simplifié, le **quadrant** (quart de cercle de cuivre muni d'un fil à plomb marquant l'angle que fait la ligne de visée avec l'horizon), ou d'un bâton de Jacob ou encore d'une arbalète, autres adaptations de l'astrolabe. Tous ces instruments ne donnent de mesures exactes qu'une fois posés à terre. **La première évaluation de la latitude avec l'astrolabe est réalisée en 1460 aux îles du Cap-Vert.**

C'est en descendant le long des côtes de l'Afrique que les navigateurs portugais améliorent les techniques de navigation et de mesures astronomiques.

---

<sup>1</sup> Le livre comporte un prologue et quatre parties :

- Le prologue raconte le premier voyage de Nicolo et Matteo Polo, ses père et oncle (1255-1269), puis le voyage qu'ils accomplirent ensemble (1271-1295).

- La première partie décrit l'Orient jusqu'à la Chine : la Turquie, l'Arménie, la Géorgie (ch. 19-22) ; l'Irak et Iran (ch. 23-42) ; l'Afghanistan, le Cachemire, l'Himalaya et le Turkestan (ch. 43-51) ; l'ouest de la Chine et le désert de Gobi (ch. 52-61) ; la Mongolie et histoire des Mongols (ch. 62-74).

- La seconde partie décrit Kūbilāi Khān, son gouvernement et Pékin (ch. 75-103) ; l'itinéraire de Pékin à la Thaïlande, au Tibet, au Yunnan, à la Birmanie, au Tonkin (ch. 104-129) ; enfin la Chine du sud, l'empire Song, Hangzhou (ch. 130-156). À la fin, une analyse des immenses recettes fiscales de Kūbilāi Khān fait comprendre la base de sa puissance (ch. 152).

- La troisième partie décrit la mer de Chine et l'Océan Indien : Japon, Sumatra, Indonésie (ch. 157-166) ; Ceylan et Inde (ch. 167-182) ; Océan Indien jusqu'à Madagascar (ch. 183-192).

- La quatrième partie comporte des fragments historiques, qui racontent surtout les guerres fratricides entre Mongols et font comprendre l'origine de leur chute (ch. 193-200).

À côté de ces instruments fondés sur la graduation du cercle, les marins portugais en utilisent d'autres reposant sur les rapports entre les angles et les longueurs. La **balestille**, ou « **bâton de Jacob** », est formée d'un segment glissant sur une tige : le rapport entre la hauteur du segment et la hauteur de la tige donne la hauteur de l'astre. Les **tablettes de l'Inde** – le **kamal** des Arabes dans l'océan Indien – ont été utilisées par les Portugais. Au centre d'une tablette est fixée une cordelette où les distances sont marquées par des nœuds.

**A noter : Le calcul de la longitude ne sera pas possible avant le XVIII<sup>ème</sup> siècle**, faute d'appareils précis de mesure du temps même si divers procédés ont été mis en place dès la Renaissance. L'utilisation de la différence des heures, appréciable par le sablier ou l'horloge à eau, est connue à partir de 1524, mais impraticable à cause de l'imprécision de ces instruments. Les procédés astronomiques utilisant les conjonctions et distances lunaires et les éclipses étaient inutilisables à bord d'un navire. La seule méthode employée, scientifiquement fautive, reposait sur la déclinaison de l'aiguille magnétique. Celle-ci augmentait, pensait-on, vers l'est et l'ouest, proportionnellement à la différence de longitude, à partir d'un « méridium vrai » passant par les Açores. Dès le milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle, le mathématicien portugais Pedro Nuñez devait montrer la fausseté de cette méthode. Mais la légende perdura.

### • L'invention de la caravelle

Mais tous ces instruments n'auraient pas suffi à braver l'océan si n'avait été complètement renouvelé la conception des navires. En effet, les **galères**, manœuvrées à la rame, sont effilées et rapides, mais trop basses sur l'eau (elles en dépassaient le niveau d'à peine 1,50 m) pour affronter les lames de l'Atlantique. Les **nefs**, malgré de plus hauts bords, sont lourdes et lentes à cause de leur mât unique et de leur seule voile. C'est au Portugal que des constructeurs vont mettre au point un type de bateau qui va révolutionner la navigation hauturière et qui sera adopté par tous les grands explorateurs : la **caravelle**. Celle-ci allie deux éléments traditionnels :

- le gréement carré du nord de l'Europe, idoine pour de longs parcours par vent arrière, et la voile triangulaire du gréement latin, conçue par les Arabes pour tirer des bords, quelle que soit la direction du vent.
- Nef allégée, pourvue de trois mâts et de cinq voiles, longue de 30 m au plus, très maniable, elle file plus de 5 nœuds (10 km/h) et peut, grâce à son bordé très haut, naviguer en plein océan.

Elle présente néanmoins des inconvénients :

- il faut un équipage de près de 25 hommes pour manœuvrer les immenses vergues qui portent les voiles ;
- ses ponts découverts ne protègent ni les équipages ni les provisions.

Après un demi-siècle d'utilisation, les caravelles seront remplacées par des navires plus grands et plus spacieux, mieux adaptés à de longues traversées.

### • L'amélioration des portulans

Au XIII<sup>ème</sup> siècle, parallèlement à l'usage de la boussole, apparaissent les premières cartes marines baptisées bien plus tard par les historiens "**cartes portulans**". Elles donnent la succession des ports et des havres le long des côtes, tandis que l'espace maritime est sillonné par des lignes géométriques, les lignes de **rhumb**, qui correspondent aux directions de la boussole. Des roses des vents permettent de repérer la route et de déterminer le cap à suivre.

À partir du XIV<sup>ème</sup> siècle, avec l'expansion maritime européenne, la construction de l'image de notre planète prend corps au gré des expéditions maritimes et de la rencontre avec d'autres civilisations : les cartes marines donnent aussi une représentation des territoires et de leurs peuples. Avec le développement de la navigation atlantique, les centres de production s'installèrent sur la façade occidentale de la péninsule ibérique, à Séville et Lisbonne. À l'image de la puissance croissante des nations maritimes de l'Europe du Nord, la production se déplaça au cours du XVI<sup>ème</sup> siècle dans les ports normands, bretons, hollandais et anglais.

Au XV<sup>ème</sup> siècle, les cartes marines sont devenues plus exactes, plus précises et plus complètes, mais elles restent longtemps faites pour la navigation à l'estime et à la boussole et ne tiennent pas compte de la déclinaison magnétique.

Elles surent cependant s'adapter aux défis de la navigation océanique : si les plus anciennes s'appuient uniquement sur l'usage de la boussole pour la direction et sur l'échelle de distance pour l'estime du trajet parcouru, les mesures de latitude, issues d'observations astronomiques, s'imposent au XVI<sup>ème</sup> siècle, permettant aux marins de déterminer leur latitude sur le globe.

On a voulu parfois plaquer sur elles un quadrillage de méridiens et de parallèles, mais celui-ci est purement artificiel. On les complétait par des « arts de naviguer », des « journaux de bord » et des « routiers ».

Dans l'art de la navigation, certains progrès importants sont le fait de deux princes portugais :

- **Henri le Navigateur (1394-1460)** : Henri le Navigateur rassemble à Sagres, près du cap Saint-Vincent, un groupe de savants qui réunissent la première collection cartographique de l'époque.
- **Jean II le Parfait (1455-1495)** : La boussole, connue en Méditerranée depuis le début du XIV<sup>ème</sup> siècle, ne permet que la « navigation à l'estime » : on « estime » la position du navire d'après l'angle de sa direction avec celle du nord et la distance parcourue : c'est le « point de fantaisie ». Sous Jean II, seulement, la « junte des mathématiciens » découvre le moyen de calculer la latitude d'un lieu quelconque grâce à l'astrolabe, qui sert à mesurer l'angle de l'étoile Polaire, puis du Soleil et de la Croix du Sud (dans l'hémisphère austral) avec l'horizon. Dès lors, grâce à « l'esquadria », on n'hésite plus à s'éloigner des côtes.

Pour connaître la latitude, la hauteur de l'astre au-dessus de l'horizon ne suffit pas. Il faut tenir compte de sa déclinaison. Celle du soleil varie avec chaque jour de chaque année. Depuis le règne de Jean II, les Portugais possèdent des tables de déclinaison, incluses dans les « régiments » (les règlements) de la hauteur du pôle par le soleil, c'est-à-dire les instructions que devaient suivre les marins pour calculer cette déclinaison. Au XVI<sup>ème</sup> siècle, les tables sont quadriennales.

### **3. Conquérir le monde : les raisons du départ.**

#### **a. L'ascension d'une bourgeoisie marchande**

À la fin du Moyen Âge, parallèlement aux structures féodales, s'est développée une **riche bourgeoisie**, qui pratique déjà un véritable commerce international, dont les grands centres sont **Venise, Gênes, Lyon, Augsbourg, Munich, Bruges**. Ses banques aident les rois. Cette bourgeoisie cherche à **élargir ses marchés aussi lointains** soient-ils afin de proposer de **nouveaux produits** à vendre, des produits rares, précieux donc chers.

La prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, n'a pas complètement coupé la route vers le Moyen-Orient. Sans doute les routes septentrionales – route génoise de la mer Noire et route vénitienne d'Adalia – sont-elles interceptées. Mais le trafic n'en est que plus actif à Constantinople et, après 1516, à Alexandrie, au-delà de laquelle la « paix » turque rassure les caravanes. Cependant, contre le monopole de Venise et de Gênes, le Portugal et l'Espagne cherchent un itinéraire concurrent et moins cher.

**Les bourgeois notamment du Nord investissent leurs capitaux dans l'armement, les constructions navales et les expéditions maritimes** et la fin de la guerre de Cent Ans va permettre aux français et aux anglais d'entrer dans la spirale.

#### **b. Des demandes et des besoins nouveaux**

##### **• Le manque de numéraire**

Au XV<sup>ème</sup> siècle, le **manque de numéraire** se pose en Europe : les **ressources de métaux précieux** (ex : épuisement des mines d'argent d'Europe centrale) diminuent. En outre, les techniques monétaires telles que la monnaie flibustière ou encore la lettre de change n'existent pas ou ne sont pas très répandues (≠ au XVI<sup>ème</sup> ou au XVII<sup>ème</sup> siècle).

Or, les riches particuliers comme les Etats ont des **besoins en or et en argent de plus en plus accrus**. De surcroît, cette **pénurie est aggravée par la croissance économique** : les prix ont tendance à baisser et, par suite, à freiner la production et les échanges. Chercher les métaux précieux sous les climats chauds, qui, croit-on, favorisent leur formation est un stimulant important pour la découverte. Colomb et ses successeurs seront tous animés par la fièvre de l'or d'autant que Marco Polo fait des descriptions de royaumes aux toits recouverts du fameux métal (Cipango/Japon – Cathay/Chine...)

##### **• La guerre des épices**

Le XV<sup>ème</sup> siècle voit l'**explosion de la demande des épices** et notamment des cinq épices phare : **poivre, cannelle, gingembre, clou de girofle, noix de muscade**. Ces denrées rares permettent d'agrémenter les plats et de cacher le goût faisandé des viandes que l'on **consomme en abondance chez les élites** (prépondérance de la volaille). Les épices ont en outre la réputation d'avoir des **vertus médicinales**. Arrivant d'Orient, ces denrées imposent de longs et périlleux voyages ce qui rend leur prix très élevé.

Au Moyen Age, le commerce des épices, basé sur une efficace et lucrative coopération, **est dominé par les Vénitiens**, qui, **associés aux Arabes**, bâtissent une puissante marine et s'assurent un rôle influent en Méditerranée sans commune mesure avec l'étendue de leurs possessions terrestres. Les Arabes, au contact des civilisations qui contrôlent la production des épices (Inde et Chine), maîtrisent suffisamment l'art de la navigation pour aller chercher ces denrées rares le plus près possible des sites de production.

La **prépondérance commerciale arabo-vénitienne dure jusqu'au XV<sup>ème</sup> siècle**, période à partir de laquelle les grands navigateurs portugais franchissent le cap de Bonne-Espérance et se lancent pour eux-mêmes dans ce commerce juteux.

C'est après la prise de Constantinople par les Turcs que la course au monopole des épices est lancée : elle est **source de nombreux profits**, mais surtout de nombreux conflits entre puissances européennes. Celles-ci installent bientôt des postes de ravitaillement fortifiés le long des routes maritimes qui mènent en Extrême-Orient.

La lutte pour la prise des postes appartenant aux nations rivales, doublée du souci constant de renforcer les siens propres, est l'une des explications de la fondation par les Européens de colonies permanentes sur les côtes de l'océan Indien. Ainsi les Portugais occupent-ils l'Angola et le Mozambique en Afrique, les îles Moluques en Indonésie, avant de céder ces dernières aux entrepreneurs Hollandais, qui fondent par ailleurs la colonie du Cap (Kaapstadt) à la pointe sud de l'Afrique.

Plus qu'une simple aventure maritime, l'épopée de la route des épices est le **point de départ de la conquête du monde par la mer**. A l'origine de nombreuses découvertes scientifiques et géographiques, ces voyages maritimes ouvrent la voie à des échanges commerciaux à l'échelle planétaire.

##### **• Le goût du sucre**

La culture et la consommation de sucre en Europe sont **antérieures à la « découverte » de l'Amérique**. C'est d'abord en Orient que les croisés découvrirent la « canne à miel ». A la fin du Moyen Age, l'industrie sucrière, qui s'est beaucoup développée en Occident (Sicile et péninsule Ibérique : Andalousie et Algarve mais climat trop frais pour en cultiver d'abondantes quantités), a réussi à diversifier sa production de telle manière qu'elle peut satisfaire aux besoins, aux moyens et aux goûts d'une clientèle large et variée. De plus, il en vient d'Asie et d'Afrique via les routes commerciales terrestres.

Mais à partir du XV<sup>ème</sup> siècle, l'Europe connaît un « boom » sucrier : la **cuisine de la Renaissance**, qui règne de 1450 à 1650 environ, est **violemment sucrée** et manifeste l'apogée en Occident d'un goût sucré-salé que l'on a retrouvé récemment, grâce au succès de certaines cuisines « exotiques ». On a là une des grandes mutations dans l'histoire du goût occidental, qui va imprégner la cuisine de la Renaissance jusque vers 1650.

Dès le début du XV<sup>ème</sup> siècle, les **portugais créent des plantations de sucre dans les îles des Canaries puis** la production de sucre fut étendue **aux îles de Madère et aux Açores**. Christophe Colomb introduira ensuite à Hispaniola (Saint-Domingue) des plants de canne à sucre en provenance des Canaries en 1493.

#### • **La pêche à la morue**

Dès le début du XV<sup>ème</sup> siècle, de **nombreux marins européens partent pêcher la morue au large des côtes canadiennes** et dans le golfe du Saint Laurent (marins bretons de Paimpol et de Saint Malo, marins normands de Barfleur et Dieppe, marins du Pays basque, navigateurs irlandais et portugais). On retrouve leur présence dans la dime payée au roi de France sur « les Pescheries des terres neuves ». Dès cette époque, cartes et portulans circulent parmi les navigateurs européens. Des îles sont indiquées à l'Ouest de l'Océan Atlantique (île d'Antilia, île de Brasil, île de Bacalao) En 1472, l'explorateur portugais João Vaz Corte-Real se rend sur l'île de Terra Nova do Bacalhau sur laquelle les marins-pêcheurs portugais pêchent la morue depuis une longue période.

#### **c. L'exploration comme acte de foi**

A la fin du Moyen Âge, la **religion** domine toutes les activités, imprègne toutes les mentalités. Les grands voyages de découverte commencent à l'issue de **sept siècles d'affrontements entre la chrétienté et l'islam**. Croisades et Reconquista, conversions et émigrations de la foi, jeu des rivalités sociales et économiques : l'épreuve de force entre la Croix et le Croissant a ponctué l'Europe entière, en même temps qu'elle a modelé un sentiment de crainte face à un islam de plus en plus implanté à l'Est du territoire.

Depuis le XII<sup>ème</sup> siècle, on sait qu'il existe, au-delà de l'empire des Turcs et des Barbaresques, un grand royaume fort et riche, dont le prince est un chrétien : le **Prêtre Jean** (il s'agit du négus d'Éthiopie). Son empire s'étend peut-être jusqu'à la côte ouest de l'Afrique : sans doute est-il possible de l'atteindre par l'Atlantique.

Les grandes découvertes, les explorations sont d'abord un **acte de la foi**. Elles seront, pour la majeure partie, la suite de la conquête de Ceuta (Nord-Ouest marocain) dès 1415, près d'un siècle avant la prise de Grenade (1492). Les Portugais et les Espagnols rejettent les Maures en Afrique et établissent des « présides » (des garnisons) sur cette terre d'Afrique pour la surveiller et se protéger de nouvelles invasions.

L'argument référentiel constant est fort tôt fourni par le « **Testament** » d'**Isabelle la Catholique** de 1504, dans lequel la reine exige de ses successeurs « **de ne pas cesser la conquête de l'Afrique et de lutter pour la foi contre les infidèles** » (art. 17) et de « **favoriser la sainte inquisition contre l'hérétique** ». Sont ainsi mêlées expansion extérieure, croisade, lutte intérieure pour l'unité religieuse.

De ce facteur religieux et de son rôle dans les premières découvertes attestent **l'intervention constante de la papauté et son arbitrage entre les prétentions rivales des Portugais et des Espagnols**. Les bulles pontificales précèdent et accompagnent les premières explorations : bulles de 1433 sur l'occupation des Canaries, de 1436 sur Ceuta, de 1455 qui lie étroitement et clairement expansion, évangélisation et colonisation, de 1456 et de 1481 encore. La bulle Inter cetera enfin, de juin 1493, partage le monde à découvrir et à explorer entre Portugais et Espagnols. Elle est certes précisée et modifiée en 1494 par le traité de Tordesillas qui tend à établir le double monopole des populations ibériques sur les mondes « nouveaux » : elle n'en sert pas moins de référence aux deux souverains.

Le droit de conquête des terres nouvelles se justifie lui-même par le **devoir d'évangéliser**, par la constante **référence aux Apôtres « chargés d'instruire et de baptiser toutes les nations »** :

- De Cortés, au lendemain de sa mort en 1547, son biographe concluait l'éloge en vantant avant tout ses qualités chrétiennes : « très dévot à la Sainte Vierge, à l'apôtre saint Pierre et à plusieurs autres saints » (Bernard Diaz).
- L'annexion des « terres indiennes » au domaine espagnol se fonde sur la concession pontificale et les « *titulos del dominio sobre las indias* » élaborés, tout au long de la première moitié du XV<sup>ème</sup> siècle, par les commissions consultatives pour les Indes, avec la collaboration des jésuites et des théologiens.

#### **d. L'attraction des « géographies imaginaires »**

Dans l'histoire, les explorations ont souvent été engagées pour **vérifier des hypothèses théoriques** ou des mythes, les premières **se transformant souvent en légendes** au fil du temps. Les lettrés de la Renaissance n'échappent pas à la règle et sont influencés par des **mythes géographiques** (cités fabuleuses, femmes guerrières, recherche des portes d'entrée du paradis, des enfers, du monde des morts). Au début, ces mythes s'appliquent à l'Asie centrale puis la découverte d'un nouveau continent opère une translation vers Amérique.

Pour exemple, le mythe du paradis terrestre parle d'une montagne d'où 4 fleuves prenaient leurs sources. On a longtemps estimé que ce lieu se situait en Sibérie. Lors de son troisième voyage, en 1498, Christophe Colomb atteint le delta de l'Orénoque : il pense avoir trouvé là l'un des quatre fleuves du paradis terrestre :

*« Je suis convaincu que le Paradis terrestre se trouve là... Je ne conçois point que le Paradis terrestre ait la forme d'une montagne abrupte comme il est dit dans les descriptions... Je crois aussi que l'eau que j'ai décrite peut fort bien en provenir... et que, s'arrêtant à l'endroit que je viens de quitter, elle y forme un lac. Il y a de grands indices du Paradis terrestre, car le site correspond en tout point à la description qu'en font les saints et les savants théologiens. De surcroît, les témoignages anciens confirment cette supposition, car je n'ai jamais lu ni entendu dire que pareille quantité d'eau douce vint ainsi se mêler à l'eau de mer. De même, à l'appui de tout cela vient la douceur de la température. Et si l'eau dont je parle ne descend point du Paradis, c'est pour moi une plus grande merveille encore, car je ne crois pas qu'il existe au monde un fleuve plus grand et plus profond.»*

*Christophe Colomb, Journal du troisième voyage (description de l'embouchure de l'Orénoque, 1498)*

Enfin, dans la péninsule Ibérique, aussi bien en Espagne qu'au Portugal, les bourgeoisies sont moins puissantes que les noblesses terriennes. Mais les cadets des grandes familles, s'ils n'entrent pas dans l'Église, ne savent que faire. Avides et appauvris, ils cherchent de quoi se tailler des seigneuries au soleil : pourquoi pas dans les terres lointaines, où elles deviendront peut-être des empires ?

## B. POURQUOI L'EUROPE ?

Dans sa grande synthèse, « **l'Expansion européenne du XIII<sup>ème</sup> au XV<sup>ème</sup> siècle** », Pierre Chaunu se demandait, avec le langage de l'époque, pourquoi « nous » et pas « eux » ?

*« Les Turcs le voulaient mais ne l'ont pas pu; les Chinois le pouvaient mais ne l'ont pas voulu; seuls les Européens ont su se rendre maîtres de leur volonté de puissance ».*

### 1. D'autres possibles.

*« Critiquer le «grand récit» des Grandes Découvertes, ce n'est pas lui substituer un contre-récit, ou pis encore une contre-mémoire. Il ne s'agit pas de cela. Oui, ce sont bien les Ibériques qui ont découvert le Nouveau Monde et pas l'inverse. Il n'en demeure pas moins qu'au XV<sup>ème</sup> siècle, d'autres mondialisations étaient possibles. »*

Patrick Boucheron

<http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20130628.OBS5852/l-histoire-doit-se-defaire-de-son-europeo-centrisme.html>

### a. L'implantation arabe dans l'océan Indien

#### • Ports et comptoirs médiévaux.

Au **Moyen âge**, les navigateurs arabes atteignirent et fondèrent **d'importants comptoirs sur la côte de Malabar, à Serendib (Ceylan), aux îles Laquedives et Maldives**. Les innombrables guides de voyages et de navigation publiés par les géographes et les marins arabes de l'époque renseignent sur des périple et des **établissements qui s'étendirent jusqu'à la lointaine Chine** (où Canton devient un emporium musulman tellement considérable que les Chinois tentèrent d'anéantir avec l'effroyable massacre de 878 ce qui était devenu une véritable colonie arabe) **et jusqu'en Indonésie**. C'est par la mousson d'hiver qui souffle du nord-est que les navigateurs Arabes étaient portés par vent arrière sur les côtes de l'Afrique de l'est. C'est par la mousson d'été soufflant du sud-ouest qu'ils en reviennent.

#### • Les signes tangibles d'une influence prégnante.

Même si la présence arabe est attestée jusqu'en Asie du Sud-est, les voyages au long cours des Arabes restent principalement axés dans la partie orientale de l'Océan :

- la mer Érythrée (appelé par les cartographes « **mare Arabicum** ») marquèrent cette région de caractères qui persistent encore aujourd'hui. Dans le triangle approximatif **Djibouti-Colombo-Zanzibar-Comores**, les boutres à voile latine et à mâts inclinés utilisent toujours la mousson et relient saisonnièrement les ports du Pakistan, de l'Oman, de l'Hadramaout, du Yémen aux ports africains orientaux.
- De Mogadiscio, de Mombasa, de Moroni (Grande Comore), sur tous les rivages depuis Karachi jusqu'au Mozambique, **l'islamisation est totale** : mosquées et tombeaux d'allure similaire se rencontrent depuis Mascate jusqu'aux Comores. Si la pénétration musulmane dans l'océan Indien ne constitua jamais à proprement parler une **thalassocratie arabe, l'influence des marchands, grands propagateurs de l'islam, se fit sentir sur tous les pourtours de l'océan Indien, à l'exception de l'Inde péninsulaire et de Ceylan demeurées farouchement rétives à l'islamisation**.
- Le commerce maritime dans l'océan Indien a permis **l'éclosion d'une culture africaine originale, la culture swahilie**. Les premières traces archéologiques de l'islamisation en Afrique orientale remontent au XI<sup>ème</sup> siècle et sont caractérisées par des mosquées en calcaire corallien. L'islam swahili, tolérant et syncrétique, s'est imposé en douceur par l'intermédiaire de petits groupes de marchands et de réfugiés arabo-persans shiites, appelés shirâzis. Ces communautés ont joué un rôle décisif dans l'urbanisation de la côte orientale de l'Afrique.
- Dès le X<sup>ème</sup> siècle, **le dinar est la seule monnaie courante dans tout l'océan Indien**. Les marchands ont diffusé dans l'Océan des plantes tropicales (café, riz, canne à sucre), des inventions chinoises (la poudre, le papier, la boussole, la selle et les étriers). Ils ont contribué à élaborer le boutre, depuis lors à peu près inchangé, et la « voile latine ».
- Les Arabes ont également inauguré le **phénomène de la traite** qui se répandra dans tous les pays de l'océan Indien et même jusqu'en Chine (esclaves prélevés principalement de la côte orientale d'Afrique). Ce commerce d'une stabilité et d'une durabilité exceptionnelle fut rendu possible par l'importance du « réservoir de main d'œuvre » que constitue l'Afrique Subsaharienne, mais aussi par des facteurs moraux et économiques :
  - ✓ **Facteur moral** : La Charia interdit de réduire un musulman à la condition servile, a contrario tout infidèle est un esclave potentiel. Dans le monde musulman, les captifs noirs raziés au sud du Sahara étaient donc les plus nombreux.
  - ✓ **Facteur économique** : La guerre et le commerce sont les deux moyens d'enrichissement privilégiés des souverains des royaumes subsahariens, ce qui est également valable pour leurs guerriers et leurs marchands.

La traite est donc à l'intersection de ces deux activités fondamentales, même si **Pétre-Grenouillot** souligne que le plus souvent, les esclaves sont plutôt un « sous-produit » qu'un but de guerre.

## b. Les expéditions de l'amiral Zheng He : la Chine dans l'océan Indien

### ● La marine la plus puissante du XV<sup>ème</sup> siècle

Un siècle avant Colomb, la Chine des Ming eut un illustre devancier en l'amiral **Zheng He**<sup>1</sup> (1371–1433) dont les jonques géantes, cinq fois la taille de la caravelle Santa María, sillonnèrent les océans jusqu'au Moyen-Orient, l'Afrique, voire plus loin... À l'époque, la marine chinoise est la plus puissante du monde, par le nombre et la taille de ses navires, le nombre de ses marins et la modernité des technologies employées. Sous le règne de **Yongle**, troisième empereur de la dynastie Ming, l'amiral Zheng He lance la construction de centaines de navires à Nankin, sur le fleuve Yangzi et ordonne de grandes expéditions exploratrices dans tout l'océan Indien. En tant qu'amiral, Zheng He effectua sept voyages<sup>2</sup> de 1405 à 1433. La flotte comptait environ 70 vaisseaux et 30 000 hommes (hommes d'équipage et militaires embarqués selon les expéditions) à son apogée. Afin de bien préparer ses expéditions, il fonde un institut de langues étrangères à Nankin (qui a perdu son rang de capitale de l'Empire au profit de Pékin en 1409).

Zheng He explora, durant toutes ces longues années de voyage les côtes de l'Asie du Sud-Est (notamment Java et Sumatra dans l'actuelle Indonésie) et de nombreuses îles de l'océan Indien (notamment l'actuel Sri Lanka). **Mais les explorations en océan Indien demeurent exclusivement pacifiques**, il s'agit de découvrir de **nouveaux horizons**, de **faire du commerce** (porcelaines de Chine, thés et soieries en échange d'ivoire et d'animaux exotiques) et de **nouer de nouvelles relations diplomatiques**, comme celle entretenue en 1414 avec le sultan de Malindi (Kenya). Zheng He remonte la mer Rouge jusqu'à l'Égypte, aborde ensuite Ormuz, Mascate, Aden et Mogadiscio... Il descend les côtes de l'Afrique de l'Est jusqu'au Mozambique, navigue aux Maldives et pacifie au retour le détroit de Malacca, déjà infesté de pirates à l'époque. À la grande différence des premiers explorateurs européens qui découvriront l'océan Indien près de 70 ans plus tard (et qui bénéficient des inventions chinoises et arabes pour cela), il n'y a pas de création de comptoirs, ni de colonisation, guerre de conquête ou autres possessions de territoires.

### ● Une entreprise pacifique.

Les voyages d'exploration entrepris par les Chinois n'aboutissent à aucune colonisation. Les voyages de Zheng He sont avant tout des **opérations de prestige** destinées à **affirmer la puissance de l'Empire des Ming** et à **gagner la reconnaissance de royaumes lointains** - d'où les échanges de produits de luxe, qui relèvent plus de la pratique du tribut que de vraies opérations commerciales. La différence est donc grande avec les expéditions qui partent d'Europe quelques années plus tard.

Outre la chasse aux pirates et l'ouverture de nouvelles voies maritimes, les voyages de Zheng He ont contribué à :

- **promouvoir le commerce de la dynastie Ming.** Pièces de cuivre, soie, porcelaine, objets de métal et autres objets chinois étaient embarqués à bord des navires et échangés contre des produits locaux. Par exemple, lorsque la flotte arriva dans le royaume de Guli (aujourd'hui Calicut), les agents locaux de commerce transportèrent les biens vers une place d'échange où chaque partie négociait sous la surveillance d'un officier. Lorsque le prix était fixé définitivement, les deux protagonistes se tapaient dans les mains pour sceller l'accord tandis que les taxes devaient être réglées selon la législation locale. Ce type de transaction montrait déjà un certain respect pour les principes élémentaires du commerce international.
- **répandre à l'étranger le calendrier chinois, le système métrologique, la médecine chinoise ainsi que des technologies concernant les domaines de l'agriculture, la manufacture, l'architecture, la sculpture**
- **répandre dans le monde les technologies chinoises en matière de navigation et de constructions navales.** Ces informations ont fait l'objet d'échanges avec les pays arabes. Pendant ce temps, les civilisations d'Asie et d'Afrique ont trouvé leur chemin vers la Chine. Les girafes, les zèbres et les lions que Zheng He avait rapportés d'Afrique étonnèrent la cour et suscitèrent l'intérêt des poètes et artistes qui se mesuraient à des concours de poème ou de peinture pour les décrire. Les coutumes, la culture, l'art et les technologies de navigation arabes rapportés par Zheng He ont largement contribué à élargir la vision des Chinois.

<sup>1</sup> Eunouque chinois de confession musulmane ayant probablement le projet de gagner La Mecque. On ne connaît que peu de choses sur son enfance. On sait qu'il était le fils d'un chef de la province alors mongole du Yunnan, jusqu'à son invasion par l'armée de l'empereur de Chine, pendant laquelle son père fut tué et lui capturé, castré à 9 ans, comme il était coutume pour les fils des chefs de guerre rivaux prisonniers, destinés à faire partie des eunuques de la Cour impériale (les eunuques possédaient beaucoup de pouvoir grâce à leur relation privilégiée avec l'empereur). Il gravit petit à petit les échelons et devint le grand eunuque impérial. Entré dans les faveurs de Yongle, le troisième empereur de la dynastie Ming, il changera son nom en Zheng He (en 1404). Yongle désirait étendre les limites de la Chine, aussi bien vers le Nord (il transféra la capitale chinoise de Nankin à Pékin en 1409) que vers le sud. Il fait de Zheng He l'amiral de la flotte impériale, sans que celui-ci ne soit jamais allé en mer. Le successeur de Yongle, Hongxi, ne soutint pas ces expéditions et Zheng He dut annuler celle qui était prévue. Cependant, son règne fut éphémère et Xuande, le nouvel empereur, reprit les idées de Yongle et commanda une 7<sup>ème</sup> expédition, la plus importante de toutes et celle qui alla le plus loin.

<sup>2</sup> **les sept voyages** : De 1405 à 1407, Champa (côtes sud-est du Vietnam), Java, Sumatra, Malaka, Ceylan et Calicut (côte occidentale de l'Inde du Sud) ; de 1407 à 1409, Cochin, Calicut et Ceylan ; de 1409 à 1411, Malaka, le Siam, les côtes de Malabar et Ceylan ; de 1413 à 1415, Ormuz à l'entrée du golfe Persique. Une partie de la flotte parcourt directement et sans escales la distance de 6 000 kilomètres qui sépare Sumatra de la côte orientale de l'Afrique dans l'actuelle Somalie italienne et fait route vers Aden ; de 1417 à 1419, elle rallie Ormuz de nouveau. Une partie de la flotte se rend de Sumatra à la côte des Somalis et en Arabie ; de 1421 à 1422, Sumatra. Une partie de la flotte continue vers l'Afrique orientale et le golfe Persique ; de 1431 à 1433, Djedda (Djudda), le port de La Mecque, est atteint par une partie de la flotte en provenance de Calicut. Toutes ces expéditions se composent de plusieurs dizaines de grandes jonques de haute mer embarquant plus de vingt mille hommes à chaque traversée

### • Un arrêt brutal des expéditions.

La brutale décision impériale de mettre fin à ces explorations n'est pas un accident ni le signe d'un échec de conquête, mais un **revirement délibéré de la politique chinoise**. La Chine se replie alors sur elle-même pour vivre en **autarcie** dès 1433. Le pouvoir central interdit de construire de grands navires et fait détruire les grandes jonques et les plans des bateaux, réduisant à néant l'immense potentiel chinois en matière d'exploration et toute capacité de tenir en respect les Européens qui vont bientôt sillonner les mers d'Asie.

Pour expliquer la fin des expéditions dans l'océan Indien, plusieurs explications peuvent être mises en avant :

- la Chine impériale se considère comme le **centre du monde** (« l'Empire du Milieu »). Contrairement à l'Occident, elle n'a **aucune prétention à l'universalité**. Immensément plus riche et plus forte que l'Occident, fractionné en multitude d'entités, elle se replie sur elle-même, indifférente et imperturbable au monde qui va alors subir l'emprise des valeurs et des appétits occidentaux. Probablement parce qu'elle n'avait que faire de l'or, des épices et des esclaves qui excitaient la convoitise des Etats occidentaux. Sans doute, aussi, parce que le désir d'impressionner le pays voisin, si puissant dans une Europe éclatée en petites entités politiques, ne s'imposait guère à un **empire qui se suffisait à lui-même**.

*"L'homme de bien n'a pas à entrer dans une compétition" Confucius.*

- Si les expéditions de Zheng He augmentent grandement le prestige de l'Empire dans toute l'Asie, elles ne sont **pas rentables économiquement** et ne constituent **pas un enjeu politique primordial**. Ainsi, dès 1433, des conseillers confucéens s'opposent au commerce avec l'étranger. La disparition subite de Xuande et l'arrivée sur le trône en 1435 du jeune empereur Zhu Qizhen âgé de huit ans va accélérer les choses.
- les Ming se tournent désormais **vers le nord d'où vient le danger** : la **pression mongole** au nord de la steppe exige de réparer la Grande Muraille et d'y envoyer de nombreuses troupes. L'empire n'a pas les moyens de tout financer : quelques années plus tard, la reconstruction de la Grande Muraille commence.
- **l'ouverture du grand canal entre Hangzhou et Tianjin en 1415** a également donné un coup d'arrêt à la navigation de transport sur mer. Le gouvernement central basé au nord voyait d'un mauvais œil le développement commercial des villes côtières du sud du pays.

Si au XV<sup>ème</sup> siècle l'empire des Ming avait décidé de poursuivre ces expéditions lointaines, cela aurait eu des conséquences historiques immenses et insoupçonnées. On peut par exemple s'interroger sur **la sinisation de l'Afrique**, aujourd'hui en plein essor alors qu'elle a été manquée au XV<sup>ème</sup> siècle.

### c. Comment voit-on le Monde depuis Istanbul ?

#### (Cinquante ans après la conquête de l'Empire byzantin par les Turcs ?)

Au XVI<sup>ème</sup> siècle, l'Empire Ottoman<sup>1</sup> est reconnu comme la **première puissance européenne**. Il est puissant, non seulement parce qu'il représente une **force militaire redoutable** mais aussi parce qu'il pratique une géopolitique avisée et pragmatique (voir par exemple l'envoi par Soliman d'une flotte navale au roi François 1<sup>er</sup> pour la protection de ses côtes méditerranéennes). L'empire ottoman fait également preuve **d'une certaine vision « mondialiste »** :

- un Empire qui s'étend en en tâche d'huile
- un Empire qui regarde essentiellement l'Océan indien : **le sultan Soliman le Magnifique et ses conseillers envisagent un temps la conquête de l'Inde et de l'océan Indien**.
- une curiosité pour les explorations ibériques en Amérique
- une volonté de ne pas laisser ces territoires au monopole de l'influence chrétienne.

Les ambitions de l'empire ottoman d'explorer le monde se solderont par un échec

### • Piri Reis, amiral et cartographe

Il possède pour cela un artisan en la personne de son amiral : **Pirî Muhyiddin Reis** (fils de Haci Mehmed, frère du fameux capitaine et pirate Kemal Reis). Piri Reis passa ses années d'enfance auprès de son oncle à Gelibolu (Turquie) où il commença à apprendre le métier de navigateur. Puis il fut nommé lui-même capitaine d'un navire de la flotte ottomane lors de la guerre entre les Ottomans et les Vénitiens (1470-1502). Il participa à une expédition en Egypte où il releva des informations historiques et géographiques pour réaliser une carte du Nil. Il prit part ensuite à la mission qui consistait à contrôler les activités des Portugais dans le Golfe Persique et au sud de la péninsule arabique. Pourtant, arrivé en Egypte en 1554, il y fut exécuté pour « Raison d'Etat » à la demande du Pacha Kubad, gouverneur d'Egypte.

Les historiens turcs contemporains retiennent que **Pirî Reis a activement participé à la présence turque en Méditerranée, pour protéger la Mer Rouge des attaques portugaises, et diffuser l'influence turque dans les eaux indiennes**. Ses contributions sont nombreuses dans le domaine maritime turc.

---

<sup>1</sup> les sultans ottomans de la prise de Constantinople (1453) jusqu'à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle

- Mehmed II Fatih (1451-1481) (2)
- Bayezid II (1481-1512)
- Sélim 1<sup>er</sup> Yavuz (1512-1520)
- Soliman 1<sup>er</sup> le Magnifique (1520-1566)
- Sélim II (1566-1574)
- Murad III (1574-1595)
- Mehmed III (1595-1603)

### • La carte de Piri Reis (1513)

Plus que par ses exploits militaires, c'est par ses talents de cartographe et de géographe qu'il fut le plus reconnu. En 1513 et en 1528, il dessina deux cartes du monde, reprenant les cartes et les données de sa collection dont certaines remonteraient à l'antiquité. Il écrivit également un ouvrage, « **Livre de Navigation** <sup>1</sup> » dans lequel on trouve en plus 200 cartes représentant principalement l'Atlantique.

**La carte de 1513**, dite carte de Piri Reis fut découverte en 1929 lors de la rénovation du Palais de Topkapı à Istanbul. Piri Reis est en effet l'auteur en 1513 d'une **première carte du monde publiée dans son pays**. Il y représente les côtes Ouest de l'Europe et de l'Afrique de l'Ouest, de l'Océan Atlantique, et une partie de l'Amérique centrale et de l'Amérique du sud. On peut y trouver des figures de souverains qui sont dessinés au Portugal, en Guinée et à Marrakech. On peut lire également sur cette carte des informations écrites sur certaines parties de la mer et des terres. La carte de Piri Reis n'est que le **fragment d'une carte plus grande représentant le monde connu à l'époque où elle a été réalisée**, et dont le reste est aujourd'hui perdu. Cette carte aurait été présentée à Rüstem Pacha en 1517 et sa mutilation pourrait dater de cette présentation car pour le Grand vizir de Soliman le Magnifique, la représentation de la mer Atlantique était inutile car les Turcs ne pouvaient pas y accéder, le détroit de Gibraltar étant contrôlé par la péninsule ibérique.

L'amiral turc dit s'être inspiré d'une vingtaine d'autres cartes, allant de **cartes antiques grecques** à celles alors très **récentes établies par le pilote de Christophe Colomb**, capturé en Méditerranée par l'oncle de Piri Reis, ou encore à celles établies par d'autres navigateurs portugais. Il s'agit d'une carte très complète pour l'époque.

L'une des caractéristiques de cette carte est la **figuration détaillée d'une côte connectée à la zone australe de l'Amérique du Sud**. Le continent qui figure en bas de la carte de Piri Reis est ainsi interprété comme représentant la côte sud du Brésil, de l'Uruguay et de l'Argentine, voire comme une fiction dont la ressemblance avec l'Antarctique est à la fois très discutable (le Passage de Drake, pourtant large plus de 600 km, y est par exemple omis) et serait une coïncidence.

Les expertises scientifiques ont confirmé que le support de la carte a été daté par le carbone 14 et il remonte bien au XVI<sup>ème</sup> siècle. L'encre a également été testée chimiquement et date aussi du XVI<sup>ème</sup> siècle. La carte de Piri Reis est authentique et montre que **les Turcs, bien qu'étant loin de l'océan Atlantique et de l'Amérique, se tenaient au courant des dernières découvertes de l'époque**.

### • L'Histoire de l'Inde de l'Ouest (1580)

*« La nouvelle s'est répandue parmi les hommes qu'un nouveau monde est maintenant apparu, pareil en étendue et en circonférence aux régions de la zone habitée du globe, et que, s'il n'est pas plus peuplé que la partie mise en valeur, il l'est pour le moins tout autant. Jusqu'à ce jour nul d'entre nous n'a visité cette contrée et nul n'en a rapporté des informations ou sa description. Aussi, s'inspirant du dicton "sachons apprécier les nouveautés", notre âme bien disposée s'est laissé emporter par le courant vers ces eaux [du savoir]. Et le vaisseau de notre pensée a jeté l'ancre dans cette mer»*

*Traduction anglaise de Thomas D. Goodrich de l'histoire de l'Inde de l'Ouest (1990)*

Dans ce texte anonyme, rédigé à Istanbul vers 1580 nommé « **Tarih-i Hind-i garbi** » (Histoire de l'Inde de l'Ouest), l'auteur, un anonyme brosse une longue chronique du Nouveau Monde. Même si l'on ne sait rien de lui, on sait que l'auteur habite Istanbul. Tout semble indiquer que ce chroniqueur sans visage évoluait dans l'entourage du grand vizir **Sokollu**<sup>2</sup> et qu'il partageait ses visées expansionnistes. **Sokollu** avait été l'initiateur d'une politique étrangère ambitieuse, tournée, notamment, vers l'océan Indien afin d'assurer une discrète mais solide présence ottomane dans cette partie de l'Asie.

L'auteur du « Tarih-i » appartenait certainement à un milieu savant et lettré, familier de l'arabe et du persan, mais qui avait aussi accès à des livres et à des informations rédigés en italien, en espagnol ou en portugais. Istanbul abritait pas mal d'Italiens, Génois, Vénitiens, Florentins, de commerçants, d'ambassadeurs ou d'artistes européens. Ils étaient même si présents que l'Anonyme a dû avoir l'embaras du choix pour trouver des interlocuteurs. À moins qu'il ait été lui-même un renégat d'origine ibérique ou italienne ?

---

<sup>1</sup> **Le Livre de Navigation** est l'œuvre de l'amiral (reis) turc ottoman Piri Reis. Il contient des informations détaillées sur les principaux ports, baies, golfes, caps, péninsules, îles, détroits et mouillages préférables de la mer Méditerranée, aussi bien que sur les techniques de navigation, et sur des sujets connexes, tels que l'astronomie. Il contient aussi des informations sur les populations de chaque pays et de chaque ville, sur les coutumes locales. Le Kitab-ı Bahriye fut rédigé à l'origine entre 1511 et 1521, mais révisé ensuite et illustré de meilleures cartes entre 1524 et 1525 pour être offert au sultan Soliman le Magnifique. Piri Reis dessina ces cartes durant ses voyages autour de la Méditerranée avec son oncle Kemal Reis. L'édition révisée de 1525 comptait 434 pages et 390 cartes.

Le livre était divisé en deux sections principales :

- la première dédiée aux informations sur les types de tempêtes, les techniques d'utilisation du compas, des cartes portulans avec des informations détaillées sur les ports et les côtes, les méthodes pour trouver sa direction en utilisant les étoiles, les caractéristiques des principaux océans et les terres les entourant. **Une importance particulière fut donnée aux découvertes du Nouveau Monde par Christophe Colomb et Vasco de Gama ainsi que les autres navigateurs portugais en Inde et en Asie.**

- La seconde section est entièrement consacrée aux cartes marines et guides d'itinéraires. Chaque sujet contient une carte de l'île ou de la côte. Dans la première édition (1521), cette section possédait un total de 132, porté à 210 dans la seconde version de l'ouvrage en 1525. On y trouve aussi des descriptions et croquis des monuments les plus célèbres de chaque cité, et des informations biographiques sur Piri Reis, expliquant pourquoi il préféra rassembler ces cartes dans un livre plutôt que de réaliser une seule grande carte qui aurait été trop détaillée.

<sup>2</sup> Mehmed pacha Sokollu fut le grand vizir de Soliman le Magnifique, de Selim II et de Murad III de 1565 à 1579.

Dans ce texte anonyme, rédigé à Istanbul vers 1580 nommé « Tarih-i Hind-i garbi » (Histoire de l'Inde de l'Ouest), l'auteur, un anonyme brosse une longue chronique du Nouveau Monde. Le texte turc épouse de si près le récit des grandes chroniques espagnoles de l'Amérique que le lecteur d'Istanbul n'a qu'à se glisser dans la peau des conquistadores pour découvrir le Nouveau Monde, la «Nouvelle Inde» comme l'appelle l'anonyme, auteur de l'ouvrage. Les voyages de Christophe Colomb, la conquête des Caraïbes, l'invasion du Mexique et celle du Pérou sont évoqués avec un luxe de détails qui paraîtra sidérant à qui s' imagine encore que l'Empire ottoman tournait le dos à l'Espagne et à l'Atlantique. Mexico, la cité conquise par Hernán Cortés, se présente comme une cité stupéfiante, aussi digne d'intriguer les savants d'Istanbul qu'elle avait fasciné les envahisseurs castillans soixante ans plus tôt. Après les Européens qui avaient dévoré les récits espagnols, les lecteurs de l'Anonyme sont conviés à découvrir les palais de Moctezuma. Le lecteur turc apprend que la ville de Mexico occupe un site exceptionnel :

*« Elle se trouve au milieu d'un grand lac d'environ quatre-vingt-dix milles de circonférence. Une moitié de ce lac est salée [...], interdisant la vie des créatures de l'Océan. L'autre moitié est douce et d'innombrables poissons y vivent [...]. La cité est divisée en deux districts. L'un se trouve sur la moitié salée, et Moctezuma y réside. On l'appelle Tlatelolco. L'autre district est sur la moitié d'eau douce; il a nom Mexico. Entre les deux districts se dressent de grands ponts et quantité de bâtisses. On dénombre cinquante villes aux environs de ce lac, dont certaines abritent dix mille et d'autres quinze mille feux.»*

Mexico n'est pas le seul objet d'attention. Entraîné dans l'hémisphère Sud, le lecteur d'Istanbul découvre l'empire des Incas. Il aperçoit Potosí, la cité minière des Andes, dont les fabuleux gisements d'argent ne pouvaient laisser indifférents les sujets de l'Empire ottoman, alors envahi par le métal américain.

## **2. 1453 : une nouvelle donne géopolitique aux portes de l'Europe.**

En 1453, Constantinople (Byzance) est prise par les Turcs après avoir résisté plusieurs siècles. Pourquoi cet événement est-il important ?

### **• Constantinople, dernier bastion chrétien face à la poussée ottomane**

En **1449**, un nouveau basileus **Constantin XI** est nommé à Constantinople. Autrefois « reine des villes », la cité ne domine plus un vaste empire. L'empereur peut à peine franchir les murailles de sa capitale et ses sujets ne peuvent gagner le Péloponnèse byzantin que sous la protection des galères latines. Le port est encore actif et fait vivre une cinquantaine de milliers d'habitants, dont des marchands latins. Sur l'autre rive de la Corne d'or, Péra, colonie génoise, reçoit une grande part du trafic qui transite par le Bosphore.

Le **vieil empire**, qui avait **survécu aux assauts des Arabes aux VII<sup>ème</sup> et VIII<sup>ème</sup> siècles**, avait **reculé depuis la fin du XI<sup>ème</sup> siècle face aux Turcs**. S'il avait finalement contenu la poussée des Seldjoukides, il n'avait pas résisté longtemps, affaibli par près de soixante ans d'occupation latine, aux attaques des tribus turcomanes. L'une de ces dernières, celle de l'émir Osman, s'était établie en Bithynie et n'avait cessé depuis de s'étendre aux dépens des chrétiens comme à ceux des autres émirs turcs. En Asie Mineure, leur expansion fut plus lente et même, un temps, freinée par la défaite, en 1402, du sultan Bayezid face à Tamerlan.

Pour résister à un adversaire toujours plus redoutable, les **Byzantins essayaient de s'allier à des émirs turcs encore indépendants ou de faire appel aux Latins qui commençaient à s'inquiéter de l'avance turque en Europe au point que Vénitiens et Génois mettaient de côté leur traditionnelle rivalité**. Cependant, **seule la papauté pouvait susciter une croisade de secours, mais elle souhaitait que fût rétablie au préalable l'union des Eglises, rompue depuis 1054**. De plus, les circonstances n'étaient guère favorables puisque deux des principales puissances de l'Occident, la France et l'Angleterre, étaient engagées dans une guerre que nous appelons guerre de Cent Ans. En 1438-1439, un concile tenu à Florence puis à Ferrare avait finalement abouti à l'union des Eglises, mais la croisade qui en résulta, conduite par le roi de Hongrie, désormais en première ligne face aux Turcs, fut écrasée à Varna en 1444. Tout espoir de nouvelle expédition était abandonné pour un long moment.

### **• Les protagonistes**

#### **L'Empire ottoman expansif de Mehmet II**

En 1451, la mort du redoutable sultan **Mourad** et la proclamation à Andrinople, la capitale ottomane, de son fils **Mehmet II** soulève en Occident quelques espoirs. Ce jeune homme de dix-neuf ans, né d'une esclave turque, rassurait car son père, Mourad, après lui avoir confié le gouvernement de l'empire à titre d'apprentissage, l'avait finalement renvoyé à Manisa, dans une province d'Asie Mineure. On attend donc peu d'initiative de la part de ce souverain inexpérimenté. De fait, le nouveau sultan confirme les traités signés par son père. D'ailleurs, les ambassadeurs de Constantin XI sont bien accueillis et Mehmet II jure sur le Coran qu'il ne touchera pas au territoire byzantin.

Homme cultivé, **il passe pour connaître le grec, l'arabe, le latin, le persan, l'hébreu**. Sur le plan politique, il percevait parfaitement que l'Empire ottoman n'aurait pas atteint son équilibre avant **d'avoir éliminé cette ultime trace de l'empire chrétien d'Orient, toujours capable de susciter une croisade contre lui**, sans compter que la possession d'un tel **site stratégique sur le Bosphore** accroîtrait la sécurité et la prospérité de ses Etats.

Si attaquer Constantinople constituait un objectif prioritaire, l'entreprise n'était pas sans danger car Mourad, qui avait déjà tenté, mais en vain, de s'en emparer, avait encore été arrêté par les **formidables murailles de la ville**. Un échec devant la vieille cité impériale pouvait entraîner des révoltes dans les provinces européennes et provoquer la désagrégation de l'Empire ottoman, qui avait déjà failli survenir après la défaite de Bayezid en 1402.

Telle était la position de Khalil Pacha, principal conseiller de Mehmet II et ancien vizir de son père, qui était sans doute aussi payé par les Grecs pour modérer les ardeurs potentielles de Mehmet II. Ce dernier céda aux arguments de Zaganos, qui appartenait au cercle des proches du souverain, et le poussait à une action d'éclat qui assoirait son prestige, notamment dans l'armée.

### **L'Empire byzantin agonisant de Constantin XI**

**Constantin XI**, était au contraire rompu aux affaires de l'Etat. Il avait gouverné le Péloponnèse, comme despote de Mystra, pendant que son frère Jean VIII régnait à Constantinople. Il avait pu mesurer la puissance de l'armée turque. Accompagné de Jean Cantacuzène, son meilleur général, il avait repris les derniers territoires latins du Péloponnèse, puis s'était aventuré jusqu'en Béotie, mais Mourad l'avait repoussé et les fortifications de l'isthme de Corinthe avaient été emportées par l'artillerie ottomane. Après avoir été couronné à Mystra le 9 mars 1449, Constantin avait gagné sa capitale sur des galères catalanes, laissant ses frères Thomas et Démétrios gouverner le Péloponnèse. Il administrait Constantinople avec l'appui du méga-duc (grand amiral), le fort riche Luc Notaras. En effet, si l'Etat byzantin était dans le plus extrême dénuement, de **belles fortunes marchandes subsistaient dans des mains privées**.

**Au début du XV<sup>ème</sup> siècle**, réduite à environ **40.000 habitants** et dépourvue d'arrière-pays, Constantinople n'est plus qu'un petit Etat en relation avec les marchés d'Extrême-Orient pour le plus grand bénéfice des marchands de Venise et de Gênes qui s'y approvisionnent en **soieries chinoises**. **Constantinople** reste toutefois la **capitale de l'empire romain d'Orient** depuis le partage de l'empire romain par Théodose en 395. Son histoire s'inscrit dans la durée et lui permet de revendiquer les prestigieux héritages de la Grèce, de Rome et de Byzance. La ville est aussi un **centre commercial** très important : située au croisement des routes venues d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Enfin, l'empire romain d'Orient a longtemps été, pour les Occidentaux, un **rempart contre les attaques des Musulmans**.

#### **• Le siège**

La ville ne dispose pour sa défense que de **7.000 soldats grecs** et d'un détachement d'environ **700 Génois**. Le siège de Constantinople commence en avril 1453.

Le basileus se fie aux puissantes fortifications héritées du passé pour résister aux Turcs en attendant d'hypothétiques secours demandés en Occident. Devant le triple cercle de murailles, le sultan Mehmet II fait appel à toutes les ressources de l'artillerie. Il dispose de pas moins de 25 à 50 grosses bombardes (canons primitifs) et de plusieurs centaines de plus petites qui vont projeter sans trêve des pierres et des boulets sur les murailles pendant plusieurs semaines d'affilée. L'immense flotte du sultan complète le siège de la ville par le Bosphore et la mer de Marmara. Elle arrive à entrer aussi dans le chenal de la Corne d'Or.

**Le 29 mai 1453**, la ville tombe après cinquante-quatre jours de siège : le sultan ottoman **Mehmet II al-Fātih** (« le Conquérant ») s'empare de la « Grande Ville ». Dans la basilique Sainte-Sophie, l'empereur grec meurt, les armes à la main, au milieu de ses derniers soldats. Le sultan peut faire son entrée dans la ville. Les combats ont fait 4.000 morts.

#### **• Deux conséquences à nuancer**

### **Constantinople, une passerelle entre l'Antiquité et la Renaissance ?**

Héritière de la Rome antique voire de la Grèce antique, la ville possède de vastes bibliothèques dans lesquelles sont préservés de multiples écrits de savants et érudits gréco-romains. Dès le XIX<sup>ème</sup> siècle se propage l'idée que **la chute de Constantinople est à l'origine directe de la Renaissance**. En effet, de nombreux savants grecs décident de s'exiler en Italie, apportant leurs savoirs et leurs manuscrits avec eux. Cette thèse est notamment défendue par Jules Michelet. L'idée est à relativiser pour deux raisons :

- **les migrations grecques ont débutées bien avant la chute de la ville**. S'il est exact que des intellectuels byzantins viennent en Italie à la suite de la chute de Constantinople ou dans les années précédant celle-ci (ex : le cardinal Bessarion qui légua ensuite sa collection de manuscrits à la bibliothèque de Venise), ce mouvement commence bien avant 1453. **Dès le XIV<sup>ème</sup> siècle**, de nombreux Italiens se rendent à Constantinople d'où ils repartent avec des manuscrits. En définitive, le départ des élites byzantines n'est pas uniquement lié à la seule chute de Constantinople mais bien au lent délitement de l'Empire byzantin. Toutefois, l'apport grec reste décisif en ce qui concerne la langue : les érudits byzantins vont permettre aux Italiens et aux Européens en général d'accroître leur connaissance du grec et donc de traduire de façon plus exacte les nombreux textes antiques.
- **la Renaissance avait déjà commencé en la personne de Pétrarque et les intellectuels de la Grèce antique sont déjà étudiés au Moyen Âge**. L'idée que l'évènement marque la fin brutale d'une époque et le début d'une autre est à nuancer (pas de rupture)

### La chute de Constantinople, à l'origine du mouvement des grandes découvertes ?

Du fait de la **fermeture des routes commerciales entre l'Orient et l'Occident** qu'elle engendre, cet événement « oblige » les Européens se mettent alors à chercher d'autres voies d'approvisionnement par l'ouest et parviennent à contourner l'Afrique. Cette idée doit être relativisée pour trois raisons majeures :

- le **mouvement d'exploration maritime commence dès le début du XV<sup>ème</sup> siècle**, à une époque où l'Empire ottoman est en crise après sa défaite face à Tamerlan, et ne représente donc pas une menace directe pour le commerce. Les Grandes Découvertes sont à l'instigation des Portugais (avec Henri le Navigateur) qui ne sont pas directement concernés par la menace turque à la différence des Républiques italiennes qui entretiennent quant à elles de nombreux comptoirs au Levant.
- Si ces derniers disparaissent effectivement les uns après les autres à la suite de la chute de Constantinople, le commerce dans le Levant subsiste et **toutes les routes commerciales ne sont pas coupées**. Celle de la mer Rouge ne disparaît qu'avec la conquête de l'Égypte par les Ottomans en 1517, conquête qui constitue la « Catastrophe finale » pour le commerce méditerranéen, aux côtés de l'arrivée des Portugais en Inde.

Toutefois, la chute de Constantinople et le contrôle accru des Ottomans en Méditerranée orientale a effectivement encouragé les Européens à financer des activités dans l'Atlantique. Ainsi, Gênes soutient financièrement le développement de l'activité sucrière à Madère ou aux Canaries.

**Mehmet II le Conquérant et plus tard Soliman Ier le Magnifique** veulent faire de la Ville un point de domination sur l'est et l'ouest, et la capitale d'un nouvel empire musulman (conversion des édifices chrétiens pour répondre aux usages de l'Islam, construction du nouveau palais, d'un fort et mosquées). A l'image de l'extension de l'Empire Ottoman, le visage de la ville se transforme. Néanmoins, des communautés chrétiennes demeurent et la cité reste cosmopolite.

Istanbul devient la plus grande ville d'Europe : à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle, elle est en plein essor démographique et compte quelques 400 000 habitants. Par leur tolérance et par l'intégration des élites administratives, politiques et religieuses dans leur propre organisation impériale, les Ottomans vont permettre à la ville de prospérer.

### **3. La mondialisation ibérique**

Au XV<sup>ème</sup> siècle, l'Europe catholique cherche de nouvelles routes commerciales afin de contourner l'obstacle du monde musulman (pas seulement ottoman). En effet, elle a terminé la reconquête de l'Espagne musulmane par la prise de Grenade en 1492, mais a échoué devant la résistance musulmane en Afrique du Nord.

#### **a. Le Portugal**

Les premières **expéditions portugaises vers le Maghreb au début du XV<sup>ème</sup> siècle** n'ont pas seulement pour but de répandre la foi catholique : elles devaient aussi sécuriser l'accès aux routes commerciales de l'or venant d'Afrique noire à travers le Sahara. Devant l'échec de l'opération, l'idée de contourner le monde musulman en passant par l'océan Atlantique s'impose, d'autant plus que les royaumes ibériques ont développé la culture de la canne à sucre dans les îles atlantiques des Açores et des Canaries.

L'histoire des découvertes des Portugais au XV<sup>ème</sup> siècle est dominée par trois personnages qui y jouèrent un rôle clé :

- **l'infant Henri (1394-1460), dit le Navigateur bien qu'il n'ait jamais participé à aucune expédition,**
- **Vasco de Gama (1469-1524)**
- **Fernando de Magellan (1480-1521).**

Ils incarnent non seulement les étapes successives, mais encore les diverses facettes des découvertes de mondes inconnus.

#### **• Une exploration méthodique des côtes africaines**

L'exploration maritime commença en **1415** avec la prise de la ville de **Ceuta**, sur les rives méditerranéennes de l'Afrique du Nord.

En **1434**, les navigateurs portugais franchirent le **cap Bogador (actuel cap Jubjy)**, qui était considéré jusqu'alors comme une limite au-delà de laquelle s'ouvrait un monde totalement différent, et par là-même terrifiant. Des expéditions régulières permirent notamment de dépasser le cap Blanc en **1441**, d'atteindre **l'embouchure du fleuve Sénégal**. Au cours des années **1450-1460**, les Portugais parvinrent aux **îles du Cap-Vert** et s'y installèrent, tandis que Pedro de Sintra atteignait **la Sierra Leone**.

Les voyages d'exploration le long des côtes africaines se poursuivirent ensuite sur un rythme plus lent : au début des **années 1470**, le fond du **golfe de Guinée** et **l'équateur** furent atteints, en **1482** l'embouchure du **fleuve Zaïre**, et une **partie de la côte de l'Angola** fut suivie par Diogo Cão.

En **août 1487**, Bartolomé Dias quitta Lisbonne pour un voyage au cours duquel il découvrit, en mai 1488, le cap des Tempêtes que le roi Jean II rebaptisera **cap de Bonne-Espérance**.

En parallèle, côté Est, en **1487**, des officiers du roi, Pêro da Covilhã et Alphonse de Paiva, sont chargés de recueillir des renseignements sur **l'Abyssinie** et sur la **route de l'Inde**. Ils sont porteurs de lettres pour le Prêtre Jean <sup>1</sup>. Tous deux arrivent au Caire et, par la mer Rouge, à Aden. Là, ils se séparent : Covilhã va en Inde, à Cananor, Calicut et Goa, puis s'embarque pour Sofala sur la côte d'Afrique, d'où il regagne Aden et Le Caire. Il apprend alors la mort de Paiva. Il décide de se charger de la mission que celui-ci n'a pu accomplir et entre facilement en Abyssinie, dont il ne peut sortir : il s'y marie et y termine son existence. Heureusement, avant son départ du Caire, il avait pu faire parvenir en Europe des renseignements sur la côte orientale d'Afrique et la navigation dans l'océan Indien.

### • Des expéditions en Atlantique

Vers l'ouest, les Portugais découvrirent en **1419** l'archipel de **Madère** puis celui des **Açores** une dizaine d'années plus tard. Les îles qui n'étaient pas habitées furent rapidement peuplées et exploitées. C'est dans le dernier quart du XV<sup>ème</sup> siècle que les Portugais entreprirent des voyages de reconnaissance, généralement à partir des Açores, après l'expédition menée par Diogo de Teive et le Castillan Pedro Vázquez de la Frontera jusqu'à **Terre-Neuve (1452)**.

### • Une entrée fracassante dans l'océan Indien : de Vasco de Gama à Afonso de Albuquerque

**Vasco de Gama (vers 1460-1524)**

Dans un contexte de compétition avec l'Espagne (le traité de Tordesillas fut signé en 1494), Vasco de Gama<sup>2</sup> fut chargé par le roi Manuel I<sup>er</sup> de prendre le commandement d'une petite flotte, en vue d'aller chercher des épices. **Partis en juillet 1497**, les navires doublèrent le cap de Bonne-Espérance à la mi-novembre, et les explorateurs entreprirent de connaître les nouvelles régions qui s'offraient à eux. Ils remontèrent la côte orientale de l'Afrique en prenant contact avec les populations indigènes.

Au début du mois de **mars 1498**, ils abordèrent l'île de **Mozambique** et y trouvèrent des marchands musulmans noirs : les Portugais apprirent qu'ils n'étaient pas loin du royaume de prêtre Jean. Début avril, les navires parvinrent à Mombassa puis à Malindi, où ils rencontrèrent des marchands chrétiens originaires des Indes. De là, avec l'aide d'un pilote local, la flotte fit route vers **Calicut** qu'elle atteignit 23 jours plus tard, le **20 mai**. Vasco de Gama quitta les Indes le 29 en emportant des épices, des pierres précieuses et des otages. Les équipages ayant été décimés par les maladies, **seuls deux navires passèrent le cap de Bonne-Espérance** le 20 mars **1499**. Ils parvinrent enfin à Lisbonne au cours de l'été, annonçant au roi la découverte de la route méridionale vers les Indes.

Les navigateurs rapportèrent en outre que la plupart des rois des Indes étaient chrétiens (en fait parce qu'ils n'étaient pas musulmans) et pouvaient réunir d'importantes armées, ce qui en faisait des alliés potentiels contre les infidèles. Vasco de Gama effectua deux autres voyages avant d'être nommé vice-roi des Indes en 1524.

**Afonso de Albuquerque (1453-1515)**

Le **6 avril 1503**, il part pour l'Inde en faisant escale dans un port brésilien. Il participe à plusieurs batailles, construit la forteresse à Cochin et établit des relations commerciales avec Quilon ("Coulão").

En 1506, il prend, pour le compte du Portugal, l'archipel de Socotra à l'entrée de la mer Rouge et, en octobre 1507, Ormuz à l'entrée du golfe Persique, verrouillant ainsi les voies maritimes arabes du long de la corne de l'Afrique.

À partir de **1508**, il devient vice-roi des Indes, il participe activement à l'expansion coloniale portugaise :

- En **1510**, il prend Goa, la pille et en fait la capitale des possessions portugaises
- En **1511**, il prend Malacca, permettant aux Portugais de commercer avec le Siam, la Chine et les Moluques. Il permet ainsi de doubler la route de la soie par les voies maritimes portugaises, amenant par Lisbonne les trésors de l'Orient en Europe. Fernand de Magellan figurent parmi les hommes de troupe qui participent à la bataille.
- En février **1513**, Albuquerque se rend au détroit de Bab-el-Mandeb, tentant de prendre Aden, sans y réussir et débarque dans l'île de Lintin (futur Macao). Avec la construction de la forteresse de Ormuz en 1515, il conclut son plan de dominer les points stratégiques de contrôle maritime et le monopole commercial des Indes.

Les victoires portugaises au large de la côte orientale de l'Afrique et de la côte occidentale de l'Inde ont **brisé le monopole des musulmans sur l'océan Indien** auxquels les portugais ont réussi à arracher les points névralgiques des routes maritimes. Maîtrisant le détroit de Malacca, les Portugais détiennent la clé des mers et des ports de Malaisie. Il ne leur reste plus qu'à explorer les « îles aux épices », et notamment les Moluques, ce que Magellan fera quelques années plus tard pour la couronne d'Espagne.

### • La découverte fortuite des côtes brésiliennes : l'expédition de Pedro Alvarez Cabral (1467-1520)

**Pedro Alvarez Cabral** est nommé amiral et prend le commandement d'une escadre de **13 caravelles** qui quitte Lisbonne en **mars 1500** à destination des Indes. Son objectif est de suivre la route ouverte par Vasco de Gama en 1497 afin de consolider les liens commerciaux établis en Orient et de poursuivre la conquête de nouveaux territoires entamée par son prédécesseur. Cabral suit à la lettre les instructions de Vasco de Gama et fait cap au sud-ouest pour profiter des alizés. Des vents favorables entraînent Cabral si loin vers l'ouest qu'il découvre le **22 avril 1500** ce qu'il prend pour une île et baptise Terre de la Vraie Croix (Vera Cruz). Renommé Santa Cruz (terre de la Sainte Croix) par le roi, ce territoire prendra finalement son nom actuel, **Brésil**, en référence au bois de brasil, un bois de teinture « couleur de braise » que l'on trouve en abondance.

<sup>1</sup> Le **royaume du prêtre Jean** est un État chrétien mythique, qu'au Moyen Âge, des rumeurs venues d'Arménie et de Venise situaient en Afrique ou en Inde. À l'époque des croisades, le mythe du prêtre Jean prend de l'ampleur. Il pourrait devenir un soutien potentiel de l'Europe contre les musulmans. Au cours des dernières croisades, certains écrivains considèrent son existence comme certaine. Les conquêtes ottomanes provoquent chez les Européens l'impression d'être assiégés. La perspective d'une terre chrétienne au-delà des terres musulmanes permettait d'envisager de prendre les infidèles en tenaille. **La recherche de ce royaume poussa les Européens à s'avancer vers les Indes, persuadés d'y trouver un soutien chrétien.** Les Portugais, en particulier, n'auront de cesse de le chercher, et leurs missions atteindront finalement l'Éthiopie chrétienne du négus, empereur chrétien de la lointaine Éthiopie.

<sup>2</sup> Né peu avant 1470 dans **une famille noble**, **Vasco de Gama** commença sa carrière en 1492 en arraisonnant en représailles, et sur ordre de Jean II, des vaisseaux français suite à des actions de piraterie contre les navires portugais qui revenaient de la Mine, soit de Guinée. De nombreux navires espagnols s'adonnaient également au commerce ou à la piraterie, en dépit de la bulle de Nicolas V de 1455 et du traité d'Alcaçovas de 1479.

D'après les rapports, Cabral s'efforce de se montrer affable avec les indigènes, qu'il reçoit à bord de sa caravelle. Il prend néanmoins possession des nouvelles terres, qui reviennent de droit au Portugal conformément au traité de Tordesillas (1494), et renvoie l'un de ses navires au Portugal pour en informer le roi. Dorénavant, les cartes de la région montrent une vaste étendue de terre aux frontières mal définies sous domination portugaise, et où font escale les navires partant d'Europe pour rejoindre le cap de Bonne-Espérance et l'océan Indien. Cabral ne reste que quelques jours au Brésil, avant de repartir vers les Indes.

Le 29 mai, alors que la flotte double le cap de Bonne-Espérance, quatre caravelles disparaissent. Le reste de la flotte jette l'ancre dans le port de Calicut le 13 septembre 1500. Le zamorin (chef local) lui fait bon accueil et lui permet d'établir un comptoir fortifié. Des disputes ne tardent pourtant pas à éclater avec les marchands arabes, et le comptoir est attaqué le 17 décembre par une importante force armée. La plupart des défenseurs portugais sont tués avant que les renforts n'aient le temps d'arriver. Cabral riposte en bombardant la ville et en capturant dix vaisseaux maures dont il exécute les hommes d'équipage. Il met ensuite cap au sud jusqu'au port de Cochin, où les chefs locaux lui réservent un accueil chaleureux et l'autorisent à faire commerce des précieuses épices, dont il charge les six caravelles qu'il lui reste. Après deux autres escales sur le même littoral, pour compléter son chargement, Cabral prend le chemin du retour le 16 janvier 1501. Il perd encore deux caravelles en route, et c'est à la tête de **quatre vaisseaux** qu'il rejoint finalement l'embouchure du Tage **le 23 juin 1501**.

## **b. L'Espagne**

*« Dès que fut achevée la conquête sur les Maures [...] commença la conquête des Indes, de sorte que les Espagnols furent toujours en lutte contre les infidèles et les ennemis de la foi. »*

*López de Gómara, chroniqueur (1552)*

Pour l'Espagne, l'année **1492** est marquée par une constellation remarquable d'événements :

- la **fin victorieuse du siège de Grenade**, jusque-là tenue par les musulmans,
- l'expulsion des juifs des royaumes d'Aragon et de Castille,

Le lien entre la fin de la Reconquête, menée par les royaumes ibériques depuis près de cinq siècles, et le début de l'entreprise maritime lancée vers l'Ouest est particulièrement frappant. Les deux faits (tout comme l'expulsion des juifs) participent d'un même projet de consolidation de l'unité chrétienne, dont Ferdinand d'Aragon et Isabelle la Catholique entendent être, parmi les souverains occidentaux, les champions.

Une fois éliminée la domination musulmane dans la péninsule ibérique, il n'est pas surprenant qu'ils aient permis à Colomb, de réaliser son rêve, dans l'espoir de projeter la chrétienté au-delà des territoires nouvellement reconquis, pour la plus grande gloire de Dieu et de ses serviteurs royaux. **Reconquête et Conquête participent donc d'un même processus d'unification et d'expansion.**

### **• Les voyages de Christophe Colomb (1492-1506) : à la recherche d'une route vers les « Indes » (1492-1504)**

#### **Quelques éléments biographiques**

Né à Gênes en **1451**, Christophe Colomb prétend dans une de ses lettres avoir été matelot dès l'âge de dix ans. Selon la biographie de Fernand Colomb (son second fils) après avoir commandé un navire au service de René d'Anjou combattant le roi d'Aragon et opéré en tant que corsaire en **1472**, Christophe Colomb commence l'année suivante son apprentissage en tant que marchand au service des familles génoises. Il fait ensuite partie d'un convoi en partance pour Lisbonne puis l'Angleterre. Le convoi est attaqué par des français. Colomb se réfugie à Lagos puis retrouve son frère, un cartographe, à Lisbonne (Portugal) où vit une grande colonie de génois. C'est là qu'il va se perfectionner dans les sciences de la navigation.

À partir de **1484**, environ, il devient obsédé par l'idée que l'on peut éviter le long et couteux voyage vers les Indes par l'Afrique, en coupant par l'Atlantique. Il se base pour cela sur les écrits du **cardinal Pierre d'Ailly, Marin de Tyr et de Ptolémée** qui sous-estiment les distances (alors qu'Eratosthène avait établi avec précision la circonférence de la terre). De surcroît, la lecture de Marco Polo lui donne l'espoir d'atteindre les riches territoires du **Cipangu (Japon)**.

Il propose son projet au **Portugal** de **Jean II** qui le refuse. Il se tourne alors vers la **couronne d'Espagne**. Plusieurs refus vont lui être opposés, notamment à cause de ses ambitions démesurées : il veut notamment être vice-roi de toutes les terres découvertes et obtenir un titre de noblesse, ce qu'il obtiendra finalement en **1492** : le **17 avril**, il signe près de Grenade, avec les **Rois Catholiques**, les **Capitulations de Santa Fe**, qui lui octroient notamment le titre de noblesse héréditaire d'Amiral de la Mer Océane, les titres de Vice-Roi et de Gouverneur général des territoires qu'il pourrait découvrir (la Couronne d'Espagne lui accordant à cet effet des armoiries), un dixième des richesses qu'il en retirerait et un huitième du profit de son expédition.

#### **Les quatre voyages (1492-1504)**

Il toucha la terre américaine pour la première fois dans un îlot des Bahamas, le **12 octobre 1492**, après avoir légèrement infléchi sa route vers le sud, attiré par des vols d'oiseaux qui étaient le signe de la proximité d'une terre. S'il avait continué sa course initiale, très rigoureusement plein ouest, il aurait abordé en Floride et les Espagnols auraient conquis l'Amérique du Nord. Il toucha le **continent sud-américain**, au **Venezuela**, près de l'île de la Trinidad, lors de son deuxième ou de son troisième voyage, mais entretint un certain mystère sur sa topographie car il avait, semble-t-il, repéré des gisements d'huîtres perlières qui l'intéressaient.

Il consignait semble-t-il au jour le jour ses itinéraires sur une carte qu'il communiquait éventuellement aux pilotes des navires qui l'accompagnaient. Aucun de ces documents n'a été conservé. Du journal de Colomb lui-même, seules ont été gardées les notes relevées par Las Casas pour écrire son « **Histoire des Indes** » vingt ou trente ans plus tard. **Pourtant, jusqu'à sa mort en 1506, il est persuadé d'être arrivé aux Indes, but initial de son voyage.**

#### • Les expéditions (1497-1504) d'Amerigo Vespucci (1454-1512).

##### Quelques éléments biographiques

Navigateur italien, il est à Séville à la fin de l'année 1491, ville dans laquelle Laurent de Médicis (pour lequel il travaille) l'envoie dans une de ses entreprises dirigée par un armateur du nom de Giannotto Berardi. Vespucci est probablement encore dans la ville lorsque Christophe Colomb rentre de sa première expédition. Il prépare avec Berardi des navires pour les deuxième et troisième voyages de Colomb et reprend les affaires de la société lorsque Berardi meurt, fin 1495 ou début 1496.

On ignore le nombre exact de voyages que Vespucci accomplit entre 1497 et 1504, mais une première série de lettres mentionne quatre voyages tandis qu'une seconde n'en évoque que deux.

##### D'une couronne à l'autre

Le **premier voyage attesté**, entre **mai 1499 et juin 1500**, réunit **quatre navires** partis d'Espagne sous le commandement d'Alonso de Ojeda. Vespucci, chargé d'un navire, quitte Ojeda après avoir touché les **côtes de la Guyane**. Faisant route vers le sud, il semble avoir découvert l'**embouchure de l'Amazone**. Sur le chemin du retour, il atteint **Trinidad** et aperçoit l'**embouchure de l'Orénoque** avant de se diriger vers **Haïti**. Vespucci pense alors avoir longé la côte d'une péninsule orientale de l'Asie.

Dès son retour en Espagne, il arme une nouvelle expédition dans l'espoir d'atteindre l'océan Indien, le golfe du Bengale et l'île de Taprobane (Ceylan). Mais le gouvernement espagnol rejette sa proposition et, à la fin de l'année 1500, Vespucci se met au service du Portugal. Il quitte Lisbonne en **mai 1501**, entamant son **second voyage**. Après une halte aux îles du Cap-Vert, l'expédition fait voile vers le sud-ouest et atteint la **côte brésilienne** non loin du **cap Saint-Augustin**. Le trajet qu'il suit alors n'est pas attesté, mais **Vespucci prétend avoir continué vers le sud**. Il aurait ainsi aperçu le 1<sup>er</sup> janvier **1502** la **baie de Guanabara (Rio de Janeiro)** et serait descendu **jusqu'au niveau du Río de la Plata**, ce qui ferait de lui le premier Européen à avoir découvert son estuaire (Juan Díaz de Solís ne l'atteindra qu'en 1516). **Ses navires pourraient avoir longé la côte jusqu'au sud de la Patagonie**. On ignore le trajet que Vespucci emprunte pour rentrer à **Lisbonne**, où il débarque le 7 **septembre 1502**.

Ce **voyage** de 1501-1502 revêt une **importance fondamentale** dans l'histoire des découvertes géographiques car **Vespucci y acquiert la certitude d'avoir découvert des terres inconnues n'appartenant pas à l'Asie mais à un « nouveau monde » et en convainc les savants de l'époque**. C'est la raison pour laquelle en **1507** le géographe allemand Martin Waldseemüller, suggère dans la Préface de son « traité de cosmographie » de **baptiser ce nouveau monde d'après son découvreur, Amerigo, inscrivant pour la première fois le nom d'Amérique sur un planisphère**.

On ne sait pas avec certitude si Vespucci prend part à une nouvelle expédition en 1503-1504 pour le compte du Portugal, mais si tel est le cas, elle n'apporte aucune nouvelle connaissance. **Vespucci prépare par la suite d'autres voyages, sans y participer en personne**.

Au début de l'année 1505, il est rappelé en **Espagne** pour travailler auprès de la Casa de Contratación de las Indias, organisme fondé à Séville deux ans plus tôt afin de contrôler les rapports du royaume avec les Indes orientales. En 1508, il y est nommé piloto mayor, poste à responsabilité qu'il occupera jusqu'à sa mort. **Il passera ainsi les dernières années de sa vie à enseigner l'art de la navigation et à lever les cartes officielles des nouveaux territoires découverts**.

#### c. La circumnavigation (1519-1522) de Magellan (vers 1480-1521) : un navigateur portugais financé par la couronne d'Espagne

##### Quelques éléments biographiques

Magellan, issu de la petite noblesse naît vers **1480** au Portugal. Au début de l'année **1505**, il s'engage dans la flotte du premier vice-roi de l'Inde, Francisco de Almeida (voir Albuquerque). Le roi Manuel I<sup>er</sup> envoie en effet ce dernier briser le monopole maritime des musulmans en Afrique et en Inde. C'est par cette expédition qu'il acquiert de nombreuses connaissances en navigation.

En **1508**, Magellan retourne en **Inde**. Au début du mois de décembre 1511, les portugais entament un voyage de reconnaissance et, après avoir atteint l'île de Banda (archipel des Moluques) rentrent chargés d'épices en 1512. La présence de Magellan lors de ce voyage n'est toutefois pas attestée.

##### Le but de l'expédition

Un différend oppose Magellan au roi du Portugal à propos du montant de la pension reçu par le navigateur : c'est ce qui va le conduire à louer ses services auprès de la couronne d'Espagne, dirigée alors par **Charles I<sup>er</sup>**, futur Charles Quint. Il renonce à sa nationalité portugaise et propose (avec le cosmographe portugais Ruy Faleiro) de prouver que les îles aux épices (**l'archipel des Moluques**) se trouvent à l'ouest de la ligne de démarcation définie par le traité de Tordesillas, c'est-à-dire en territoire espagnol, et non portugais. Le **22 mars 1518**, le **roi approuve leur projet** et les nomme conjointement capitaines généraux d'une expédition censée trouver une route entièrement espagnole menant aux Moluques, ce pourquoi, ils partent vers l'Ouest (pour éviter de croiser en océan indien, quadrillé par les portugais).

L'approbation royale ordonne à Magellan de **trouver « le » détroit** qui permettra de contourner par l'Ouest le cap de Bonne espérance aux mains de portugais.

### **Le déroulement de l'expédition**

La Casa de Contratación, organisme fondé à Séville et qui contrôle les rapports commerciaux et financiers de l'Espagne avec les Indes orientales, est chargée d'armer cinq navires pour l'expédition : le vaisseau amiral de Magellan, la **Trinidad**, est accompagné du **San Antonio**, de la **Concepción**, de la **Victoria** et du **Santiago**.

Ses navires appareillent de Sanlúcar de Barrameda le **20 septembre 1519**, avec à leur bord près de 270 hommes d'origines diverses. La flotte atteint **Tenerife (îles des canaris)** le 26 septembre, et part pour le **Brésil** le 3 octobre. Encalminée au large de la côte guinéenne, elle rencontre des orages avant de franchir la ligne de démarcation : le 29 novembre elle se trouve 80 milles nautiques au sud-ouest du cap Saint-Augustin. Contournant la péninsule de Cabo Frio, **Magellan entre dans la baie de Rio de Janeiro** le 13 **décembre**, puis continue vers le sud en direction de **l'estuaire du río de La Plata**, tentant en vain d'y trouver le détroit. Le 31 **mars 1520**, il atteint le **port de San Julián** où il décide d'hiverner. Les capitaines espagnols en profitent pour déclencher une grave **mutinerie** contre le capitaine portugais le jour de Pâques, à minuit. Magellan mate férocelement l'insurrection : il exécute l'un des capitaines et en abandonne un autre à son sort sur le rivage, lorsque la flotte quitte San Julián le 24 août 1520.

Il envoie alors le **Santiago** en reconnaissance dans l'embouchure du fleuve Santa Cruz, mais le navire y fait naufrage. Après avoir atteint lui-même l'embouchure, Magellan repart vers le sud : il pénètre dans le passage qui se révèle être le détroit tant recherché, auquel il donnera son nom. **Le San Antonio ayant déserté, seuls trois vaisseaux débouchent de l'autre côté du passage.**

Le **28 novembre 1520**, la Trinidad, la Concepción et la Victoria entrent dans la mer du Sud, qui sera plus tard nommée océan Pacifique en raison de leur traversée très calme. Accablé par la soif, frappé par le scorbut, l'équipage, porté dans un premier temps par le courant de Humboldt, traverse le Pacifique. Il n'aperçoit la terre que le **24 janvier 1521**, (probablement **l'île Pukapuka dans l'archipel des Tuamotu**). Les voyageurs débarquent le 6 mars sur l'île de **Guam** dans les Mariannes, où ils trouvent de la nourriture fraîche. Ils naviguent ensuite vers les **Philippines**, au lieu de se diriger vers les îles aux épices, sans doute afin de se ravitailler rapidement et de s'assurer un point d'attache avant de se rendre aux Moluques. Le **27 avril 1521**, **Magellan** tombe cependant dans une embuscade organisée par des indigènes sur la plage de l'île de Mactan (Philippines) et **est tué**.

Après la mort de Magellan, la Trinidad et la Victoria, atteignent les Moluques. Un seul navire, la **Victoria** (85 tonneaux), rentre en Espagne, sous le commandement d'**Elcano**. Pour avoir ramené à bon port, le 4 septembre 1522, le navire, présentant des voies d'eau mais **chargé d'épices**, avec à son bord **seulement dix-sept autres survivants européens et quatre Indiens, extrêmement affaiblis**, Elcano se voit remettre de nouvelles armoiries par l'empereur ainsi qu'un globe portant l'inscription « Primus circumdedisti me » (« c'est toi qui le premier m'as contourné »). En revenant par Le Cap, il vient en effet d'apporter la preuve pratique de la sphéricité de la Terre.

### **Epilogue**

**Premier navigateur à traverser le Pacifique d'est en ouest**, Magellan infirme l'idée répandue selon laquelle quelques jours de navigation vers l'ouest à partir du Nouveau Monde suffisent pour atteindre les Indes orientales : il lui aura fallu en effet plus de trois mois.

Magellan reste une énigme. De nombreux auteurs l'ont critiqué pour avoir changé d'allégeance, oubliant qu'à cette époque la loyauté d'un Portugais envers son souverain passait après sa loyauté envers Dieu. D'autres ont en revanche souligné qu'en offrant ses services à une autre couronne, Magellan ne fit qu'imiter Christophe Colomb ou Amerigo Vespucci et que les progrès de la connaissance ne sauraient être entravés par des questions de nationalité. Mais tous les Portugais s'accordent à dire que Magellan est des leurs.

## **C. QUELLES CONSEQUENCES MAJEURES ?**

### **1. Un nouveau monde offert en partage.**

Depuis le XIV<sup>ème</sup> siècle, les portugais ont obtenu que les papes publient des bulles précisant leur droit à poursuivre l'œuvre de restauration de la chrétienté en Afrique contre les puissances musulmanes. Par exemple, dès **1320**, la **bulle « Apostolice Sedis »** accorde des subsides à Denis I<sup>er</sup> de Portugal en échanges d'engagement militaires contre l'islam en Méditerranée.

En **1479**, un premier traité (le traité d'Alcaçovas-Toledo) esquisse un premier partage des espaces maritimes et terrestres entre les portugais et les espagnols. Ce traité n'est pas suffisant pour régler un processus en mouvement et évolutif.

En **1481**, une bulle pontificale dite « **Aeterna regis** » réserve aux Portugais le droit de s'appropriier les terres à découvrir et l'obligation de les évangéliser (**avantage au Portugal**). En **1493**, la bulle « **Inter caetera** » dessine une ligne méridienne à 100 lieues à l'Ouest des Açores, au-delà de laquelle les Portugais ne jouissent d'aucun droit de conquête (**triomphe de l'Espagne**).

Le Portugal estime que ces distances est trop favorable aux espagnols et obtient la réouverture de négociations l'année suivante qui aboutira au **traité de Tordesillas (7 juin 1494 : compromis)** qui élargira la zone attribuée à la navigation portugaise. La ligne de démarcation est établie à trois cent soixante-dix lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert (50<sup>ème</sup> degré de longitude ouest). Ce qui se trouve à l'est de cette ligne revient au Portugal, ce qui est à l'ouest, à la Castille.

Les puissances ibériques ont ici négocié sur des coordonnées abstraites, puisque les domaines océaniques sont répartis indépendamment de toutes les découvertes qui vont être faites ultérieurement. En fait, le traité de Tordesillas anticipe les conquêtes et vise à les légitimer en prévenant tout conflit : en ce sens, on peut voir en lui le partage annoncé d'un nouveau monde et une **véritable révolution intellectuelle, diplomatique et scientifique**.

Après le voyage de Magellan, le **traité de Saragosse (22 avril 1529)** sous le pape Clément VII fixe la seconde ligne de partage dans le Pacifique à 133° de longitude est. Le traité définit l'appartenance des **Philippines à l'Espagne**, et celle des **Moluques au Portugal**. L'île des Moluques trouve par cet accord des « propriétaires » légitimes.

Avec ces traités, Espagnols et Portugais considèrent tous ceux qui découvrent des terres comme des **corsaires**. Ils se croyaient à l'abri de toute contestation en raison de l'**approbation pontificale**. La Réforme va tout changer puisqu'elle invite de facto les navigateurs français (souvent calvinistes), anglais ou hollandais à ne pas tenir compte des prétentions ibériques. Toutefois, la puissance des royaumes ibériques est si importante que les contestations ne prendront véritablement forme qu'au début du XVII<sup>ème</sup> siècle avec les succès anglais et hollandais

## **2. En Asie, la mise en place d'une « économie de la capture »<sup>1</sup> par les portugais.**

Les portugais avaient fondamentalement le choix entre deux types d'implantation :

- ils pouvaient venir **commercer pacifiquement** et s'insérer au sein des diasporas existantes, quitte à payer aux autorités asiatiques locales les taxes et redevances habituelles.
- ils pouvaient **s'implanter militairement** dans quelques cités, les fortifier, et **défendre** ainsi **leur propre commerce** à la fois vers l'Europe et en Asie.

Ce qui est étonnant, eu égard aux traditions de commerce portugaises, c'est qu'ils **choisirent d'emblée la seconde possibilité**, mais **en la radicalisant** : non seulement ils construisirent des places fortes (le plus souvent sur des îles proches de la côte, à la manière phénicienne) mais encore ils obligèrent les autres diasporas commerciales à leur payer des droits de circulation (« **cartazes** ») et à faire escale dans leurs ports (ce qui permettait de les taxer au déchargement ou transbordement des bateaux). Il s'agissait donc d'une vente forcée de leur protection militaire (mais contre qui ?) et de leurs services portuaires, autrement dit d'une **capture des bénéfices inhérents au commerce local**. Si les « cartazes » étaient d'un faible coût, en revanche les droits payés dans les ports pouvaient représenter jusqu'à 10 % de la cargaison... Il y a dans **ce choix, fondé sur la contrainte militaire**, une **rupture apparente avec la pratique commerciale pacifique des comptoirs commerciaux** (« **feitorias** »), lesquelles s'implantaient dans des ports étrangers, en se fondant pour l'essentiel dans les communautés marchandes locales.

Quatre autres raisons à cette militarisation de la pénétration portugaise peuvent être avancées :

- **Un idéal messianique : le militantisme anti-islamique** peut expliquer ce **changement de stratégie**, dans la mesure où il requiert un potentiel militaire important : c'est lui qui pousse explicitement Almeida, premier vice-roi, à prôner l'attaque des Arabes et des Turcs là où ils sont implantés, pour remettre au pouvoir les anciennes élites locales.
- les **Portugais** sont très largement **conseillés par des Génois** qui sont **issus d'une tradition de comptoirs militarisés en Méditerranée**.
- **Une puissance militaire affirmée** : Albuquerque **radicalise les souhaits du roi en conquérant des places qui n'étaient pas initialement prévues**. Dès 1506 il s'émancipe de son commandant pour prendre Qalhât, Quryât, Mascate et surtout Ormuz avant, une fois devenu gouverneur, de s'emparer de Goa en 1510 et de soumettre Malacca l'année suivante. **Il établit ainsi un modèle fondé sur la seule force militaire**, avec un contrôle relativement dense du commerce (au moins dans l'ouest de l'océan Indien), **grâce aux forteresses construites**.
- **une monarchie en gestation à la recherche de signes extérieurs de puissance** : le roi cherche aussi à s'assurer un maximum de **signes de vassalité de la part des souverains locaux** et ce, **afin de contrebalancer la puissance espagnole rivale**. Ceci conduit Manuel I<sup>er</sup> à exiger autant de tributs qu'il est possible d'en obtenir, « le commerce de longue distance étant finalement considéré d'abord comme un moyen pour obtenir un tribut politique par la mise en œuvre de moyens militaires ». Sur ce point, le souverain portugais apparaît adopter la « couleur locale » en reprenant la vieille tradition des Ming avant 1433 dans la région... On est encore loin d'un commerce émancipé du politique.

Au final, ce modèle original mis en place par les portugais ne permettra pas à une économie de marché de véritablement se développer au Portugal : c'est plutôt Anvers qui, dans le cadre d'autres dynamiques, reçoit les produits portugais et devient alors la véritable plaque tournante des réseaux commerciaux et financiers portés par les Européens.

---

<sup>1</sup>. Expression de Philippe Norel utilisée sur le blog de l'histoire globale

[http://blogs.histoireglobale.com/le-16e-siecle-portugais-dans-locean-indien-une-economie-de-la-capture\\_3066](http://blogs.histoireglobale.com/le-16e-siecle-portugais-dans-locean-indien-une-economie-de-la-capture_3066)

[http://blogs.histoireglobale.com/3082\\_3082](http://blogs.histoireglobale.com/3082_3082)

### 3. En Amérique, acculturation et métissage (à travers l'exemple de Tenochtitlan/Mexico)

Dans une **optique de décentrement**, l'objectif est ici d'étudier les modalités et les **impacts de la rencontre entre deux mondes (l'Espagne et l'Empire Aztèque)** et nuancer le tableau communément dépeint (conquistadores d'une cruauté sans nom, aztèques dociles et victimes).

#### • De nouvelles perspectives historiographiques

La réflexion sur la conquête espagnole de l'Empire aztèque a été profondément renouvelée grâce aux travaux de **Christian Duverger et Serge Gruzinski**.

**Duverger** a ainsi **réévalué le rôle de Cortès**, dépassant la figure un brin stéréotypée du sanguinaire pour cerner une réalité plus subtile. Le méso-américaniste a en effet choisi d'inscrire le processus de colonisation de la Nouvelle-Espagne dans un contexte, celui d'une première modernité en quête de nouveaux horizons. Au début du XVI<sup>ème</sup> siècle, certains humanistes recherchaient un Nouveau Monde exempt des péchés de l'Ancien, entre autre avec le projet d'une christianisation sur une base nouvelle. Ce Nouveau Monde ce fut celui des **Tainos (grandes Antilles)**, puis celui des **Mexicas (Aztèques)**.

Pour Cortès, il s'agissait de réaliser une greffe espagnole et d'engendrer une société métisse et pas seulement transplanter la culture espagnole comme ce qui avait été fait à Cuba.

Revisiter l'entreprise cortésienne c'est finalement :

- déterminer les enjeux de l'élargissement du monde au-delà du seul intérêt économique ou religieux,
- nuancer les modalités des contacts qui ne se résument pas à l'affrontement et aborder plus largement les notions d'acculturation et de métissage au travers de l'exemple très particulier de Tenochtitlan/Mexico.

#### • Tenochtitlan, une cité préhispanique

##### Entre eau et feu

Fondée ex-nihilo en 1325 (date mythique) par les **Mexicas** (nom originel des Aztèques), elle s'implante dans une **vallée lacustre de haute altitude (2000 m)** entourée de **volcans**, dans une **terre marécageuse sur le lac Texcoco**. Confrontés aux risques d'inondation et au manque de ressources, les Mexicas créent des îles artificielles appelées « **chinampas** », délimitées par des pieux plantés dans le fond boueux et sur lesquelles on cultive du maïs, des haricots... ce qui permet l'irrigation ainsi que la circulation. Ils construisent aussi des **digues**, des **chaussées entrecoupées de ponts** et de **barrages contre les inondations**. Ces techniques révèlent les compétences hydrauliques développées des Mexicas et une symbiose avec l'environnement aquatique. Cependant, certaines denrées manquent toujours et les Mexicas doivent les trouver à l'extérieur.

##### La capitale d'un empire prospère

L'empire est constitué d'une ligue de cités autonomes : **la Triple Alliance**. Mais il forme un **territoire discontinu** avec la présence d'**enclaves indépendantes**. Il s'est étendu grâce à des guerres perpétuelles et rituelles. Cependant, il ne s'agit **pas de colonisation véritable**, avec juste la présence d'un **collecteur de tributs** dans les régions conquises. De toute façon, les communications sont difficiles. Les Indiens ne connaissent ni la roue, ni le cheval ou la mule. Toutefois, Tenochtitlan s'assure ainsi un approvisionnement régulier en denrées précieuses (or, plumes, peaux, pierres...) échangées sur le marché de Tlatelolco, la capitale commerciale de l'empire. Les guerres sont aussi un moyen de s'assurer des victimes pour les sacrifices.

A l'arrivée des Espagnols, plus de **300 000** habitants vivent à Tenochtitlan, c'est la **troisième ville du monde** derrière Istanbul et Paris. Au moment de la conquête, la cité n'est pas en crise...

#### • Tenochtitlan, à l'épreuve de la conquête (1519-1521)

##### Une conquête rapide qu'expliquent différents facteurs

Le roi d'Espagne confie à l'Espagnol Hernan Cortès (1485-1547) l'exploration du Mexique, dominé par l'empire aztèque. Cortès débarque sur le sol des Mexicas en **avril 1519** à la tête d'une modeste expédition (trois bateaux). En deux ans à peine, il fait la conquête de ce territoire et prend en le 13 Août **1521** la capitale de l'empire, **Tenochtitlan**, qu'il rebaptise **Mexico**. Il fonde alors la « **Nouvelle-Espagne** », qui appartient désormais à l'empire colonial espagnol. En 1522, Cortès devient gouverneur d'un nouveau territoire, la Nouvelle-Espagne.

Les motivations de la conquête sont claires : répandre la « Sainte croix » et s'approprier l'or, l'argent et les richesses des aztèques.

Les facteurs d'explications sont multiples :

- La supériorité technique (armes et équipement) des Espagnols.
- Des questions religieuses : les Mexicas pensaient que les Espagnols étaient des dieux (cela ne dure qu'un temps)
- Des divisions internes qui déchirent les peuples de Mésoamérique.

##### Des effets immédiats dévastateurs : une spectaculaire mortalité

Les mois de siège laissent Tenochtitlan dans un état lamentable (pillages, monceaux de cadavres, manque d'eau potable...).

A ceci s'ajoute le choc microbien. Les Espagnols contaminent les Indiens (typhus, variole). Les épidémies font des ravages bien au-delà de la conquête : en 1531-1532 et surtout en 1545-1548 et jusqu'au XVIIe s. La détresse morale (ravages de l'alcool, suicides...) vient accentuer la chute démographique.

#### • De Tenochtitlan à Mexico, la naissance d'une société nouvelle.

**Une société métisse...**

Dans l'établissement de la domination espagnole, le rôle des femmes indiennes s'avère crucial. Converties, elles deviennent des épouses ou des concubines et donnent naissance à des enfants métisses.

**...christianisé...**

Le clergé joue dans les conversions un rôle majeur (christianisation des élites autochtones).

En **1525**, arrivent les premiers religieux, des **franciscains réformistes**, chargés de la christianisation des Indiens. (Construction d'églises et d'écoles, introduction de l'alphabet européen, installation des rituels chrétiens)...L'évangélisation vise en priorité les nobles indiens qui doivent servir de relais. Elle rencontre un succès certain mais superficiel. La barrière linguistique vient ralentir la diffusion et les oppositions restent fortes. C'est pourquoi le clergé apprend le nahuatl et développe la production d'images religieuses, instrument indispensable à la conversion.

**...et exploitée.**

L'esclavage était pratiqué à l'époque préhispanique et existait en Espagne. Mais il est interdit d'avoir des esclaves chrétiens ce qui explique aussi le nombre des conversions...Les Espagnols introduisent par contre le système de « **l'encomienda** » : Cortès attribue des terres aux conquistadores qui obligent les Indiens à travailler pour ces seigneurs. Cette situation est dénoncée par **Las Casas**, dominicain et un ancien « **encomendero** » esclavagiste qui participa à la conquête de Cuba en 1511 avec Cortès. En 1514, il rompt avec son passé et abandonne son encomienda. Il prend conscience alors des problèmes des Indiens. Il devient évêque du Chiapas et défend ardemment la cause indienne auprès de la Couronne. C'est un polémiste qui a contribué à la légende noire cortésienne et plus largement espagnole.

Les arguments pour la défense des indiens de **Las Casas** sont exposés lors de **la controverse de Valladolid**, un débat demandé par Charles Quint et qui l'opposa au théologien **Juan Ginés de Sepúlveda** entre **1550 et 1551**. Tous s'accordent sur la **nécessité de convertir** mais pas sur les moyens (par la force ou non). Le système de l'encomienda finit par disparaître. Les abus, non. Le corollaire sera la mise en place des traites négrières...

#### **CONCLUSION**

Les XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles sont marqués par d'importantes **transformations intellectuelles** en Europe : la représentation du monde, le rapport au monde et à Dieu changent de façon mouvementée et violente. Sur une très courte période, les Européens ont grandement **élargi leurs horizons géographiques**. Mais ces changements, qui prennent moins de deux siècles, ne **rompent pas totalement avec le passé** : on réactive des savoirs antiques et le poids du catholicisme reste encore prédominant en Europe comme dans le nouveau monde.

**L'Europe devient à l'issue de cette période, le centre d'une première modernité, d'une première « économie-monde » à l'échelle du monde.**

# 3. Bibliographie/Sitographie

## 1. Bibliographie

### Ouvrages généraux

- Bartholomé Bennassar et Jean Jacquart « Le XVIème siècle » Armand Colin Poche (réédition 2007)
- Bartolomé et Lucile Bennassar « 1492, un monde nouveau ? » Tempus (Aout 2013)
- Le monde hors-série « l'histoire de l'Occident » (partie IV : l'Occident à la conquête du monde) (Juin 2014)

### Imiter le passé et s'en démarquer

- Pascal Briost « L'Europe de la Renaissance » Documentation photographique. Dossier n°8049 (2006)
- TDC « Humanisme et Renaissance » Septembre 2012 n° 1039
- « La Renaissance, un big bang culturel », Les collections de l'Histoire, n° 43, avril 2009
- Briost Pascal, « Léonard de Vinci », Documentation photographique n° 8079, 2011
- Castex Jean, « Renaissance, baroque et classicisme, une histoire de l'architecture 1420-1720 », La Villette, 2004
- Chaix Gérald, « L'Europe de la Renaissance 1470-1560 », Paris, éditions du temps 2002
- Burke Peter « La Renaissance européenne », Paris, Le Seuil 2000
- Garin E.ugénio « L'homme de la Renaissance » Le Seuil, Paris, 1990

### Découvrir l'ailleurs

- Boucheron Patrick « Histoire du monde au Xvème siècle », Paris, Editions Fayard, 2009
- Gruzinski Serge « Les quatre parties du monde : Histoire d'une mondialisation », Paris, éditions de la Martinière, 2004.
- Gruzinski Serge « quelle heure est-il là-bas ? » Paris, Editions du Seuil, 2008
- Gruzinski Serge « L'aigle et le dragon : démesure européenne et mondialisation au XVIe siècle », Broché, 2014
- Duteil Jean-Pierre « L'Europe à la découverte du monde du XIIIème au XVIIIème siècle » Campus, Armand colin, 2003
- Sanjay Subrahmanyam « Vasco de Gama, Légende et tribulations du vice-roi des Indes » Editions Alma, 2012
- Romain Bertrand « l'histoire à parts égales », Broché, 2011
- Vincent Bernard « 1492 l'année admirable », Paris, Aubier, 1991, 225 p. (Collection historique)
- Mantran Robert « Istanbul au temps de Soliman le magnifique », Pluriel, Hachette, 2008.
- Eliseeff Danièle « Histoire de la Chine », éditions du rocher, Paris, 1997.

## 2. Sitographie

### Historiographie : mise au point sur l'histoire globale.

- [http://www.nonfiction.fr/article-6123-dossier\\_histoire\\_mondiale\\_histoire\\_globale\\_histoire\\_connectee.htm](http://www.nonfiction.fr/article-6123-dossier_histoire_mondiale_histoire_globale_histoire_connectee.htm) (DOSSIER – Histoire mondiale, histoire globale, histoire connectée...avec des résumés d'ouvrage de spécialistes : Romain Bertrand, Patrick Boucheron, Georges Corm, Jack Goody, Serge Gruzinski, Sanjay Subrahmanyam)
- [http://www.academia.edu/4695809/Histoire\\_globale\\_histoires\\_connect%C3%A9es\\_un\\_tournant\\_historiographique\\_2013](http://www.academia.edu/4695809/Histoire_globale_histoires_connect%C3%A9es_un_tournant_historiographique_2013) (Histoire globale, histoires connectées : un « tournant » historiographique ? Romain Bertrand)
- <http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20130628.OBS5852/l-histoire-doit-se-defaire-de-son-europeo-centrisme.html> (L'histoire doit se défaire de son euroéo-centrisme entretien avec Patrick Boucheron)
- <http://chrhc.revues.org/3146> (Introduction : Pourquoi l'histoire globale ? Chloé Maurel)
- [http://www.cairn.info/zen.php?ID\\_ARTICLE=RHMC\\_545\\_0007](http://www.cairn.info/zen.php?ID_ARTICLE=RHMC_545_0007) (Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ?)
- <http://www.clio-cr.clionautes.org/l-histoire-economique-globale.html#.VFfBHcmK4aw> (compte rendu de l'ouvrage de Philippe Norel L'Histoire Economique Globale Éditions du Seuil, 2009, 261 pages.)
- [http://www.college-de-france.fr/media/presse/UPL449045803902761853\\_DP\\_Internet\\_S\\_Subrahmayam.pdf](http://www.college-de-france.fr/media/presse/UPL449045803902761853_DP_Internet_S_Subrahmayam.pdf) (« Aux origines de l'histoire globale » Leçon inaugurale le 28 novembre 2013 de Sanjay Subrahmanyam)
- [http://www.cairn.info/zen.php?ID\\_ARTICLE=VING\\_104\\_0153](http://www.cairn.info/zen.php?ID_ARTICLE=VING_104_0153) (La World/Global History Questions et débats Chloé Maurel)
- <http://www.academia.edu/1467518/> Histoire mondiale histoire globale

### Enseigner les grandes découvertes avec l'histoire globale

- <http://crheh.hypotheses.org/454> (Enseigner « l'élargissement du monde (XVe-XVIe siècle) » au lycée : quels apports de l'histoire globale ?) Sujet CRHED carnet du réseau Historiographie et épistémologie de l'histoire)
- <http://aggiornamento.hypotheses.org/2139> (Enseignement : histoire connectée / histoire globale)

### Humanisme et Renaissance.

- <http://education.francetv.fr/dossier/la-renaissance-o29223-la-renaissance-454> (dossier sur la Renaissance et l'Humanisme)
- <http://www.franceculture.fr/emission-la-fabrique-de-l-histoire-histoire-de-la-renaissance-44-2013-10-31> (Histoire de la renaissance : Débat historiographique : Comment est né le concept de renaissance ?)
- <http://www.franceculture.fr/player/reecouter?play=4726972> (Histoire de la renaissance : le peintre de la renaissance, le peintre dans la ville, le peintre voyageur ?)

[www.grandpalais.fr/fr/article/la-renaissance](http://www.grandpalais.fr/fr/article/la-renaissance) (les fondements du mouvement de la Renaissance)  
[www.imss.fi.it](http://www.imss.fi.it) (Institut et Musée d'histoire des sciences de Florence)  
<http://crm.revues.org/11821> (Philippe de Lajarte, L'Humanisme en France au XVIe siècle synthèse)  
<http://www.reseau-canope.fr/tdc/tous-les-numeros/humanisme-et-renaissance/videos/article/limprimerie-et-la-diffusion-des-idees.html> (série de courtes vidéos sur des thématiques liées à la renaissance et l'humanisme exploitables au collège)  
<http://histgeo5.voila.net/imprimerie/> (didapages : naissance de l'imprimerie et diffusion des idées)  
<http://aggiornamento.hypotheses.org/590> (Léonard humaniste?)  
<http://www.legrandtour.fr/fr/module/99999672/212/leonard-de-vinci> (Léonard de Vinci et le foyer florentin)  
<http://expositions.bnf.fr/renais/arret/2/index.htm> (dessins de la Renaissance)  
<http://voxpatria.org/la-perspective-expliquee/> (la perspective expliquée)  
[http://lelivrescolaire.fr/17/1\\_Histoire\\_Geographie\\_5e.html#Chapitre=203](http://lelivrescolaire.fr/17/1_Histoire_Geographie_5e.html#Chapitre=203) (du moyen Age aux temps baroques)  
[http://lelivrescolaire.fr/17/1\\_Histoire\\_Geographie\\_5e.html#Chapitre=205](http://lelivrescolaire.fr/17/1_Histoire_Geographie_5e.html#Chapitre=205) (la renaissance artistique)  
<http://www.enguerrandquarton.com/panneaux/couronnement.html> (étude du couronnement de la Vierge d'Enguerrand Quarto)  
<http://www.aparences.net/ecoles/la-peinture-venitienne/venise-autour-de-giovanni-bellini/> (Venise/Bellini)  
<http://www.histoiredelart.net/courants/la-renaissance-1.html> (courant de la renaissance)

### **Voyages de découvertes.**

<http://www.ac-strasbourg.fr/pedagogie/histoiregeographie/formations/aide-a-la-mise-en-oeuvre-des-programmes/programmes-de-seconde/des-clefs-pour-traiter-le-largissement-du-monde-xve-xvie-siecle/> (Des clefs pour traiter l'élargissement du monde (XVe – XVIe siècle)  
<http://www.boursorama.com/actualites/commerce-des-epices--la-premiere-guerre-economique-globale-0b28995410c6da828e322fb1a59c2898> (documentaire sur la guerre des épices)  
[http://media.radiofrance-podcast.net/podcast09/10193-26.05.2014-ITEMA\\_20632503-0.mp3](http://media.radiofrance-podcast.net/podcast09/10193-26.05.2014-ITEMA_20632503-0.mp3) (les lundis de l'histoire : l'Europe au début du XVème siècle)  
<http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20130628.OBS5852/l-histoire-doit-se-defaire-de-son-europeo-centrisme.html> (L'histoire doit se défaire de son européen-centrisme : Patrick Boucheron publie «Pour une histoire-monde». Il explique les enjeux de cette nouvelle façon d'envisager notre histoire)  
<http://www.lesclesdumoyenorient.com/Tamerlan-a-la-conquete-de-l-Orient.html> (Tamerlan à la conquête de l'Orient (1370-1405)  
[http://www.academia.edu/6387658/BOUCHERON\\_DP\\_Inventer\\_le\\_monde\\_fiche](http://www.academia.edu/6387658/BOUCHERON_DP_Inventer_le_monde_fiche) (BOUCHERON Inventer le monde fiche)  
<http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20120210.OBS1099/le-premier-choc-des-civilisations.html> (entretien avec Serge Gruzinski)  
<http://salon-litteraire.com/fr/histoire/review/1797793-la-civilisation-feodale-de-l-an-mil-a-la-colonisation-de-l-amerique-une-synthese-impressionnante-sur> ("La Civilisation féodale, de l'An Mil à la colonisation de l'Amérique" Jérôme Baschet)  
[http://www.lesechos.fr/10/06/2005/LesEchos/19432-512-ECH\\_quand-la-chine-dominait-les-mers.htm](http://www.lesechos.fr/10/06/2005/LesEchos/19432-512-ECH_quand-la-chine-dominait-les-mers.htm) L'Asie célèbre cet été un amiral de la dynastie des Ming qui explora le monde avant les Européens.  
[http://www2.ac-lille.fr/rr-hersin/site\\_gdes\\_decouvertes/caus\\_geo.htm](http://www2.ac-lille.fr/rr-hersin/site_gdes_decouvertes/caus_geo.htm) (causes, motivations et conséquences)  
<https://histoireislamique.wordpress.com/2014/09/06/le-monde-islamique-entre-1350-1490-les-mouvements-dans-son-espace-afro-eurasiatique/> (le monde musulman entre 1350 et 1490 : les mouvements)  
<http://www.egaliteetreconciliation.fr/Le-Moyen-Age-n-a-jamais-cru-que-la-Terre-etait-plate-19073.html>  
[http://www.histoirealacarte.com/demos/tome10/12\\_circonference\\_terre.php](http://www.histoirealacarte.com/demos/tome10/12_circonference_terre.php) (La circonférence de la terre et la route de l'Ouest)  
<http://expositions.bnf.fr/livres/polo/> (livres à feuilleter : le livre des merveilles)  
<http://expositions.bnf.fr/marine/expo/salle1/index.htm> (exposition sur les cartes marines)  
[http://www.ac-clermont.fr/disciplines/fileadmin/user\\_upload/Lettres-Histoire/formations/Histoire/2\\_BAC\\_H/voyages\\_et\\_decouvertes/Cours\\_grandes\\_decouvertes.pdf](http://www.ac-clermont.fr/disciplines/fileadmin/user_upload/Lettres-Histoire/formations/Histoire/2_BAC_H/voyages_et_decouvertes/Cours_grandes_decouvertes.pdf)  
<https://www.cultivoo.com/index.php/histoire/moderne/16eme/2718-nouveaux-horizons-geographique-et-culturels-des-europeens-a-la-renaissance>  
[http://www.histoire.ac-versailles.fr/IMG/pdf/6- Les\\_exp-ditions\\_maritimes\\_de\\_Zheng\\_He\\_dans.pdf](http://www.histoire.ac-versailles.fr/IMG/pdf/6- Les_exp-ditions_maritimes_de_Zheng_He_dans.pdf)  
<http://www.rmhb.com.cn/chpic/htdocs/rmhbf/france/200507/F2-2.htm> (Les sept voyages pacifiques de Zheng He)  
<http://www.le-limousin-medieval.com/article-le-monde-vu-par-un-navigateur-ottoman-1513--43331263.html> (Le monde vu par un navigateur Ottoman -1513)  
[http://blogs.histoireglobale.com/le-16e-siecle-portugais-dans-locean-indien-une-economie-de-la-capture\\_3066](http://blogs.histoireglobale.com/le-16e-siecle-portugais-dans-locean-indien-une-economie-de-la-capture_3066)  
[http://www.ac-strasbourg.fr/fileadmin/pedagogie/histoiregeographie/Se\\_former/Nouveaux\\_programmes\\_de\\_5e/Royaumes\\_africains/Les\\_royaumes\\_africains\\_accompagnement\\_de\\_la\\_presentatio.pdf](http://www.ac-strasbourg.fr/fileadmin/pedagogie/histoiregeographie/Se_former/Nouveaux_programmes_de_5e/Royaumes_africains/Les_royaumes_africains_accompagnement_de_la_presentatio.pdf)  
<http://www.artsetvie.com/ressources/files/conferences/ConfPlusJuin08.pdf> (l'esprit de conquête des navigateurs portugais)  
[http://www.histoirealacarte.com/demos/tome10/14\\_magellan\\_voyage.php](http://www.histoirealacarte.com/demos/tome10/14_magellan_voyage.php) (Le voyage de Magellan 1519-1522)